

Max GILBERT

*Bretons contre Vikings*

# LE ROI ARTHUR

et les Chevaliers de la Table Ronde



FÉCAMP

L. DURAND ET FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

1947

Max GILBERT

---

*Bretons contre Vikings*

---

# LE ROI ARTHUR

et les Chevaliers de la Table Ronde



FÉCAMP

L. DURAND ET FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

1947

## PRÉFACE

---

Le 6 Décembre 1943, M. Guerrand (André), assureur au Havre, nommé en Octobre 1942 maire de Vattetot-sur-mer par Pétain, représenté par M. Marcq, avoué au Havre, et par M. Pierre Courant, avocat, nommé par Pétain maire du Havre, conseiller départemental, porteur de la francisque, m'assignait à la date du 13 Décembre devant le tribunal correctionnel du Havre, pour être condamné pour « outrage à l'autorité » pour avoir déclaré que : « je n'irais pas trouver cet escroc de Guerrand ; d'ailleurs il n'est plus pour longtemps à la tête de la mairie, dont il sera chassé à bref délai de même que seront chassés les Préfet et Sous-Préfet de la Seine-Inférieure, ses amis ».

Cette courte phrase, libellée par le plaignant, résumait autant qu'il était possible, la propagande que j'avais faite, d'abord verbalement, puis à partir de Janvier 1943, sous forme de lettres, particulièrement à Jean Harold-Paquis, speaker de Radio-Paris, pour exposer que, contrairement à l'espoir de l'administration, les Anglais débarqueraient bientôt et ramèneraient un régime inspiré non de la dictature militaire, mais de l'esprit de la Magna Carta et de la Charte aux Normands, ancêtres du Bill of Rights de 1689, et de la Déclaration des droits de l'homme d'Octobre 1789

Le jugement fut suivi d'un arrêté des autorités de Vichy du 4 Janvier 1944, me rayant des officiers de réserve, et du dépôt, fin Février 1944, d'une plainte par le Maire pour avoir refusé de travailler pour les Allemands, sur désignation individuelle parmi

un petit groupe choisi par ce Maire. Les Allemands m'arrêtèrent le dernier lundi du mois de Mars 1944, me disant agir « à la demande du burgmeister ».

Le lundi suivant, deux gendarmes français me menèrent devant le jeune chef de la Gestapo du Havre. C'était le moment où la mairie du Havre préparait pour le samedi suivant une cérémonie grandiose pour un milicien tué par le maquis de la Haute-Savoie ; je fus incarcéré à proximité du Havre, au camp de concentration d'Octeville-sur-Mer ; j'y étais au moment du débarquement anglo-américain du 6 Juin à Arromanches, et fus conduit le lendemain à la prison du Havre ; puis, trois semaines après, le mardi, lendemain de la prise de Cherbourg, je fus libéré avec les autres prisonniers de mon groupe, moyennant promesse d'aller dans une firme travaillant plus ou moins pour les services « Todt ». Cette promesse était indispensable pour obtenir les laissez-passer nécessaires sur ces routes, dont je fis une partie à pied, les moyens de communication étant interrompus depuis le débarquement, et le laissez-passer me fut d'ailleurs demandé sur la route de Montivilliers.

Revenu le samedi qui suivit l'arrivée des Anglais à Fécamp, quatre jours avant la libération du Havre, j'appris que ce maire, à l'heure même où je passais à bicyclette à Fécamp, avait démissionné en faveur de son adjoint, également nommé par Pétain, et me rendis vite compte que, par de semblables jeux de passe-passe, l'épuration ne serait qu'un vain mot. Le 12 Décembre 1944, la Chambre de Révision près la Cour d'Appel de Rouen annula le jugement du Havre, me faisant restituer les 628 frs 50 d'amende, mais laissant aux adversaires les 2.996,65 destinés à rémunérer leurs démarches et les trois courageux témoins, dont deux fonctionnaires, qui s'étaient offerts pour soutenir l'accusation le 13 Décembre 1943.

Fin Décembre 1944, ou début de Janvier 1945, les autorités militaires anglaises décidèrent de faire remonter en Belgique leurs troupes restées en Normandie. Les Américains, les derniers entrés en guerre, avaient pendant deux ans reçu un ambassadeur de Pétain aux Etats-Unis, et beaucoup d'entre eux se laissèrent influencer par le groupe de français partisans de la dictature militaire, désormais célèbre sous le nom de la « police qui comme la radio ne laisse pas de trace » ; une vigoureuse action aboutit localement à l'élection de M. André Guérand à la mairie de

Vattetot-sur-Mer, par 125 voix contre 85, et de M. Pierre Courant au Havre, par 17.745 voix contre 14.663, et, d'une façon plus générale, au ralentissement de l'« épuration » de ceux qui avaient sollicité des fonctions du gouvernement de Vichy.

Il ne s'agissait plus que de sauver Pétain, en disant que celui-ci était resté en France pour organiser la résistance passive ou négative, pendant que le général de Gaulle, parti en Angleterre, avant même que l'armistice ait été demandé, y organisait la résistance positive, tout en évitant que les colonies françaises ne se rallient directement à l'Empire Britannique pour la lutte commune contre l'Allemagne, ce qui eut amené la réalisation du Parlement commun franco-britannique, que M. Winston Churchill avait proposé à M. Paul Reynaud. Ce dernier avait écarté cette suggestion qui eut été l'amorce de la fédération des Etats-Unis de l'Europe Occidentale pour laquelle le même homme d'état anglais fait actuellement campagne, et qui trouve les mêmes oppositions en France, dans les milieux ultra-nationalistes, ce qui peut expliquer certains aspects de l'animosité que j'ai éprouvée en exposant des idées peu différentes.

En Août 1945, un jury parisien, influencé par des manifestations dans la salle même des débats, demanda la grâce de Pétain, ce qui reportait la question aux élections. Celles-ci se révélèrent un succès inattendu pour les communistes, qui avaient fait de l'épuration leur tremplin électoral, et la France se trouva divisée le 21 Octobre en deux blocs de 9.495.000 socialo-communistes et de 9.608.000 modérés et conservateurs. Ce partage à peu près égal se renouvela aux deux élections consécutives : le 2 Juin 1946, 9.401.000 contre 10.481.000 ; le 10 Novembre, 8.929.000 contre 10.199.000. Un premier projet de Constitution fut rejeté par 4.925.000 voix contre 4.316.000, un second adopté par 8.836.000 contre 7.893.000, sur 41.867.000 électeurs, c'est-à-dire avec 31 % d'abstentions.

\*\*\*

Au moment du procès Pétain, j'avais commencé la rédaction d'un opuscule de 87 pages, destiné à publier le texte de la Magna Carta et de la Charte aux Normands, en les faisant précéder d'un aperçu historique ; terminé le 13 Septembre, il fut, avant même sa parution (en Janvier 1945), l'objet d'une violente contre-pro-

pagande qui qualifiait les deux chartes de vétustes et sans intérêt, et l'aperçu historique d'œuvre d'imagination.

Dès le mois d'Octobre, j'entrepris donc de rechercher les textes exacts des vieux écrivains sur lesquels je m'étais basé pour cet aperçu. Il m'y fallait citer ceux qui indiquaient que les Vikings étaient mus par la croyance en l'immortalité de l'âme, les Walkyries venant chercher les guerriers qui en étaient jugés dignes pour les mener au Valhalla, en galopant sur l'arc-en-ciel. De plus, certains de ces héros, comme Sigur Lodbrock, dit Oeil de-Serpent, qui prit Rouen en 885, pouvaient faire remonter leur ascendance au Prêtre de nom inconnu, demeuré célèbre sous l'appellation du dieu qu'il desservait : Odin, le vent.

Ces textes, dont j'achevais la collation le 21 Décembre 1945, devaient donc déplaire, à la fois aux partisans de l'athéisme, qui nient l'immortalité de l'âme, et aux catholiques qui croient que c'est à Jésus-Christ que nous devons l'affirmation de cette survivance de l'âme. Ces vieux récits furent donc, toujours avant leur parution (Juin 1946), critiqués comme erronés ; puis, détournés de leurs sens véritable, ils furent même présentés comme des écrits pornographiques, la cabale adverse mettant en relief surtout Freya, la fée aux cheveux d'or qui, avec Odin, le vent, et Thor, le tonnerre, était un des trois principaux dieux scandinaves, alors que j'en avais fort peu parlé, insistant surtout sur le mystère de Balder, le dieu du soleil, et sur la figure de Frey, le rayon de soleil, le frère de Freya.

La parution de cet opuscule de 110 pages permit de connaître leur esprit véritable, quoique la vente en ait été très réduite, ayant d'ailleurs été limitée à la moitié des 1.000 exemplaires dont la publication était entièrement à ma charge, et à mes frais, l'imprimeur n'ayant apporté que sa compétence technique.

Je crus donc à un peu de répit, dont je profitai pour préparer, pendant l'été 1946, une étude sur le dernier duc de Normandie ayant réellement exercé les fonctions de Duc : Richard Cœur de Lion, dont Joinville, un bon serviteur du Roi de France St-Louis, a écrit (§ 558) : « le Roi Richard fit tant d'exploits outre-mer cette fois qu'il y fut, que quand les chevaux des Sar-

rasins avaient peur d'un buisson, leurs maîtres leur disaient : Penses-tu que ce soit le Roi Richard d'Angleterre ? et quand les enfants des Sarrasins braillaient, leurs mères disaient : Tais-toi, tais-toi, ou j'irai quérir le Roi Richard qui te tuera ».

J'envisageai de faire cette étude en trois parties : la première sur la société féodale telle qu'elle nous apparaît dans les livres de Joinville et de Froissart, la deuxième sur l'esprit de la chevalerie, telle qu'il ressort des romans des héros légendaires des Chevaliers de la Table Ronde du roi Arthur ; la troisième sur la vie même de Richard Cœur de Lion.

Je m'aperçus aussitôt que, toujours avant même sa publication, la critique commençait à qualifier Joinville et Froissart de romanciers ; le but réel de cette cabale, dont je souhaite aux auteurs de devenir aussi célèbres que le sont encore Joinville et Froissart, paraissait être de rendre ridicule le système politique de l'époque :

d'une part, un système fédératif formé d'un roi disposant de son domaine propre : le duché de l'Île-de-France, et de douze « Pairs » dirigeant les grands duchés-comtés entre lesquels était partagé le reste de la France,

d'autre part, comme il ressort notamment de l'esprit des Croisades, un idéal commun à tous les pays de l'Europe Occidentale. Sous le nom de « Chrétienté » (en réalité il aurait fallu dire la catholicité), cet esprit commun, basé sur des mœurs semblables, sera sans doute le ciment qui servira un jour à construire les Etats-Unis de l'Europe Occidentale auxquels les nationalistes français refusent de participer.

Ce sont sans doute les idées contraires d'autorité et de chauvinisme qui expliquent la puissance des moyens mis à la disposition de la cabale et de la critique qui attendent toujours les débuts d'un jeune écrivain.

C'est pourquoi en abordant, en Décembre 1946, la deuxième partie de mon étude, je fus amené à m'appuyer sur des textes précis, et, quand elle fut terminée, le 3 Février 1947, je m'aperçus que ces citations la rendraient peut-être trop longue pour être insérée dans une étude sur Richard Cœur de Lion ; d'ailleurs cette dernière, pour être sérieuse, nécessite un séjour en Angleterre, que je ne puis faire actuellement.

J'ai donc décidé de la publier dès à présent et séparément à l'usage des amis curieux de la comparer avec l'interprétation donnée par la critique, mais sans la mettre en vente, eu égard au petit nombre (1.000) d'exemplaires, quitte à l'insérer plus tard dans mon ouvrage sur Richard Cœur de Lion.

13 Février 1947

MAX GILBERT

*« Qu'ils se présentent donc et qu'ils  
te sauvent, ceux qui mesurent le ciel,  
qui observent les astres, qui font con-  
naître à chaque nouvelle lune ce qui  
doit l'arriver... ils fuient chacun de  
leur côté ».*

Isaïe XLVII-43

## Bretons contre Vikings

---

# LE ROI ARTHUR

---

### INTRODUCTION

Plus de mille ans après sa rédaction, il n'est guère d'histoire d'amour plus connue que celle de Tristan et d'Yseult, que nous nous bornons donc à résumer.

Tristan, fils d'un Roi de Loonnois en Petite Bretagne ou Armorique, ne connut pas son père, tué en se faisant ravir son petit royaume. Sa mère, fille de Marc, roi de Cornouailles en Grande-Bretagne, fut recueillie par le Maréchal de son mari, mit l'enfant au monde, dit qu'elle voulait qu'il s'appelât Tristan, en raison de sa propre douleur et mourut.

L'enfant fut élevé par le Maréchal, jusqu'à ce qu'il fut un jour enlevé par des marchands qui, attribuant à ce rapt une tempête qui les assaillit, le déposèrent sur la côte de Cornouailles où il gagna la cour de son oncle Marc. Il débarassa celui-ci en combat singulier d'un géant : Morholt, venu au nom du Roi d'Irlande réclamer un tribut, et Marc déclara vouloir le faire son héritier. Des vassaux, jaloux de Tristan, exigèrent que le roi se maria : il déclara vouloir n'épouser que celle à qui appartenait un cheveu d'or laissé sur sa fenêtre par une hirondelle. Le cheveu fut reconnu appartenir à la belle Yseult, fille du roi irlandais de la ville de Weisefort, nièce de Morholt, et Tristan fut envoyé la chercher. Arrivé habillé en marchand, il apprit que la ville de Weisefort était dévastée par un dragon, et que la main d'Yseult la Blonde était promise à qui tuerait

le monstre. Il le tua, fut blessé et reconnu comme le vainqueur du dragon, soigné par Yseult. Fort mécontente d'apprendre que c'était lui qui avait tué Morholt, elle l'épargna cependant, assez satisfaite au fond d'être conquise par un si bon guerrier. Aussi fut-elle fort dépitée de savoir que Tristan ne la gardait pas pour lui, mais l'emmenait pour Marc ; il est dès lors permis de se demander si ce fut vraiment par suite d'une erreur qu'une servante donna aux jeunes gens une boisson magique préparée par la mère d'Yseult pour être bue par Yseult et Marc, le soir de leurs noces, et qui devait leur assurer un amour éternel.

Quoiqu'il en soit, au cours du voyage du retour, Yseult se laissa aller, aux plaisirs de l'amour avec Tristan, et, le soir des noces, Yseult jugea prudent de faire prendre sa place dans le lit conjugal, une fois les lumières éteintes, par sa fidèle servante Brigitte. Plus tard, craignant d'être dénoncée, elle ordonna à deux valets de mener Brigitte dans une forêt et de la tuer ; ils hésitèrent, et se bornèrent à abandonner dans les bois la servante qui leur dit : dites à ma maîtresse qu'elle m'a élevée et qu'elle a le droit de prendre ma vie, mais que j'aurais voulu que, pour ma mort, elle me rendit la chemise blanche qu'elle m'a prise le soir de ses noces pour remplacer celle qu'elle avait déchirée pendant son voyage en mer. Yseult, à ce message, regretta son ordre, fut heureuse de la savoir vivante et la fit rechercher et ramener.

Ceux des vassaux du Roi Marc qui étaient jaloux de Tristan s'aperçurent vite de ses amours avec Yseult et le dénoncèrent au Roi. Les amoureux éventèrent toutes les ruses, et se rencontraient dans le jardin où naissait une source qui traversait le château ; quand il y venait, Tristan prévenait la Reine en y coupant des copeaux de bois. Le nain Frocin, qui savait lire les étoiles, dénonça l'heure d'un rendez-vous au Roi qui grimpa dans un grand pin au-dessus de la source. En y coupant des copeaux, Tristan vit le reflet du Roi, et, quand Yseult arriva, feignit de lui chercher querelle pour sa froideur. Yseult ayant aperçu à son tour l'ombre de son mari, donna des explications sur la querelle imaginaire, et le nain astrologue, lisant

dans les étoiles que le Roi allait retourner sa colère contre lui, s'enfuit dans la forêt.

A la suite de nouvelles cabales, le Roi fit arrêter les deux amoureux et décida de les faire tuer ; en allant au lieu du jugement, Tristan demanda à entrer faire une prière dans une chapelle dont le chevet surplombait une haute falaise, et, pendant que les gardes restaient à surveiller la porte, fit un saut prodigieux qui le laissa indemne et libre. Il en profita pour revenir délivrer Yseult des mains des lépreux auxquels le Roi l'avait livrée, et ils allèrent se cacher dans la forêt du Morois. Un forestier les y découvrit, prévint le Roi qui vint pour les tuer, mais les trouva endormis, séparés par une épée nue, symbole de pureté. Aussi accepta-t-il de reprendre Yseult après intercession de l'ermite Ogrin.

Yseult demanda alors de se justifier par le serment et par l'épreuve du feu, mais devant le Roi Arthur venu à la Blanche Lande. Elle y alla par mer, et, en débarquant, craignant de se mouiller, demanda l'assistance d'un pèlerin qui était sur la grève ; celui-ci la porta au sec, mais, en y arrivant, tomba avec elle sur le sable. Yseult ne l'en remercia pas moins.

Arrivée devant Arthur et près des reliques, Yseult dit : « Roi de Logres, et vous, Roi de Cornouailles, et vous, sire Gauvain, sire Ké et sire Girflet, et vous tous qui serez mes garants, par ces corps saints qui sont en ce monde, je jure que jamais un homme né de femme ne m'a tenue entre ses bras, hormis le roi Marc, mon seigneur, et le pauvre pèlerin qui tout-à-l'heure s'est laissé choir à vos yeux. Que Dieu manifeste son jugement. »

Elle s'approcha du brasier, le fer était rouge ; elle se saisit, marcha neuf pas en le portant, le rejeta et montra ses paumes intactes et non brûlées.

Le pèlerin (qui se fut douté que c'était Tristan ?) avait déjà pris le chemin de son Armorique natale. Il s'y mit au service de Hoël, duc de Carhaix, et le délivra des attaques de son ennemi Rioul, comte de Nantes. Quoique le duc lui eut donné en récompense sa fille Yseult aux Blanches Mains, Tristan pensait toujours à Yseult la Blonde, et, pour la revoir, se déguisa en marchand, puis en fou, et

fut ainsi accueilli au château de Tintagel ou Dundagil, sur la côte nord de Cornouailles, pour amuser la cour. Mais il commença à devenir suspect et fut renvoyé. Il retourna en Petite-Bretagne et y fut mortellement blessé. Il demanda alors à son compagnon d'armes, Kaherdain, le frère à Yseult aux Blanches Mains, d'aller chercher Yseult la Blonde, et lui demanda, s'il revenait avec elle, de hisser une voile blanche.

Yseult aux Blanches Mains, qui avait entendu le message, épia le retour, et quand le navire apparut annonça à son mari qu'il portait une voile noire. Tristan en mourut aussitôt.

Yseult la Blonde, qui s'était échappée avec Kaherdain déguisé en marchand, vint, s'étendit auprès du corps de son ami et mourut à ses côtés.

Prévenu, le Roi Marc vint faire chercher les corps des deux amants, et, se souvenant que son neveu avait tué le géant Morholt, les fit enterrer de chaque côté d'une même chapelle ; mais la nuit de leur inhumation, une ronce aux fleurs odoriférantes s'éleva de la tombe de Tristan, passa par-dessus la chapelle et reprit racine dans la tombe d'Yseult. Coupée, elle reprit, et le Roi Marc ordonna de la laisser.

Cette histoire, qui n'est pas à l'éloge de la foi conjugale, mais à la fidélité de deux amants jusqu'au-delà de la mort, fait apparaître des coutumes bien différentes des nôtres, notamment lors du jugement de Dieu devant un autre Roi que le Roi Marc : cet autre souverain : le roi Arthur, est un héros légendaire, encore bien connu, plus célèbre encore au Moyen-Âge.

Aussi voyons-nous le Chanoine Froissart commencer ses chroniques, qui constituent l'œuvre la plus documentée sur les débuts de la guerre de 100 ans, par une comparaison entre le Roi Arthur et le Roi d'Angleterre, en disant : « Premièrement, et pour mieux entrer en la matière de honorable et plaisante histoire du noble roi Edouard d'Angleterre... certaine chose est : que l'opinion des Anglais communément est telle, et on l'a souvent vu venir en Angleterre, puis le temps du gentil roi Artus, que, entre deux vaillants rois d'Angleterre, a toudis en un moins suffisant

de sens et de prouesse, et assez apparent est par le roi Edouard... »

Froissart connaissait bien l'histoire du roi Arthur, pourtant mort neuf siècles avant lui, car parlant (I-33) d'une expédition des Anglais contre les Ecossais, il désigne « le Chatel que on appelle Cardeuil en Galles, qui fut jadis au Roi Arthur, et où il se trouvait moult volontiers... ». Il s'agit sans doute de Caer-Léon, aujourd'hui Carlisle en Cumberland.

Les traditions indiquent en effet qu'Arthur, fils d'Arthur ou de Meirig ap Teindrig, possesseur par droit d'hérédité du Glamorgan-shire en Galles du Sud, fut élu en 517 Pen-Teyrn (c'est-à-dire premier chef) de la trentaine de Rois et Comtes de la Bretagne Celtique, pour lutter contre les Saxons dirigés depuis 495 par Cédric : il fut enterré par la fée Morgan, dans le monastère de Glastonbury, après avoir été blessé en Cornouailles dans un combat contre son propre neveu Medrawd.

Entre Carlisle et Penrith, on montre encore une Table Ronde du Roi Arthur : Dumbarton, près du lac Lomond, serait l'Adud ou Alclud de la légende. Bamborough castle le Châtel Orgueilleux, Berwick le château de la Jovieuse Garde où résidait Lancelot du Lac, la forêt d'Ettrick, le domaine d'Urien et d'Yvain, et la demeure favorite de l'enchanteur Merlin, enterré, dit-on, à Drummelzier. Gauvain aurait possédé le comté de Galloway, et la reine Genève ou Gwenhwydaron serait enterrée à Meiglé dans le comté d'Angus, entre Coupar et Forfar.

Le chanoine Froissart, qui parle incidemment (IV-68) du Livre de Brut et des « Sorts Merlin », croyait aux fées, car il dit (IV-59) que lorsque le comte de Nevers fut libéré par les Turcs avec d'autres seigneurs de France faits prisonniers à la bataille de Nicopolis, il aborda en revenant par mer à l'île de Chifolionie (Céphalonie ?) où il y avait des fées et des nymphes. Il est vrai qu'il mêle cela à des récits d'apparition de la Sainte Vierge à un ermite qu'elle chargea d'aller négocier la paix entre les Rois de France et d'Angleterre (IV-44) : mais il est évident que toutes ces légendes ont fortement impressionné toute une époque, et qu'elles sont donc dignes d'intérêt et d'examen.



## CHAPITRE I

### LA LÉGENDE DU ROI ARTHUR

Nous avons utilisé le mot de « légendes », adopté par les historiens qui classent comme telles les récits des actions d'éclat des « gestes » des Chevaliers de la Table Ronde du Roi Arthur, parce qu'ils ne peuvent les vérifier par les méthodes habituelles de recoupement et de comparaison avec d'autres textes.

Il ne faut pas oublier que nous sommes à l'époque où les légions romaines viennent d'abandonner la Grande Bretagne et la Gaule devant la pression des « barbares », la fin de l'Empire Romain d'Occident (de Rome) étant fixée à 477. C'est une époque sur laquelle les renseignements sont rares, confus et contradictoires. Les historiens connaissent bien Clovis, mais l'existence de son Père Childéric (457-481) est mise en doute, et celle de son Grand'Père Mérovée (448-457) n'est affirmée que parce que ce fut lui qui amena les contingents francs au préfet gallo-romain Aetius contre Attila, roi des Huns, lors de la bataille des Champs Catalauniques près de Troyes, en juin 451. Ils qualifient aussi de légendaire l'histoire de Clodion, prédécesseur de Mérovée, qui succéda en 427 à Pharamond, fils de Marcoman (celui-ci passa le Rhin en 419 et fut enterré à Trèves), qui, né à Disparg en Thuringe, prit Tournai et Cambrai, mais fut battu par Aetius à Hélèna (Lens).

Les héros de cette époque ne nous sont guère connus que par les « Chansons de geste », mises en vers par les bardes celtes, par les trouvères francs ou les troubadours méridionaux, pour célébrer les actions d'éclat des seigneurs qui les engageaient à leur cour pour les distraire entre deux combats. Ces « jongleurs » ne connaissent des faits historiques que ce qu'ils entendaient raconter par leurs compagnons, et ils n'étaient pas payés pour en dire du mal.

L'historien moderne n'échappe pas à cette tendance de ne dire que ce qui honore ses Rois ou sa race. C'est ainsi que nos écoliers apprennent, dès leur enfance, que le type accompli de l'héroïsme féminin est Jeanne d'Arc. Il faut lire une histoire de

France détaillée pour connaître les actions d'éclat de la Comtesse de Montfort qui, née sœur du Comte des Flandres à une époque où celui-ci était vassal du Roi de France, puis épouse du Duc de Bretagne, était bien française, mais se battit contre le Roi de France. En effet le 30 Avril 1341, le duc Jean III le Bon de Bretagne mourut sans enfant, laissant deux héritiers : son frère puiné, le comte Jean de Montfort, et sa nièce Jeanne, fille d'un frère cadet Guy de Ponthieu et épouse de Charles de Blois, fils de Guy de Blois et de Marguerite, sœur de Philippe de Valois, roi de France. Celui-ci soutint les prétentions de sa nièce contre le comte de Montfort, qui fut fait prisonnier à Nantes en 1342 et mourut le 26 Septembre 1345.

Mais, dit Froissart (1-148) « la comtesse de Montfort qui bien avait courage d'homme et cœur de lion, fit comme homme fier et hardi, en réconfortant vaillamment ses amis et ses soudoyers ; et leur montrait un petit fils qu'elle avait et qu'on appelait Jean... ». Elle fit la guerre à Charles de Blois et au Roi de France, donnant de sa personne, notamment quand, assiégé dans Hennebont, elle monta à cheval, rassembla 300 cavaliers, et tomba à l'improviste sur le camp des Français qui, tout ébahis, ne purent que s'enfuir en criant « trahis, trahis ! ». Elle fit si bien que son fils atteignit l'âge d'homme et le 9 Octobre 1364 gagna la bataille d'Auray, après laquelle, Charles de Blois y ayant été tué et Du Guesclin fait prisonnier, le Roi conclut des trêves.

On comprend aisément que les historiens officiels passent discrètement sur cet épisode peu glorieux pour les Français, et préfèrent s'étendre sur Jeanne d'Arc qui buta les Anglais hors de France. Cependant l'histoire de la Comtesse de Montfort est certaine, mieux connue que celle de Jeanne d'Arc.

Il faut donc étudier les chansons de geste comme on lit les récits de l'Ilyade et de l'Odyssée ; certains critiques ont émis l'opinion que le nom de leur auteur : Homère, serait une allégorie, ce mot, qui signifie « l'aveugle », voulant dire que l'on ignore les auteurs réels de ces chants, composés par des poètes grecs à la solde de leurs rois, comme les trouvères ont vécu à la cour des Rois et comtes bretons et français. Mais il ne faut pas oublier qu'en raison de l'absence d'autres documents historiques, la critique, après avoir démoli, ne met rien à la place et ne construit pas.

Aussi commencerons-nous par donner de larges extraits (d'après l'édition de Mr Leroux de Lincy) de ce Livre de Brut

cité par Froissart. Il fut rédigé par « Maître Wace » ou Robert Gasse, qui naquit à Jersey, fit ses études à Caen, fut chapelain de Henry II Plantagenet, et mourut chanoine à Bayeux en 1180, deux siècles avant Froissart. Ce fut Henry II qui le chargea de mettre en vers le Roman de Rou ou de Rollon, le 1<sup>er</sup> duc de Normandie, et le récit de l'histoire de la Grande-Bretagne jusqu'à sa conquête par les Anglo-Saxons. Il intitula son livre : « Chest le Romans des Rois et des Barons de Bretagne et de leurs faits » et le termina : « es finist le Brut d'Engleterre ». Il se servit pour le composer d'une chronique en langue galloise retrouvée vers 1100 en Armorique par Gautier Calenius, archidiacre d'Oxford, et traduite en latin par Geoffroi de Monmouth, bénédictin gallois, qui semble y avoir réuni d'autres légendes.

Ce nom de Brut vient de ce que le fondateur de la Grande-Bretagne serait Brutus, petit-fils d'Enée. Ce dernier, ayant fui Troie, épousa en Italie Lavinie, dont le fils Silvius fut père de Brutus qui tua son père dans un accident de chasse. Il s'enfuya alors en Grèce, y rassembla des Troyens esclaves, battit le Roi Pandrasus, se réfugia à Parentin (Palentenus ?) où Pandrosus fait prisonnier donna comme rançon sa fille, des navires, et du blé, avec lesquels Brutus gagna l'Afrique où, s'étant endormi dans un temple de Diane, celle-ci vint en songe lui conseiller de gagner Albion.

Après le détroit d'Hercules, il trouva des Sirènes, puis débarqua en Armorique à l'embouchure de la Loire, où il se battit avec Goffar, roi de Poitiers, fonda Tours (ainsi appelée d'après un neveu de Brutus dénommé Turnus), puis, en raison de l'arrivée de renforts gaulois, gagna l'Angleterre dans le Devonshire actuel.

« En cel isle gaians avoit, nul gent altre n'i manoit » Géomagot, leur sire, fut tué par Corinéus, neveu de Brutus, qui donna son nom à la Cornouailles.

« La terre avait nom Albion,  
mais Brutus li changea son nom  
de son nom Brufo nom li mist  
et Bretagne son nom li fist. »

Les immigrants nommèrent Troie-noeve, ou Trinovant, la Troie-Nouvelle, la ville sur la Tamise qui s'appela ensuite Lud ou Kaer-luz, la ville lumière, que les Anglo-Saxons désignèrent sous le nom de Ludoin ou Londe.

Brutus eut 3 fils : Humbers, qui donna son nom à la rivière au Nord, Loerin, et Cambers. Loerin épousa Gondelienne, fille de Corineus, dont le fils Madan eut deux fils : Malins et Membris. Malins eut pour fils Ebrae qui fit la guerre aux Français, aux Flamands et aux Tiois (allemands) et fonda Kaer-Ebrae, aujourd'hui York.

Puis vint son fils Brutus qui fonda Kaerleilon ou Carlisle, puis son fils Ruhundibras qui bâtit Winchester et Cantorbury et qui aurait vécu au temps de Salomon, puis son fils Bladus, puis son fils Leir (Lear) qui fonda Kaerleir (Leicester) et eut trois filles mariées aux Rois d'Ecosse, de Cornouailles et de France. Son gendre Cunedags s'empara de toute la Bretagne et vécut à l'époque de Romulus, de Rémus, et du Roi Juif Ezéchias. Son fils Rival fut succédé par Sisilius, son fils Rimas, puis Gorbodiado, puis Ferrens qui se battit contre son frère Porréus, de telle sorte que la lignée s'éteignit.

Alors il y eut des guerres au cours desquelles la Bretagne fut partagée entre les 4 grands barons d'Ecosse, de Londres, de Galles et de Cornouailles. Donvalomalinus, fils de Cloton de Cornouailles, battit les autres et régna seul ; il laissa 2 fils : Bélin et Brenne, qui se battirent ; Bélin fut victorieux et Brenne s'en alla épouser la fille du roi du Poitou. Bélin vint alors l'aider à conquérir le reste de la Gaule, puis les Allemands et les Bourguignons, enfin Rome dirigée alors par Porséna et Gabius. Brenne resta en Lombardie et Bélin revint en Angleterre.

Son fils Gurgint conquit le Danemark et peupla l'Irlande. Son successeur fut Guincelin, dont la femme Marcie établit la loi Marciane. Puis vint son fils Sisillius, puis son petit-fils Rommarus et son frère Damus, dont le fils Morpidus mourut en tuant un monstre marin qui désolait l'Irlande. Son fils Agar fut succédé par son fils Margan, puis par son neveu Juvalon.

Alors vinrent des rois dont seuls sont indiqués les noms : Runo, Péréalur, Geronus, Catullus, Gaüllus, Porrex, Cerin « icisi fu bévère de vin » ; Androgéus, Urjan, Elin, Clédantius, Cloten, Gorgustius, Merian, grand chasseur, « moult sot de chiens et d'oisiex », Bledudo, Cap, Oenus, Sillius, Blegabus, grand chanteur « moult sot de lais et de notes, de viele sot et de rote, de lire et de saterion, de harpe sot et de choron, de gighe sot, de simphonie... qu'il est Dex des jogleors et Dex de tos les chanteors », puis Alhinal, puis Eldol, Aredric, Phanupenisel, puis Pir « qui ot le chief moult bel », puis Caporus, Nennius, Elv, Lud « cheva-

liers fu mult glorios qui entoura Trinovant de murs et l'appela Kaer-lu devenu Lud ou Londus », puis Cassibelan.

Alors survint Jules César ; au cours d'une bataille livrée près de Douvres, le chef breton Nennius de Chantorbire en vint aux mains avec Jules César qui lui laissa son épée entre les mains et retourna à Boulogne. César apaisa une révolte des Français puis revint se faire battre à nouveau. Mais au cours des fêtes qui suivirent la victoire bretonne, « si ont les chevaliers josté » et au cours de l'« escrime », Hirigas, neveu du roi, fut tué par son cousin Evelins, fils d'Androgéus. Le meurtrier s'enfuya auprès de César et le ramena. Cassibelan, cette fois vaincu, toujours à Douvres, se retrancha sur un tertre broussailleux et obtint la paix, moyennant un tribut annuel de 3.000 livres. « Cassibelan 7 ans vesqui, puis que César s'en fu parti » ; puis vint Tenuacio, puis Guibelins « en son tans fu nés li salvère Fils Dex Jhesu, qui delvint, Dex est, mais por nous hom devint et por nostre rédemption en la crois s'ri passion ». Sa naissance avait été annoncée par le devin Thelesin (Taliesin : un barde dont nous connaissons quelques chants) de telle sorte que les Bretons adoptèrent aisément la nouvelle foi. (Nous aurons l'occasion de dire plus loin que la doctrine de Jésus-Christ fut enseignée aux Bretons par Joseph d'Arimathie qui descendit Jésus de la croix, mais Wace, bon chanoine catholique n'en parle pas, le considérant comme hérétique).

Winder, fils de Guibelins, se révolta contre les Romains, et fut assiégé dans Porchester par l'empereur Claude. Tué par un de ses conseillers, Winder fut remplacé par son frère Arivargus qui épousa une fille de Claude, et fonda Glocester du nom de Claude. Puis vint Marcus, puis Coil, puis Lucius qui ayant entendu parler du Christ, demanda au Pape Eleutère un prédicateur : le Pape envoya Diuvan et Matan qui convertirent le Roi et les Bretons. Mais ce roi mourut sans héritier.

Alors arriva un sénateur romain : Sever, avec 2 légions qui refoulèrent les Pictes et Ecosais de Fulgenes au nord d'une muraille faite en travers de la Bretagne. Basian, fils de Sever, fut chef des Bretons, et, avec l'aide de Carausius, un « baceler mult hardi et emprenans », dut se battre contre les pirates, Carausius en profita pour s'emparer de la Bretagne, fut tué par les Romains et remplacé par Asclepiodor de Cornouailles ; celui-ci tua le chef romain Gallus, persécuta les chrétiens, et fut tué par Hoël, comte de Glocester qui soutenait les chrétiens, et qui était

en bons termes avec le chef romain Constans. Constans épousa la fille d'Hoël : Hélène, dont le fils Constantin fut plus tard empereur de Rome et fondateur de Constantinople.

Trahen, un oncle d'Hélène, devint roi, mais fut tué par un chef Gallois : Octave, et remplacé par Maximien, fils d'un autre oncle d'Hélène, qui dut se battre contre Conan, neveu d'Octave, aidé par les Ecossais ; il fit la paix avec lui et l'aida à s'établir en Armorique, ou Petite-Bretagne, qu'ils conquièrent ensemble. De la Bretagne, Maximien passa en Gaule, conquit la Lorraine et l'Allemagne, puis la Lombardie, la Toscane et Rome.

Clionos, fils de Caradoc, comte de Cornouailles, qui avait soutenu Octave, s'empara de la Bretagne, et s'allia à Conan, neveu et successeur d'Octave en Armorique, en lui envoyant sa fille Ursule, mais celle-ci, avec ses compagnes, égarées par une tempête, tomba entre les mains de païens qui les martyrisèrent à Cologne.

Maximien ayant enlevé beaucoup d'hommes et d'armes pour aller conquérir Rome, les Pictes et les Scots en profitèrent pour attaquer les Bretons. Maximien envoya un de ses lieutenants : Gratien, qui obligea les Pictes à se sauver en Irlande, puis se fit Roi, après la bataille d'Aquilée entre les candidats à l'Empire romain. Mais Gratien se fit détester de tous et fut tué.

Les Gollandois, Norois, et Danois s'assemblèrent alors et s'emparèrent du Northumberland. Les Romains ne purent envoyer qu'une légion, qui refoula les Pictes et les Scots, refit le mur, donna des armes aux Bretons, et s'en alla sans que jamais plus l'aigle romaine revint en Bretagne.

Aussi, est-ce peut-être ici la place d'insérer au milieu du livre de Brut de Wace, afin d'éclairer ce récit, quelques dates de l'histoire romaine, relevées dans les ouvrages de Mr Victor Duruy.

César fut nommé en 59 avant J.-C. proconsul de la Gaule-Cisalpine, et de la Narbonnaise occupée par les Romains depuis 154 ; il entra en Gaule-Celtique en 58, en Armorique en 56, débarqua en Grande-Bretagne en 55 et 54, fit Vercingétorix prisonnier en 51, en Bourgogne, et mourut à Rome en 44. Son neveu Octave fut proclamé Auguste en 29 et mourut en 14 après J.-C. ; il fut succédé par Tibère, mort en 37, et par Caligula, mort en 41, puis par Claude.

Peut-être pour tarir la source des insurrections celtiques, notamment celle de Sacrovir sous Tibère, où l'influence des Druides

était manifeste, Claude, qui persécuta les Druides, envoya Plautius en 42 conquérir l'île jusqu'à la Sévern et la Tamise ; Claude vint lui-même battre le chef breton Carataoc. Un soulèvement breton fut écrasé en 50 par Ostorius Scapula, puis celui de la Reine Boudicca (qui coûta la vie à 70.000 Romains, en 61), par Suetonius Paulinus, général de Néron qui succéda à Claude en 58.

Après Néron vinrent les Empereurs Galla (mort en 69), Othon et Vitellius (69), Vespasien (79) qui détruisit Jérusalem et dompta la révolte des Gaulois et des Bataves menés par Civilis ; ensuite Vespasien fit conquérir le nord de la Bretagne, sauf la Calédonie par Céréalis, puis par Agricola qui éleva un mur fortifié du Golfe de la Clyde à celui du Forth, reçut les honneurs du triomphe en 85, mais périt empoisonné, dit-on, par Domitien, empereur de 81 à 96, après Titus, le successeur de Vespasien.

Après Domitien s'éteignit la famille flavienne, et vinrent des Antonins : Nerva, mort en 98, Trajan (en 117) qui ordonna une grande persécution des chrétiens en 102, puis Hadrien (mort en 138) qui fit construire contre les Pictes un mur de la bouche de la Tyne au Golfe de Solway, Antonin (138-161), Marc Aurèle, mort en 180, Commode (en 192), sous lequel Marcellus repoussa des attaques des Ecossais.

Alors vinrent les Empereurs Syriens : Pertinax et Didius Julianus (193), Septime Sévère (193-211) qui alla lui-même en Calédonie et fit rebâtir le mur d'Hadrien, Caracalla, mort en 217, Macrin (218), Bassianus Héliogabal (222), Alexandre Sévère, à la mort duquel (en 235) succéda une période de 9 ans d'anarchie militaire, au cours de laquelle émergea surtout la figure du Thrace Maximin, qui fut tué au siège d'Aquilée en 238. Gordien III fut chef de l'Empire de 238 à 244, puis l'Arabe Philippe mort en 249, puis le Pannon Décius (251), Gallus (251), Aemilianus (253), Valérien (260), puis Gallien (260 à 268) qui, avec les Trente Tyrans, essaya de repousser les grandes invasions barbares, les Goths parvenant à s'emparer d'Athènes.

Les généraux Dalmates ou Illyriens Claude, Aurélien, Probus, Dioclétien, Constantin sauvèrent Rome des Goths ; Probus (276-282) fut le premier à établir dans les limites de l'Empire des Barbares qui s'engageaient à le servir contre les envahisseurs. Dioclétien, Auguste depuis 284, s'associa, en 286, avec le même titre d'Auguste, Valérianus Maximianus ou Maximien, le premier prenant l'Empire d'Orient, le second celui d'Occident. Puis, le 1<sup>er</sup> mars 293, les deux Augustes s'adjoignirent deux Césars : Galère

qui eut la Thrace et le Danube, et Constance Chlore, l'époux de la bretonne chrétienne Héléine, la mère de Constantin le Grand, qui eut la Gaule, l'Espagne et la Bretagne ; en 296 il vainquit l'usurpateur Alectus, successeur du général Carausius, qui s'était rendu indépendant, au milieu de toutes ces guerres, en Bretagne, où il resta et mourut à York.

Dioclétien ayant abdiqué en 305, Maximien ayant été tué en 307 par Constantin, son gendre, celui-ci devint Empereur d'Occident en 311, en tuant son beau-frère Maxence, fils de Maximien, puis Empereur d'Orient en 323 en battant Licinius.

Ce fut Constantin, mort seulement en 337, qui, par l'édit de Milan en 313, reconnut l'Eglise Chrétienne, convoqua en 325 le Concile de Nicée pour unifier les fois chrétiennes (ce qui ne l'empêcha pas de mourir arien), et fonda Constantinople en 329.

Son fils Constant ne put reprendre la Belgique et le nord de la Gaule aux Francs, et mourut en 350. Son neveu Julien, dit l'Apostat parce que non chrétien, fut préfet des Gaules, puis Empereur jusqu'en 363.

Valens fut tué le 9 Août 378, à la bataille d'Andrinople, par les Goths qui, fuyant devant les Huns, avaient passé le Danube. Théodose (379-395) céda l'Illyrie aux Goths, mais se trouva très affaibli et ne put soutenir son cousin Gratien, fils de Valentinien, ce dernier frère de Valens, qui commandait en Gaule. Le préfet des Romains en Bretagne, Maxime, passa en Gaule, tua Gratien près de Lyon, le 25 Août 383, et ayant besoin de toutes ses troupes, abandonna la Bretagne aux Bretons qui allaient avoir à se défendre seuls contre les Ecossais, d'une part ; contre les pirates Saxons de l'autre.

Revenons donc au récit de Maître Wace.

Les chefs Garin et Magan conduisirent à l'assaut de la Bretagne centrale les Pictes, Danois, Ecossais et Norois. Les évêques, réunis à Londres, demandèrent du secours à Aldroan, successeur de Conan en Armorique. Constantin, frère d'Aldroan vint avec 3.000 cavaliers, et fut élu Roi. Son fils Constant fut ensuite élu roi, quoique moine, ses deux frères cadets étant trop jeunes, Vortiger, un chef gallois, conduisant les armées.

Vortiger s'allia aux Ecossais contre les Danois, mais les Ecossais ne voulant plus de Vortiger, tuèrent le Roi, dont les jeunes frères s'enfuirent en Armorique auprès du roi Budis.

Alors arrivèrent trois navires portant des pirates Saxons con-

duits par Hengist et Horsa, qui, dirent-ils, avaient « plusieurs Dels, à qui nous devons faire autels ; ce est Fébus et Saturnus, Jupiter et Mercurius. Altres Dex avons-nous plusiors solonc la sant as ancessors. Mais sor tos autres honorons, ie vous die bien, Mercurion qui en nostre language a nom Woden ; par grant religion notre ancessor tant l'onorèrent que li quart jor li consacrerent ; pour Woden lor Deu qu'il amèrent, Wodesdai le quart jor nomèrent, et encor a non Wodesdai. Entre cest Deu que di vous ai, cultivons nous divesse Fréa qui par tot est mult honorée. Li ancien por faire honor li ont sacré le siste jor, si ont par grant altorité de Freai Freedai nommé ».

Vortigerne leur dit qu'ils adoraient de mauvais Dieux, mais qu'ils avaient belle apparence, et les recruta pour lutter contre les Ecossais. Satisfait de leurs services, il leur donna Kaer Kaeran, devenu Vancastre puis Lancastre ; Hengist alla alors chercher des renforts et ramena sa fille Rowena, qui se fiança à Vortigerne. En échangeant le hanap selon la coutume saxonne, pendant que les assistants criaient : « Weissel, Drinkel hel ! ».

Rowena reçut en douaire (cadeau de mariage du mari) le Kent que Hengist occupa ; il y fit venir son fils Octa et son cousin Ebissa, avec d'autres Saxons. Les Bretons, voyant alors le danger et mécontents des païens, prirent comme Roi Vortimer, fils de Vortigerne, et les Saxons durent se sauver dans l'île de Tanet, à l'embouchure de la Tamise. Ce fut à cette époque que St-Romain envoya St-Germain d'Auxerre et St-Louis de Troie catéchiser les Bretons.

Rowena fit empoisonner Vortimer, et Vortigerne, redevenu Roi, conclut une trêve avec Hengist. Au cours des pourparlers, Hengist ayant, avec des compagnons, dissimulé des couteaux dans leurs chausses, tuèrent 460 chefs bretons. Eldurf, comte de Gloucester, s'échappa, mais Vortigerne, fait prisonnier, dut, en rançon, abandonner l'Essex et le Sussex à Hengist, qui avait déjà le Kent.

Vortigerne s'enfuya au-delà de la Sévern, en Galles, et décida d'édifier une tour sur le mont Rir, (Craig-Eriri, aujourd'hui Snowdon-Hill, au milieu du comté de Caernarvon) ; mais le travail fait pendant le jour était démoli pendant la nuit. Les devins du Roi lui dirent qu'il fallait trouver un homme né sans père, dont on prendrait le sang pour faire le mortier.

Des messagers du Roi, qui avaient cherché en vain un enfant sans père, entendirent en passant à Ermendin (aujourd'hui

Caermathen) deux enfants : Merlin et Dinabus, s'injurier, Dinabus se vantant d'être né de Rois et de Comtes, alors que Merlin ne pouvait dire qui était son père. Les messagers du Roi apprirent que la mère de Merlin, fille d'un Roi de Mercie, vivait dans un couvent de la ville, où elle disait avoir été fécondée par un fantôme, une chose comme un homme, mais qui n'en était pas un.

Le savant clerc Malgant expliqua au Roi « qu'une manière d'esperit, est entre la lune et la terre... en partie ont nature humaine, et en partie souveraine ; incubi demoinis ont non ; par tel air ont lor région et en la tère ont lor repaire. Ne purent mie grant mal faire, ne pueent mie mult nuisir fors de gaber et d'eschernir ; bien prenent humaine figure, et ce consent bien la nature. Mainte meschine ont porjeue et en tel guise deceue ; ainsi puet estre Merlins nés, ensi puet estre engenrés ».

Merlin dit au Roi que, là où il bâtissait sa tour, il y avait un étang souterrain qu'il fallait creuser et épuiser ; on y découvrit deux dragons, et Merlin prophétisa au Roi Vortigern que les fils de Constantin reviendraient d'Armorique pour le combattre, et qu'il s'ensuivrait une longue guerre entre les deux familles.

Effectivement, Aurèle, fils de Constantin, arriva, brûla Vortigern dans sa tour, s'allia à Eldolf, comte de Gloucester, et s'empara d'Hengist au château de Cimigesbur (Conisburg dans le Yorkshire). A la requête de l'évêque Eldaduf, Hengist fut décapité, mais ses compagnons, pardonnés, purent aller s'établir en Ecosse pendant que les Bretons reconstruisaient moutiers et églises.

Trémorius, archevêque de Carlion, suggéra au Roi Aurèle d'appeler en son conseil Merlin, qui était auprès de la fontaine de Labènes, en Galles. Merlin conseilla : « fais ci apporter la Carole que gaiant firent en Irlande, une merveilleuse oeuvre grande de pierres en un cerne asises... d'Aufrique furent aportées... gaiant qui d'aloc les portèrent, en Irlande les aloèrent. Mult soelent estre salvables et à malades profitables. Li gent li soloient laver et de l'ève lors bains tempre... »

Le roi d'Irlande Gillonius voulut empêcher de prendre les pierres, mais fut battu ; les pierres étaient à Hilomar (Kildare, en Irlande), mais tellement lourdes qu'il fallut un charme de Merlin pour pouvoir être enlevées et transportées à Anbresbère (Salisbury) où elles furent appelées Senhange (Stone-henge).

Pendant ce temps, Pascent, un fils de Vortigern, demanda des secours aux Irlandais mécontents de l'enlèvement de leurs

pierres ; il s'empara de Meneve (Meneu, dans le Pembrokeshire). Uter, frère du roi Aurèle, alla combattre les envahisseurs, et les battit sur le conseil de Merlin ; il prit alors la place du Roi Aurèle Ambrosius, qui, déjà malade, avait été empoisonné par un agent de Pascent, et qui fut enterré à Stonehenge.

Uther battit alors Octa, fils d'Hengist, qu'il surprit de nuit sur le conseil du comte de Cornouailles, puis s'empara de l'Ecosse. Mais il tomba amoureux de Igerne, femme du comte de Cornouailles, et attaqua ce dernier dans son château de Tintaiol (Tintagel, près de Lesnewth en Cornouailles). Merlin fit des enchantements, et Uther, ayant pris les apparences du comte, entra dans le château, et passa la nuit avec la comtesse, ce qui donna naissance à Arthur.

Le comte fut tué, son château pris, et, après Arthur, la comtesse Igerne mit au monde une fille Anna, qui fut mariée au comte de Loenois, dont les fils furent Walwains (le célèbre Gauvain de la Table Ronde), Galfridus, et Mordret, qui devait séduire la reine Genève, femme d'Arthur, ce qui fut cause de la bataille où Arthur périt.

Octa, fils de Hengist, réussit à s'enfuir de prison, reprit la guerre, fut battu et tué par Lot, (le gendre d'Uther) ; mais Uther but à une source empoisonnée et fut remplacé par son fils Artus : « Jovenciaux estoit de 15 ans, de son aage fors et graves. Chevalier fut mult vertuos, mult proisans et mult glorios, Contre orgilleus fut orgillos, et contre humble dols et pitos, fors et hardis et conquerrans... quand fu rois novelment, de son gré fit un sairement que jamais Saisne pai n'aront ».

Artus commença par battre les Ecosais de Colgrin qui avaient aidé les Saisnes ou Saxons. Il battit Balduf, frère de Colgrin, qui attendait Cheldric (roi d'Allemagne), et assiégea Colgrin dans Guldass (Douglas). Cheldric arriva enfin et Artus se retira à Londres, où Hoël d'Armorique, son neveu par sa sœur, lui amena des secours. Cheldric fut surpris dans Lincoln. Les Saxons se réfugièrent dans les bois de Caledon ; affamés, ils promirent à Arthur de s'en aller après avoir abandonné leurs armes et équipement. Mais arrivés en mer vers la Normandie, les Saxons firent demi-tour, débarquèrent à Totenois, s'emparèrent des Neversire, Somerset, Dorset, puis attaquèrent Bade (Bath).

Hoël d'Armorique arriva d'Alques (Dumbarton) et Arthur d'Ecosse, « ses cauces de fer a calcies bels et bien aparillées, hauberc et bon et bel vestu ; Calabrium (nom de son épée) ot cainte

s'espée qui bien fu longe et bien fu lée, en l'île d'Avalon fut faite. . . helme avait en son chief luisant, et fu d'or le nasaus devant, et d'or li chercles environ, en som ot portrait dragon. En l'elme ot maint pièce clère. Sur un cheval monta mult bel, et fort et corant et isnel, son escu a mis à son col, ne sembla pas coart ne fol. De l'escu fu, par grant maistrise, de ma dame Sainte-Marie, portraite et faite li semblance, por honor, et por remembrance. Lance avoit roide de Saison, acérés fu li fers en son ».

Arthus battit les Saxons, Balduf et Colgrin furent tués, Cheldric s'enfuya et fut poursuivi par Cadore de Cornouailles qui le rattrapa et le tua.

Arthus repartit en Ecosse dont les défenseurs se réfugièrent à Murif (Murray), puis en l'étang de Lymonoi (lac Lomond dans le comté de Dumbarton) où il y a 60 îlots. Diramus, roi d'Irlande, venu au secours des Ecosseis, fut battu. Arthus fit grâce aux Ecosseis affamés, et, en parcourant le lac, parla à son neveu Hoël des lacs merveilleux : l'un plein de poissons curieux, l'autre, près de Saverne en Galles, qui communique avec la mer.

Alors Arthus donna en fief Mrain (Murray) à Urien, le Lenois à son beau-frère Lot, le père de Gauvain, encore jeune, enfil, l'Ecosse à Guisel. Puis il épousa Genièvre, cousine de Cadore de Cornouailles, romaine par sa mère ; il n'en eut jamais d'enfant.

Ensuite, il attaqua Gillamor, roi d'Irlande, et conquît cette terre, puis se fit reconnaître comme seigneur par Gonvals, roi d'Orquenie (Orcaïdes), par Doldamer, roi de Gollande (Gothland) et par Romarec, roi de Guenelande (Cotentin ?).

Alors « fist Artus la Roonde Table, dont Bretons dient maintes fables ; là seoient li vassal tot chivalment et tot ingal ; à la table ingalment seoient, et ingalment servi estoient. Nus d'als ne se pooient vanter, qu'il seist plus halt de son per... de plusiors terres i venoient, cil qui pris et honor querroient, tant por oïr ses cortesies, tant por veïr ses mananties, tant por connoistre ses barons, tant por avoir ses rices dons... »

« En cele grant pais que jo di, ne sai se vos l'avis oï, furent les merveilles provées et les aventures trovées, qui d'Artus sont tant racontées, que à fable sunt atornées ; ne tot mençoenge ne tot voir, tot felie, ne tot savoir ; tant ont li conteor conté, et li fableor tant fablé, pour lor contes ambeleter, que tout ont fait fables sambler ».

Arthus eut alors à soutenir Lot, son beau-frère, que le roi de Norvège Sicelins avait désigné comme son successeur, n'ayant pas

d'héritier, mais auquel les Norvégiens opposaient un baron Biduf. Celui-ci fut tué, et Lot reconnu comme roi sous la suzeraineté d'Artus, qui alla après au Danemark ; le Roi Acil le reconnut également comme suzerain ; de là, Artus alla conquérir la Flandre et Boulogne qui dépendaient de la Gaule Romaine, Lucès étant alors Empereur à Rome. Frolles, qui commandait en Gaule, fut battu et Artus assiégea Paris qui, affamé, commença à se moquer du courage de Frolles. Celui-ci provoqua Artus en combat singulier : « quand ils furent aparillié, des deux pars se sont eslongié, esperonant, resnes lasquiés, escus levés, lances baissés. Se sont alé entreférier, andui, de mervillos afr. Mais Frolles al férier failli. ni sai se ses cevox guenoi ; et Artus à Frolles féru desor la bocle de l'escu, de son cheval l'a loing porté, tant com anste (lance) li a duré ; droit à lui vint et trait l'épée. Jà fust la bataille finée, quant Frolles sor ses piés sailli, contre Artus sa lance estendi, son cheval ens el pis féri, sa lance el cors li emboté ; le cheval et le chevalier fist tot ensemble trébuchier. Callhourc (nom de l'épée d'Artus) traist l'épée nue, à Frolles sera cher vendue. Leva l'escu, le chief covrir, Frolles à l'épée recoilli. Frolles fut molt pros et hardis et ne fu leins, ne esbis ; l'espée leva contremont, Artus féri enmi li front. Frolles fu fors et li cols grans, et li brans fu durs et trançans ; li heaume cassa et fendit le hauberc faussa et rompi ; enmi li front Artus navra, li sang el vis li avela. Quant Artus se senti navré, et il se vit ensanglanté, de mal talent noirci et tainst, passa avant et ne se fainst ; Calbrun a s'espée el puing, qu'il a portée à maint besoing, Frolles a en son le chief féru, dusqu'au espaulles l'a fendu, trait et empoint, et il a caï, sanc et chervele en espandi ».

Après la mort de Frolles, Paris se rendit, et pendant que son neveu Hoël conquerrait l'Anjou, l'Anvergne, la Gascogne, et le Poitou, Artus s'en alla contre la Bourgogne et la Lorraine. Seul le roi de Poitiers : Guitart, offrit une sérieuse résistance, mais un accord se fit par lequel Guitart se reconnaissait vassal d'Artus. La conquête dura 9 ans, après quoi Artus donna Angers à Kex son sénéchal, la Normandie que l'on appelait alors Neustrie à Belduier son bouteiller, Boulogne à Holdin, le Mans à son cousin Borel.

Puis il regagna l'Angleterre qui fit grande fête aux revenants. Artus réunit son conseil à Karlion (Caerléon, l'ancien port : Socia Silurum des Romains, à côté de la ville actuelle de Newport) en Glamorgan (comté de Monmouth en Galles ; on y

trouve encore les ruines d'un vaste amphithéâtre attribué aux Romains ou à Artus) ; il y avait là : « rivièrre, plenté y avoit de pisson et forès plenièrre, et grant plenté de venisson... beles prairies... et riches gougneries », une église dédiée à St-Vula, l'autre à St-Aaron, où il y avait « rice clergie, et canoines de bone vie, qui savoient d'astronomie ; des estoiles s'entremettoient : al roi Artus suvent disoient com faitement li avenroit des oeuvres que faire volroit ».

A ces fêtes, Artus manda « tos ses barons » de France, Bourgogne, Auvergne, Gasgogne, Normandie, Poitou, Maine, Anjou, Brabant, Flandre, Hainaut, Lorraine, Frise, Tiois (allemands-Teutons), Norvège, Danemark, Ecosse, Irlande, Islande, Catencesse, Gothland, Galway, Orcades.

Y vinrent des rois et comtes dénommés : Aguisel, roi d'Ecosse, Urien, roi de Moroif, Loth de Loenois, et son fils Gauvain, Stater roi des Gallois du Sud, Cadual, roi des Galles du Nord, Cadur de Cornouailles, Morud, comte de Gloucester, Coaurons, comte de Guincéster, Anaralt de Salisbury, Rimarec de Canterbury, Balduf de Silsestre, Vigenin de Leicester, Argel comte de Guivic, et d'autres chevaliers « qui sont de la roonde table » : Po fils de Donander, Regien fils d'Alauder, Coi fils de Ceclus, Chatellus fils de Chaten, Heledans comte de Huedelin, Crimart Kinbelin, Grifun fils de Nagroil, Ron fils de Neco et Margoil, Clefaut, Ringar, Angan, Rimar, Gorbonian, Kinlit, Neco, Peredin fils d'Elidur.

Il y avait trois archevêques : de Londres, d'Ewerwic, St-Dubric de Carlion, et un légat de Rome. Vinrent également Villamus, roi d'Irlande, Malinus, roi d'Islande, Doldanies de Gothland, Achil, roi des Danois, Lot, roi des Norois, Gonvais, roi des Orcades, Ligier duc de Bourgogne, Holdin comte de Flandres, Gerin comte de Chartres avec les douze pairs de France, Guitart comte de Poitiers, Kex comte d'Angers, Bédriers comte de Neustrie-Normandie, Borel comte du Mans, Hoël comte de Bretagne.

Artus fut mené à l'église par deux archevêques entouré de quatre rois : ceux d'Ecosse, des Galles du Nord, du Sud, et de Cornouailles, portant « quatre épées, i ot à or qui pont, qui helt, qui entretor » c'est-à-dire dorées du pommeau, en haut, tout autour. La reine était entourée des quatre épouses des chefs qui portaient les épées, portant elles-mêmes quatre colombes blanches.

Au banquet, Artus fut servi par le sénéchal Kex, revêtu d'un « vermeil siglaton » accompagné de mil damoiseaux vêtus

d'hermine, la coupe étant portée par Beduer. Les chevaliers étaient appareillés à des dames portant les mêmes couleurs.

Après le banquet vinrent les jeux : escrime, jet de pierres ou de dards et les vainqueurs étaient conduits au Roi ; puis vinrent des jongleurs, chanteurs, musiciens. En les écoutant, certains jouaient aux dés et aux jeux de hasard, plusieurs aux échecs.

Les fêtes durèrent trois jours, et le quatrième, un mercredi, Artus fit des cadeaux de lévriers, pelisses, manteaux, harnais, armes, « le miex de son trésor ».

Or, arrivèrent douze ambassadeurs de l'Empereur de Rome Lucius, qui demandait à Artus de venir à Rome rendre hommage au Sénat. Artus réunit son conseil dans sa tour Gigantine ; Cadur, le roi de Cornouailles, dit que « oisdive atrait malvaistié, met homme en parèce, amenuise proece » et opina qu'une bonne petite guerre contre les Romains chasserait tous ces méchants défauts. Gauvain parut penser que les joutes suffisaient pour cela, mais Artus rappela qu'autrefois les Romains tuèrent des otages : Belin, roi de Bretagne et Braisnes, comte de Bourgogne, et que par ailleurs lui, Artus, était parent de Maximin, roi de Bretagne, qui devint Empereur de Rome ; Hoël de Bretagne cita des prophéties que trois Bretons devaient commander à Rome : Constantin, fils d'Hélaine, fut le premier, Maximin le deuxième. Qui serait le troisième ? Aguisel, roi d'Ecosse, frère de Lot et d'Urien, rappela les combats des Ecossais contre les Romains. Bref, les ambassadeurs romains furent renvoyés.

L'empereur Lucius réunit ses rois, comtes et ducs, de Grèce, Botie, Turquie, Crète, Egypte, Lybie, Bithinie, Palestine, Babylone, Médie, Espagne, Afrique ; également Evander, roi de Frise. Autour d'Artus s'assemblèrent les Irlandais, Gothlandais, Islandais, Danois, Norvégiens, ceux des Orcades, de Normandie, d'Anjou, d'Auvergne, du Poitou, des Flandres, de Boulogne. 80.000 guerriers en tout, et « douze comtes de grant puissance, que l'on appelaït pers de France, qui od Gerin de Chartres furent, cascuns cent chevaliers pranit ». Hoël d'Armorique en amena 10.000 ; Artus 40.000 de la Grande-Bretagne, qui débarquèrent à Barbesloe (Barfleur) en Costentin, venant de Southampton. Artus laissa la régence de la Grande-Bretagne à son neveu Mordret, qui devait en profiter pour séduire la reine Genève : « si fist hontage ». En mer Artus avait vu en songe un ours allant vers l'Orient qui renversait un dragon allant vers l'Occident.



Artus commença par essayer de sauver Hélaïne, nièce d'Hoël, qu'un géant nommé Dinabuc, venu d'Espagne, avait emmenée prisonnière sur le Mont-St-Michel ; il y alla avec ses sénéchaux Bédurier et Kex ; il entra seul dans l'île où il trouva la nourrice d'Hélaïne ; celle-ci lui dit qu'Hélaïne avait été serrée trop fort et étouffée par le géant ; à marée basse, Bédurier et Kex rejoignirent Artus et ils trouvèrent le géant mangeant un quartier de porc ; le géant donna un bon coup de massue à Artus qui réussit cependant à lui donner un coup d'épée et à le tuer (c'est de là que serait venu le nom de l'îlot de Tombelaine, voisin du Mont-St-Michel, qui signifierait : Tombe d'Hélaïne, mais d'autres disent que ce serait la tombe de Bélénius, dieu du soleil chez les Gaulois).

Ensuite Artus combattit le géant Riton sur le mont d'Arave (ou Artane, nom également inconnu), puis il se dirigea tout droit vers Autun en Bourgogne, où il éleva le long de l'Aube un château qu'il confia à Gerins de Chartres et à Bos d'Osnefort.

Gauvain alla parlementer avec l'Empereur romain Quintilien, se mit en colère, le tua, mais réussit à s'échapper. Poursuivi par 10.000 romains commandés par Peredur, Gauvain reçut le secours d'Yder, fils de Nut, avec 7.000 chevaliers, Peredur fut fait prisonnier et conduit à Artus par les comtes Cadore de Cornouailles, Borel, Richier ou Richard et par Bedurier le bouteiller qui commandait les Hurepoix (entre Paris et Chartres). Sur le chemin de Paris, ils furent attaqués par Sertorius de Lybie et Evander, roi de Sire, Caritius de Rome, Catellus et Guiteius.

Le comte Borel du Mans fut tué par Evander ; Ider et d'autres périrent également, mais Guitart de Poitiers finit par abattre Evander et Catellus, et mettre les Romains en déroute.

Apprenant la mort d'Evander, l'Empereur romain recula avec le gros de son armée vers Langres, mais Artus le rattrapa en passant par la vallée de Soefre (Soissie ou Saôise) qui menait d'Ostun à Langres. Il avait pour connétable Mordret, comte de Glocester, et avec lui Aguisel d'Ecosse, Cadore de Cornouailles, Bos, Gerains de Cartain, Echille roi des Danois, Loth roi des Norois, Hoël d'Armorique, Gauvain, Kex son justicier qui commandait les Angevins, Bedurier son bouteiller avec les Hurepoix, Holdin avec les Flamands, Guitart avec les Poitevins, Jugeon comte de Leicester, Jonathas comte de Dorchester, Gurfalain comte de Cestre, Urgain de Bath.

Les Romains étaient commandés par Lucius et la bataille fut rude « espoantable et hisdos »... « traire sajetes, dars jeter,

hantes (lances) brisier, escus lever »... Bedurier le bouteiller et Kex le sénéchal menèrent la dernière charge, mais furent tous deux tués par Bocus de Médie, qui fut tué à son tour par Hirisgas, neveu de Bedurier ; Guitart de Poitiers tua le Roi d'Afrique, Holdins, duc des Flamands, Alifantur roi d'Espagne. Ligiers comte de Boulogne fut occis par Joston roi de Babilongue. Tombèrent également : Balluc comte de Guitesire, Curson d'Ecestre, et Urgent de Galles. Hoël d'Armorique avec Chinmarc, comte de Tigel, passa alors à l'attaque et se heurta à Jacques de Boloan et à Cecormanus. Au milieu de la mêlée, Gauvain et son cousin Houdin isolèrent l'empereur, mais ne purent l'atteindre.

Son épée Calabrum à la main, Artus s'élança à son tour, tua Sertorius, roi de Libye, et Polibetes, roi de Bitinie. Enfin le comte Morind avec 6.600 chevaliers tourna par les bois et, attaquant les Romains par derrière, les mit en déroute. Le corps de Lucius fut retrouvé sur le champ de bataille et envoyé à Rome par Artus. Kex fut enterré à Chinon qui en prit le nom. Bedurier à Bayeux en Normandie dont il était seigneur, Holdins à Chaverne (Térouanne ?) en Flandres, et Ligier à Boulogne.

Artus voulait aller conquérir Rome, mais il apprit la trahison de son neveu Mordret qui, après l'avoir trompé avec la reine Genève, avait appelé Cheldric de Saxe pour le protéger contre Artus, et lui avait donné la contrée entre l'Humber et l'Ecosse.

Artus, débarqué à Romenet, livra bataille : Gauvain, neveu d'Artus, fut tué, mais Mordret s'enfuya jusqu'à Winchester, puis à Guincestre ensuite à Hanton d'où il gagna la Cornouaille par mer. Artus donna l'Ecosse à Ivain, fils d'Urien, et la Reine se retira dans un couvent à Karlion.

Mordret s'allia alors aux Irlandais, aux Norvégiens, aux Saisnes (Saxons) et aux Danois, et livra bataille à Camblan, près de Tamble, à la frontière de Cornouailles. Mordret et beaucoup de chevaliers de la Table Ronde y furent tués, et « Artus, se l'estore ne ment, fu navrés el cors mortelement, en Avalon (Inys-Afalon, l'île aux pommes) se fit porter par ses plaies médeciner. Encor i est Bretons l'atendent, si comme il dient et entendent ; de la vendra, encoré puel vivre. Maistre Gasse, qui fist cest livre, n'en valt plus dire de sa fin qu'en dist li porfète Merlin. Merlin dist Artus, si ot droit, que sa fin dotose serait... Mais ains puis Artus ne revint... »

Ici finit l'histoire d'Artus qui commence au vers 8.960 avec la conception d'Igerne, et va jusqu'au vers 13.690.

Artus n'avait pas d'enfant. Son successeur fut un cousin : Cadur, fils de Costentin de Cornouailles, qui continua la lutte contre les Saxons et les fils de Mordret, dont un fut tué à Guinecestre, un autre dans un monastère. Il régna trois ans et fut enterré avec pompe à Stenhang.

Conans, son neveu, lui succéda pendant quatre ans, puis Notaporus (ou Vortaporus), puis Malgo son neveu, puis Ceris qui « tote la terre perdi par guerre » ; le conquérant s'appelait Guermons, un roi d'Afrique (peut-être le saxon Cealwin, mort en 591), qui avait laissé son royaume à un jeune frère pour courir les aventures.

Merlin en dit « que ce serait uns lus marin » ; il vint avec 150.000 guerriers, s'empara de l'Irlande, puis de Vancastre, de Lindesie, et du Kent où étaient encore des Saxons d'Hengist, puis du Northumberland. « Li bon evesque et li bon moine, li cardinal et li canone n'orent seurté de lor vies, maisons laient et abeies, fuient povre, fuient manant, fuient borjois et paisant, fuient villain et vavator... li un en sunt fui en Gales, et cil qui parent et nés (nefs : navires) ont, en Bretagne-Armorique vont. En Cornouailles sont remes cil qui ne povent avoir nés (nefs) ».

Guermon chercha Carris et le trouva dans Cicecestre, et mit le feu à la ville ; Carris s'enfuya en Galles et nul ne sut ce qu'il devint.

Guermon avait reçu la visite d'Ysemban, neveu du roi de France Loof, qui lui proposa de venir avec lui conquérir la France. Guermon, qui devait être battu par le roi de France Loof près de St-Valéry-sur-Somme, laissa la Grande-Bretagne aux Saxons qui l'appelèrent depuis lors Engleterre ou Inguelande.

Ils la divisèrent en plusieurs royaumes (l'heptarchie) ; St-Augustin vint les catéchiser, en commençant par le roi du Kent Aldeban.

Mais il y avait encore comme chefs bretons Bledec en Cornouailles, Caduant ou Codwan en Galles du Nord, et Margadud en Galles du Sud. Le saxon Adestran les combattit, fut vaincu, mais Elfroi ou Elfuz, puis son fils Elwine ou Elduine, se maintinrent en Northumberland contre Cadwalon, fils de Cavan ; Brians, neveu de Cadwalon, voulut combattre Elduine qui fut vainqueur et refoula les deux chefs bretons en Ecosse, d'où, par mer, ils gagnèrent Gerneron (Guernesey ?) et Quindeler entre Dunan (Dinan en Armorique) et la mer. (Cette fuite a été identifiée comme datant de 620 environ).

Briant, déguisé en pèlerin, s'embarqua à Barfleur, gagna Southampton, et réussit à tuer le devin-astrologue Pellit qui conseillait Elduine. Cadwalon prit Secestre, mais Eldwine fut secouru par Péanda, roi de Mercie.

Celui-ci, ayant marié sa sœur à Cadualin, se retourna contre Elduine et le tua ; mais Osgal, un Ecosais, vainquit Péanda, qui fut tué par Osgin, frère d'Osgal.

Cadwalon mourut à Londres et « Breton orent grant dol de lui, mais contre mort n'a nus refui » ; les Londoniens lui élevèrent une statue équestre ; mais son fils Cavalances, neveu de Péanda, préféra, à la suite d'une famine et d'une épidémie qui désolèrent l'Angleterre, s'en aller auprès du roi Alain d'Armorique, un neveu du roi Salomon qui avait secouru Cadwalon.

Adeptan (Aldestan) occupa alors toute la Grande-Bretagne, sauf les Galles et la Cornouailles.

Cavalances, se souvenant des prophéties de Merlin voulut avant d'essayer de reconquérir son royaume, aller chercher à Rome la bénédiction du Pape, et des reliques. Mais il mourut à Rome le 17 Avril 600, selon certains auteurs. (Rappelons ici que Hengist arriva en 448, que les royaumes du Kent, de Sussex, Essex et Wessex furent fondés de 455 à 527, et ceux d'Estanglie, Mercie, Deiné et de Bernicie de 546 à 584).

Yvor et Yni, les fils de Cavalanus, ne purent reconquérir « Logres », c'est-à-dire l'Angleterre, et

« Ci falt la gesie des Bretons  
et la lignie des Barons  
qui en Bretagne primes vindrent  
et Engleterre lonc tams tindrent.  
Fist maistre Gasse cest roman ».

Gasse ou Wace dit qu'il acheva en 1155 ces 15.300 vers, dont 4.700, presque le tiers, consacrés à l'histoire d'Artus.

L'odyssée de Brutus peut être qualifiée de légendaire : elle n'a rien d'in vraisemblable, car il ne faut pas oublier que les Phéniciens allaient chercher le seul étain connu dans l'antiquité aux îles Cassitérides, les Sorlingues, à l'extrémité de la Cornouaille. C'était donc une route maritime connue, sur laquelle il rencontra des Sirènes : ces sirènes classiques étaient probablement des phoques à capuchon, qui ont autour du cou un bourrelet gris-bleu qui s'étend sur la mer comme une chevelure. La Bible nous

apprend, par l'histoire de Jonas, qu'il y avait alors des baleines en Méditerranée ; au XII<sup>e</sup> siècle, elles étaient encore abondantes en baie de Biscaye, d'où le nom de baleine des Basques donné à une des trois espèces de baleines qui, pourchassées jusqu'au Spitzberg, refoulées dans l'Océan Antartique, y disparaîtraient vite si leur chasse n'en était pas réglementée par des accords internationaux. Il n'y a donc pas de raison qu'il n'y ait pas eu des phoques-sirènes en Méditerranée à la même époque.

Nous trouvons également des histoires de dragons, mais St-Michel est représenté terrassant le dragon, St-Romain en tua un près de Rouen, la Tarrasque a donné son nom à Tarascon, Siegfried tua également un dragon. Il est probable que c'étaient les derniers survivants des Ichtyosaurus découverts par Everard Home, ou plutôt des Ptérodactyles dont le squelette a été reconstitué par Cuvier.

Quant aux géants trouvés par Bruin en Cornouailles, nous savons qu'Odin trouva des nains et des géants à son arrivée en Scandinavie ; les critiques riaient des historiens grecs qui affirmaient que la nation des Pygmées commençait au sud de l'Égypte et pourtant, depuis le début du présent siècle, les colons Belges retrouvent de petites tribus de Pygmées éparses dans l'épaisse forêt équatoriale du Congo. Par ailleurs, tout étant relatif en ce bas monde, un Japonais ou un Indochinois mis brusquement en face d'un Norvégien ou d'un Suédois de taille courante dans leur pays, les considérerait certainement comme des géants.

Il n'est pas possible de vérifier les origines de la guerre qui amena Brennus à prendre Rome en 390 avant J.-C., fait historique.

Mais le lecteur aura surtout été intrigué par la mention de cette grande victoire d'Artus sur les Romains, entre Langres et Autun, ignorée de tous les historiens officiels. Est-elle invraisemblable ? Artus étant mort en 542, la Gaule était à son époque occupée par les Ostrogoths qui occupaient la Lombardie et Arles, par les Wisigoths qui tenaient depuis 412 l'Aquitaine, l'Auvergne, le Languedoc, et l'Espagne, par les Burgondes depuis 443 en Bourgogne et en Suisse, par les Francs Ripuaires autour de Cologne, et par les Francs Saliens qui, sous les ordres de Clovis, avaient battu les Gallo-Romains de Syagrius à Soissons en 486.

Or Clovis mourut en 511, laissant trois fils qui se partagèrent ses terres : Childébert, qui eut Paris et mourut en 558, Clodomir qui eut Orléans et mourut en 524, enfin Clotaire, le roi de Sois-

sons, qui leur survécut jusqu'en 561 et réunit les trois parts. C'est à cette époque que se place l'épisode célèbre, mais fort mal connu, de la longue lutte entre les reines Brunehaut et Frédégonde.

Les Bretons de l'Armorique ou Petite-Bretagne étaient alors libres : ils avaient fondé une confédération en 408, ceux de la Grande-Bretagne étant devenus indépendants en 411 quand la dernière légion romaine quitta l'île sans combattre, en donnant des armes aux Bretons contre les premiers pirates saxons (Hengist arriva en 448). Ces Bretons armoricains devaient avoir des chefs locaux depuis fort longtemps : le fait que Constantin, le père du futur Empereur fondateur de Constantinople, ait épousé Hélène, fille d'un chef breton, le prouve. Et l'histoire constate qu'en 384 il y avait en Armorique un « roi » breton : Conan Mériadoc.

Clovis fut tenu en échec par la confédération armoricaine dirigée par un Bodic, qui reconnut peut-être une vague suzeraineté de Clovis, mais conserva non seulement l'Armorique, mais aussi Tours, Chartres et Bayeux. Pépin-le-Bref battit les Armoricains vers 750, et, en 779, toute la Bretagne reconnut Charlemagne, pour se rendre à nouveau indépendante en 848, sous la conduite de Nomenoë, après la bataille de Ballon, près de Redon ; Herispoë, successeur de Nomenoë, obtint le Maine et le Cotentin, de l'Empereur Charles le Chauve. Le comte Alain de Bretagne se proclama roi en 887, après avoir refoulé le duc de Normandie Rollon, auquel Charles le Simple avait reconnu la suzeraineté de la Bretagne, au traité de St-Clair-sur-Epte, en même temps que la possession de la Normandie.

Alain Barbe Torte, petit-fils d'Alain précité, battit à nouveau le duc de Normandie Guillaume-Longue-Epée, mais lui céda cependant le Cotentin. Guillaume-le-Batard, avant de conquérir l'Angleterre, alla combattre les Bretons sous les murs de Dol, et reçut l'hommage du comte de Bretagne qui l'accompagna ensuite au cours de son expédition ; mais il est évident que vers 520, époque d'Artus, il existait en Armorique une vigoureuse formation politique, et il n'y a rien d'invraisemblable à ce que, maîtresse reconnue de Chartres, elle ait poussé une pointe victorieuse quoique passagère contre Paris et Langres au moment de l'époque confuse des trois fils de Clovis.

Il n'y a rien non plus d'invraisemblable à ce que cette expédition ait comporté dans ses rangs, peut-être comme comman-

dant en chef, le roi Gallois Artus, étant donné les liens entre la Petite-Bretagne et la Grande qui existaient au moment de l'arrivée de César en Gaule et qui, somme toute, n'avaient fait que subsister.

La puissance d'Artus est attestée par un passage de « la loi d'Edouard le Confesseur » qui, ayant été le dernier Roi Anglo-Saxon avant Guillaume-le-Batard de Normandie, n'avait pas de raison de chanter les louanges d'un Gallois ennemi des anglo-saxons. Ce passage dit que « Arthurus rex Brytonum... subjugavit Scanciam Actum (Norweia)... Islandiam et Groenlandiam, et Snerchodam et Hyberniam, et Guthlandiam et Daciam, Senelandiam, Winlandiam, Curlandiam, Roe Femelandiam, Wirelandiam, Flandriam, Chenelam, Lappam... »

Ce qu'il faut concevoir, c'est que cette domination était temporaire ; la Grande-Bretagne et la Petite formaient une confédération d'environ trente royaumes, chaque roi faisant parfois la guerre à son voisin de même race, mais tous s'unissant contre les ennemis communs, et élisant alors un Penteyrn ou Pendragon. Celui-ci ne pouvait être qu'un des vingt ou trente Rois et portait donc le titre de Roi, mais sa fonction de Pendragon était élective et non héréditaire.

C'est ainsi que Aurelius Ambrosius ou Emrys devint le 84° « Roi » de la confédération, en tuant Vortigern qui s'était allié aux envahisseurs anglo-saxons ; ce serait son fils Uther ou Uthyr, élu pendragon, qui aurait élevé le Stonehenge et non pas Artus qui selon certains, serait, non le fils d'Uther, mais celui de Mouric, roi de Glamorgan.

Les chroniques de Nennius parlent d'Artus en disant qu'il fut douze fois élu : « au temps d'Octa, fils d'Hengist, Artus résistait aux Saxons, ou plutôt les Saxons attaquaient les rois bretons qui avaient Artus pour conducteur de leurs guerres. Bien qu'il y eut des Bretons de plus noble race, il fut élu douze fois pour les commander et fut autant de fois victorieux. Le premier de ces combats fut livré à l'embouchure de la rivière Glem (à l'extrémité du Northumberland) ; les quatre suivants sur une autre rivière nommée par les Bretons le Douglas (à l'extrémité sud du Lothian) ; le sixième sur la rivière Bassas (près de Nort Berwick) ; le septième dans la forêt de Célidon (Calédonie) ; le huitième près de Gurnois Castle (près de Yarmouth). Ce jour-là Artus porta sur son bouclier l'image de la Ste Vierge, mère de Dieu, et, par la grâce de Notre-Seigneur et de la Ste Marie, il mit

en fuite les Saxons et les poursuivit longtemps en faisant d'eux un grand carnage. Le neuvième fut dans la ville de Légion appelée Cairlion (Exeter), le dixième sur le sable de la rivière Ribroit (dans le Somersetshire) ; le onzième sur le mont nommé Agned Cabregonium (Catbury) ; le douzième enfin, longtemps et vivement disputé, devant le mont Badon (Beth), où il parvint à s'établir. Dans ce dernier combat, il tua de sa main 940 ennemis. Les Bretons avaient obtenu l'avantage dans tous ces engagements ; mais nulle force ne pouvait prévaloir contre les desseins de Dieu. Plus les Saxons éprouvaient de revers, plus ils demandaient de renforts à leurs frères de la Germanie, qui ne cessèrent d'arriver jusqu'au temps d'Ida, le fils d'Eoppa, et le premier prince de race saxonne qui ait régné en Bernicie (et à York à partir de 547) ».

## CHAPITRE II

### L'ENCHANTEUR MERLIN

Le livre de Brut, écrit par Wace, dont on peut contester les faits, comme on peut critiquer la véracité de l'Illiade et de l'Odyssée, est la meilleure et la plus homogène source historique sur Artus avec le recueil des « Triades » de Dyvnwal Moelmund, qui paraissent encore plus interpolées, et encore moins véridiques. Le titre de « triades » provient de ce qu'elles célèbrent les trois grands barbes bretons : Merdhin Emrys, Merdhin fils de Morwyn, et Tuliesir ; les trois grands rois : Cunobelin, Caradoc fils de Bran, et Artus ; enfin les trois éléments du génie : l'intelligence la méditation, et la persévérance.

Ces triades indiquent qu'il y aurait eu deux enchanteurs Merlin : Merlin Ambrosius, le conseiller du Pendragon Artus, qui vécut sur les bords du Toneway, au pied du Mont Eyriry, et Merlin Silvestris ou le Sauvage, d'Albanie en Ecosse, enterré dans l'île de Bardisque au nord du pays de Galles.

Aussi, dans les textes recueillis par Mr Paulin Paris, surtout

d'après les livres de Robert de Bron et de Chrétien de Troyes (qui écrivit vers 1165, mais dont l'œuvre nous est parvenue incomplète), n'irons-nous pas chercher seulement ce qui concerne Merlin, mais principalement les événements omis par Wace ou contradictoires avec son livre de Brut. Merlin demeure également connu par ses prophéties, mais elles sont rédigées comme celles de Nostradamus, c'est-à-dire qu'elles sont assez imprécises pour pouvoir s'appliquer à toutes sortes d'événements.

D'après Robert de Bron (de Bron, près de Montbéliard, il écrivit vers 1119) ce fut « l'ennemi » ou le Démon qui, mécontent de voir l'œuvre de Jésus-Christ, médita de mettre également sur terre un représentant de ses intérêts. Il choisit à cet effet une famille composée d'un père et de son fils qu'il réussit à tuer, et de trois filles dont il amena les deux premières à se débaucher ; la troisième résista, mais le diable la viola en se transformant en incube, ce qui explique que cette troisième enfanta sans avoir l'esprit corrompu. Ainsi naquit un enfant auquel sa mère donna le nom de son père à elle : Mellin ou Merlin.

Ce fut un scandale public qui fut soumis à l'examen du tribunal, mais Merlin révéla sa nature extraordinaire en prenant la parole à peine né, et en demandant à parler au juge ; il le menaça de dévoiler publiquement que la femme de ce magistrat le trompait avec son prouvaire. La mère fut acquittée, et l'enfant Merlin confié à un nommé Blaise qui recueillit ses prophéties.

A l'époque où Merlin eut 7 ans, mourut le roi de Grande-Bretagne Constant ; son fils aîné Ambrosius fut tué par Vortigern, le sénéchal, qui appela les Saxons à l'aide contre Aldroen, roi d'Armorique, le protecteur des deux fils cadets de Constant. Vortigern appela Merlin pour l'aider à construire le château au milieu du lac où furent trouvés les deux dragons.

Des deux fils cadets de Constant, l'un, Aurelius Ambroise refoula les Saxons en Northumberland, édifia le Stone-henge à Kaer-caradec, maintenant Salisbury, en prenant les pierres de la « danse des géants » sur la montagne Killaraus, en Irlande. Le second, Uter, qui avait tué Vortigern, puis le chef saxon Hengist, succéda à son frère et ce fut lui qui tomba amoureux de Ygienne, femme du duc de Tintagel, liaison d'où naquit Artus, donc enfant adultérin.

Ce duc de Tintagel avait cinq filles, donc les demi-sœurs d'Artus : l'aînée fut mariée à Loth d'Orcanie, et fut mère de Gau-

vain (ou Gauveret), de Guivre, de Gaheret et d'Agravain. La deuxième, Blasine, mariée à Nautre, roi de Garlot, fut mère de Galeshin (ou Galegantinn). La troisième épousa Urien, roi de Galles, père d'Yvain le Grand et de Méléagant. Urien avait eu de la femme de son sénéchal un fils bâtard Yvain l'Avoutre. La quatrième épousa Briadan, roi d'Ecosse, et fut mère d'Aguisel. La cinquième fut Morgan la fée ; celle-ci devait, au moment du mariage d'Artus avec Genièvre, être aimée de Guioman, cousin de la Reine, mais cette dernière empêcha le mariage.

Artus adolescent vécut beaucoup à la cour du roi Loth ; une fois que celui-ci partit de nuit à la chasse, Artus prit doucement sa place dans le lit de la reine, qui, mal réveillée, commit à la fois adultère et inceste, et mit ainsi au monde Mordret. Artus devait plus tard avoir un autre fils Lohos, de ses amours avec Lisamor, fille du comte Sevin de Quimpercorentin, qu'il connut et aima quand elle vint lui rendre hommage à la mort de son père, dans le château qu'avait Artus à Brédigan.

A cette époque régnaient en Armorique Ban de Benoyc (le père de Lancelot du Lac et d'Hector des Mares), et son frère Gohor de Gannes (père de Lionel et de Bohon), qui avaient épousé deux sœurs germaines. Ils combattaient le roi Claudas de la Terre Déserte (probablement Clothaire dont le père Clovis avait dévasté le Berry et le conquérant) qui voulait prendre la tour de Trèbes (près de Trèves, à deux lieues au nord de Saumur), à la frontière des deux races.

Quand Uther mourut, Artus, dont la filiation était suspecte, vit son élection au titre de pendragon contestée par douze rois et ducs dont les noms indiquent l'étendue de la confédération : Loth, roi d'Orcanie et de Loenois, Aquisel d'Ecosse, Ydier de Cornouailles, Urien de Gorre ou de Galles (maître de la ville de Sorham), Nautre de Garlot (capitale Windesan) avec son neveu Dorilas, Caradoc-Briebas d'Estrangore et ses deux neveux Kahedin et Keu d'Etraus, Escaus de Cambenic, Tradelin des Galles du Nord, Clarion de Northumberland, Aguinier, roi des cent chevaliers, Brangore d'Estrangore (qui avait épousé une des deux filles de l'Empereur Adrien de Constantinople, dont l'autre fille, veuve du roi de Hongrie, avait un fils Sagremor qui vint plus tard à la cour du roi Artus), Belinan des Galles du sud, frère de Tradelin, mari d'Aiglante, fille du roi d'Irlande et sœur de Nautre, père de Dodinel.

Artus fut soutenu par Keu le sénéchal, Girflet, fils de Do de Carduel, par Lucan le bouteiller, Maruch de la Roche, Guinard le Blond, Briant de la Forêt Sauvage, Bélinois l'amoureux, Flaudrin le Bret, Bretel, et Ulfen, et par les rois armoricains Bohor, accompagné de son enseigne Pharien, de Léonce de Paerne, de Ladinus, de Moret de Benoye, de Pallas de Trèbes, de Garcien le Blond, de Blioberis, de Meliadur le Noir, de Madian, enfin de Ban de Benoye avec Aleaume son sénéchal.

Ces noms peuvent être rapprochés avec ceux cités par Wace, notamment à propos des convives aux fêtes du mariage d'Artus mais nous laissons aux experts en topographie locale le soin d'essayer de retrouver les noms des villes actuelles auxquelles correspondent les titres portés par les contemporains d'Artus, dont nous avons dressé une liste alphabétique à la fin du livre.

De même que dans le récit de Wace, il est utilisé des termes de rois, ducs, et comtes, sans qu'il soit possible de savoir sur quoi était basée cette distinction. Il semble que de tout temps, chaque tribu bretonne ait eu un roi, et MM. York Powell et Tout, dans leur Histoire d'Angleterre, disent qu'avant l'arrivée des Romains, plusieurs tribus se groupaient pour choisir un « roi-chef ». César indique cette coutume qui se compare avec le titre de Pen-tyrri porté par Artus.

César (111-2) dit que les Vénètes (de Vannes en Armorique) envoyèrent chercher des secours en Angleterre, et (IV 3) qu'il résolut de passer en Angleterre « qui avait sans cesse secouru les Gaulois contre les Romains ». Son premier débarquement fut un échec complet. Lors du deuxième, il dit qu'il trouva les forces de « Cassivellaune, dont l'Etat était au-delà de la Tamise, et éloigné de la mer d'environ vingt lieues. Il était auparavant en guerre continuelle avec les autres ; mais ils s'accordèrent à la venue des Romains, et lui donnèrent le commandement général ». Il ajoute « les plus civilisés des anglais sont ceux du comté de Kent, qui ne diffèrent guère des Gaulois en coutumes ; le dedans du pays n'est pas cultivé partout et la plupart des habitants y vivent de laitages et de la chair de leurs troupeaux, et s'habillent de la peau ».

César arriva à la Tamise, la franchit à un gué, et Cassivellaune licencia ses piétons et ses cavaliers, ne gardant que 4.000 hommes montés sur des chariots, sur lesquels ils s'enfuyaient devant l'infanterie ; puis, quand la cavalerie romaine les rattrap-

paient, ils sautaient à terre et combattaient à l'épée. Son camp était un bois dans un marais retranché, que César trouva trop fort pour être attaqué. César fit un accord avec Mandrubace, roi des Trinobantes qui s'était réfugié auprès de César quand Cassivellaune avait tué son père Imancience. Mais quatre rois du Kent : Cingétorix, Carville, Taximagle et Segonax, firent une dure guerre à César ; le premier fut tué, et ce fut alors que les Bretons promirent tribut à César qui s'en alla. Il semble avoir été beaucoup surpris par la mobilité et l'agilité des combattants sur chars. Mais l'organisation politique et militaire qu'il décrit est la même que celle esquissée dans les « légendes » d'Artus ; c'est pourquoi nous nous refusons à ne considérer celles-ci que comme des œuvres d'imagination.

Le plus grand soulèvement breton contre les Romains, en 61 après J.-C., fut dirigé par la « reine » Boadicée, ou Boodica, veuve de Prasutagos, « roi » des Icéniens, dont les officiers romains pillèrent le palais après sa mort, violant ses deux filles et fouettant sa femme. Les Icéniens se soulevèrent, reprirent leur capitale Camulodum (Colchester), puis attaquèrent Vérulam et Londres, mais furent battus à Ambresbury banks, à l'est de Londres, par Suetonius Paullinus qui revenait avec ses légions de s'emparer de l'île de Mona (Man), l'île sacrée des druides.

Les romains distinguaient : les Calédoniens au nord, (l'Ecosse actuelle) ; les Cambriens à l'ouest de la Savern, divisés en Ordovices au nord et Silures au sud, (les Gallois actuels), et les Logriens (dans l'Angleterre proprement dite actuelle), qui se divisaient en Novantes (Lancastre), Brigantes (autour d'Eboracum ou York), Coritari (Mancunium : Manchester), Eteni ou Icéniens (à Norwich), Catuvelauni (à Camboritum : Cambridge), Belgae (à Venta ou Winchester), Cantii (Kent), Vesti (île de Wight), et Dumnonii (à Isca ou Exeter en Cornouailles).

Cette énumération donnerait onze rois, alors que nous voyons que Artus, roi lui-même, fut soutenu par les deux rois armoricains et combattu par douze autres rois ; les Ecosseis avaient certainement plusieurs rois, ce qui compensait le fait que le Kent était déjà Saxon depuis 455 et l'île de Wight aux Jutes depuis 449. Les royaumes de Sussex (Chichester), de Wessex (Winchester) et d'Essex (Londres) furent fondés en 421, 516 et 526, c'est-à-dire pendant la vie d'Artus, et le Northumberland ne devait devenir un royaume danois qu'en 547. La défaite saxonne à Badon-Hill par Artus est de 520.

Au moment où les rois commençaient à disputer, les armes à la main, à Artus son élection au titre de Pendragon, apparut l'enchanteur Merlin, qui vint affirmer la légitimité d'Artus, puis qui l'aida contre ses adversaires en les aveuglant par des nuages de poussière, les deux fois où ils voulurent attaquer Artus.

Ce fut alors que survint la nouvelle d'un débarquement anglo-saxon. Artus envoya Ulfín et Bretel contre Claudas de la Terre Déserte (en Gaule) et forma une armée contre les Saxons avec Brandus des Isles, sire de la Douleuse Garde, Brun sans pitié, Alibon fils du forestier du Gué, Minoras sire de Nohant, Brion du Plessis, Matamas sire de la Forêt Périlleuse, le sire de Lande more, Planus châtelain du Pin de Malehaut, Lidamas neveu de Tradelinan, Atestan de Fage en Ecosse, Brun sire de la Falerne, Amaroc de Roestoc, Allier de Chaligné, Segurade de Blaquestan, Agravadaïn du Château Fort, Guimant de Vindesores, Loudart de Glocedor, Saron de l'Estroite Marche, Guimart du Blanc Estanc, Karadoc le Géant de la Blanche Tour, son frère Blanor de la Douleuse Tour, Adrian le Gay de la Forêt Périlleuse, Arcanaduc le Noir et ses deux frères.

Ce fut en se rendant au camp d'Arondel avec ses cousins que Gauvain fit ses premiers exploits, sauvant sa mère, faite prisonnière par les Saxons en allant rejoindre le roi Loth au château de Glocedan.

Le roi Leodagan de Carmélide demeura sur ses terres à combattre le saxon Rion, roi de l'île aux Géants (l'Islande) et de la Terre aux Pâtres ou aux Pasteurs (le Danemark). Le roi Pelle de Listenois et son frère Alfarzan demeurèrent auprès de leur frère aîné le roi Pellinor, le détenteur du St-Graal, qui était malade et attendait celui qui le délivrerait de sa maladie et conquerrait le St-Graal. Il demeurait à l'entrée de la forêt de Brédigan, qui était la demeure favorite de l'enchanteur Merlin, en Northumberland.

Ydier de Cornouailles s'enferma dans Nantes, Nautre de Garlot dans Windesan en Cornouailles, Loth dans sa ville de Galènes, Clarion de Northumberland dans Bellande, le roi des cent chevaliers dans Malehaut ; Tradelinan alla en Norgalles, la fée Camille, sœur d'Hargodabran, à la Roche-aux-Saisnes en Norgalles, où la rejoignit Karadoc d'Estrangore, Aguisel d'Ecosse à Gorenge, à vingt lieues de Vendebières assiégé par les Saxons, Escaus à Cornebic, près d'Arondel, et Urien à Sorhaus.

Cette longue énumération indique l'étendue de la confédération bretonne.

Le roi Artus alla alors avec Merlin et les deux rois armoricains Ban de Benoyc dont la capitale était Daneblaise, et Bohor de Gannes, aider le roi Léodagan de Carmélide assiégé dans sa capitale Carohaise ou Carhaix par le Saxon Rion. (près d'Huelgoat, à 15 kilomètres de Carhaix, sont encore montrés le camp d'Artus et la grotte d'Artus). Artus se battit brillamment, tuant notamment le géant Sapharin ; ensuite, il provoqua Rion en combat singulier ; il le terrassa, lui fit promettre de s'en aller, et lui enleva son épée Marmiadoise qui venait d'Hercule par Jason et Médée. Bien se prétendant descendant d'Hercule. Ce fut ainsi que, plus tard, Artus donna son épée Escalibur à son neveu Geauvain.

Ces exploits permirent à Artus d'obtenir la main de la fille du roi Leodagan : Genièvre. « C'était la plus belle femme qui fut au monde, elle avait le visage entièrement découvert (sans guimpe) avec un chapellet d'or sur la tête, les cheveux tombant en longues tresses sur ses épaules, et le long de ses reins, plus blonds et plus luisants que l'or le plus fin, le visage franchement coloré, heureusement mélangé de blanc et de vermeil, les épaules droites et flexibles comme un jonc, le corps gracieusement cambré, les bras grands et longs, les jambes droites et polies, les flancs grêles, les hanches basses, les pieds blancs et arrondis, les mains longues, blanches et mollettes. Genièvre avait en elle : beauté, sens, débonnaireté, valeur, honneur et prouesse. Ne vous étonnez donc pas si le roi Artus la regarde avec complaisance, s'il suit le mouvement de ses mammettes qui semblaient avoir la fermeté et le contour de belles pommes, s'il remarque sa chair plus blanche qu'aucune neige tombée, et son juste embonpoint ». Voici ainsi déterminé l'idéal féminin de l'époque chez les Bretons.

Merlin alla alors voir Léonce de Paerne et lui annonça que le roi Claudas de la Déserte (Orléans ou Bourges) venait de s'allier au roi des Gaules et d'aller à Rome faire hommage à l'Empereur, (rappelons que Clovis reçut de l'empereur les insignes de Patrice), en demandant le secours d'une armée sous le commandement de Ponce-Antoine, auquel devait se joindre un Duc allemand : Frolo, cousin de Ponce-Antoine ; le but de cette coalition était de s'emparer de la tour de Trèbes (près de Saumur) entre les rivières de la Loire et d'Arcy ; Merlin conseilla donc à

Léonce de grouper des combattants en position d'attente dans la forêt d'Arnanthes.

Puis il alla prévenir Artus ; mais songeant à ses plaisirs personnels, il passa par un manoir, à l'entrée de la forêt de Briouque, qui avait été donné par le roi Ban de Benoic à Dionas ; celui-ci avait eu, d'une de ses nièces, une fille : Viviane. Merlin trouva cette dernière dans la forêt de Brocéliande, assise sur la « pierre de Ballenton », à côté de la fontaine de Barenton.

Il est généralement admis que Brocéliande signifierait « la lande à Brioc », ou de Saint-Brieuc, et serait aujourd'hui la forêt de Quentin, entre Lohéac et Carhaix. Quant à la fontaine de Barenton, elle se trouverait entre Ploermel et Montfort, près du château de Comper.

Comme ces deux localisations sont tout de même écartées de soixante-dix kilomètres, nous croyons intéressant de signaler qu'il existe près des sources de la Sélune, le petit bourg de Barenton, au nord duquel se trouve la forêt de Mortain ou de la lande pourrie. Cette région du Passais a toujours été réputée « pays de fées », et on y trouve encore, à Barenton même, un dolmen de la Roche, et, à vingt kilomètres au nord, le dolmen du mont Savarin ; c'est aujourd'hui la frontière entre la Normandie, le Maine et la Bretagne.

Au VI<sup>e</sup> siècle, il y avait déjà des Saxons, retranchés derrière le Hague-Dicke, à l'extrémité du Cotentin, depuis l'époque de l'empereur Dioclétien (284-306) ; ils arrivèrent en 364 jusqu'à Sées ; en 600, un Saxon, Corbocenus, les commandait dans le Cotentin, et ce fut à eux que le norvégien Rollon enleva Bayeux, puis Sées, vers 924, mais ce fut aux Bretons que Guillaume-Longue-Épée, fils de Rollon, enleva le Cotentin et l'Avranchin, vers 933.

À l'époque d'Artus, le Passais était breton, et Beduier le bouffier fut enterré à Bayeux. La région de Mortain ne commença à être christianisée qu'à cette époque, Saint-Front ayant fondé en 540 son ermitage de Domfront (Dominus Frons).

Par enchantement, Merlin fit naître un verger près de la Fontaine de Barenton, et commença à apprendre la magie à Viviane, notamment trois noms à écrire sur le dos d'un homme pour n'avoir rien à craindre de lui (Viviane craignait d'être découverte par ses parents).

Merlin partit alors retrouver Artus dans la forêt de Brédigan, en Northumberland, et lui fit retrouver un trésor laissé par les Romains et douze bonnes épées qu'Artus emporta dans sa capitale : Locres ; le roi Bohor y alla avec son frère Guinebaut ; mais en traversant la « forêt périlleuse » ou « forêt sans retour », ils rencontrèrent une troupe de chevaliers et de dames qui chantaient et dansaient. La reine de la fête ou « dame des Caroles » était la jeune « dame de la Terre Lointaine » avec laquelle Guinebaut décida de rester, pour bâtir le « château tournoyant » et la « cité sans nom ».

Avant de quitter Brédigan, Artus y reçut les jeunes chevaliers Geauvain, fils de Loth, et ses trois frères Agravain, Guivres et Gaheret, ses cousins Galeshin, Yvain le Grand, Yvain l'Avoutre, le fils du roi Beliman de Sorgalles, Keu et Kahedin, neveux du roi Karadoc d'Estrangore, et des fils de comtes : Yvain aux blanches mains, Yvain l'Esclain, Yvain de Rivel, Yvain de Lionel, et Sagremor le neveu de l'empereur de Constantinople ; tous ces jeunes gens devaient former l'essentiel des chevaliers de la Table Ronde.

Revenu à Locres, Artus nomma Geauvain son connétable, en lui donnant son gant droit, et son épée Escalibur, en lui attachant son éperon droit pendant que le roi Bohor attachait le gauche, et « la colée fut donnée par Artus disant : Chevalier, Dieu te fasse prudhomme ».

Puis Artus alla avec Geauvain, Keu son sénéchal, et le roi Bohor, s'embarquer à Douvres, et débarqua à La Rochelle pour aller délivrer la tour de Trèbes, assiégée par 80.000 hommes commandés par Claudas de la Déserte, son sénéchal Randel, le romain Ponce Antoine, et l'allemand Frolo. Le château, où se trouvaient Hélène reine de Benoic et sa belle-sœur la reine de Garmes, était défendu par Grauin et son fils Banin, filleul du roi Ban. Léonce de Paerne attendait, suivant les instructions de Merlin, avec 10.000 chevaliers, dans la forêt de Briouque (appelée précédemment d'Arnanthes) à la fontaine de la Lande.

Le second jour après son débarquement à La Rochelle, Artus arriva sur la Loire, le long de la rivière de l'Aroiaise, et y surprit les Gallo-Romains dans leurs tentes. Léonce de Paerne arriva à son tour, et leurs ennemis s'enfuirent. Le roi Ban en profita pour coucher ce soir là avec sa femme et mettre au monde Lancelot du Lac.

Puis Merlin alla à Rome où régnait le roi Julius, qui fut



averti de l'arrivée d'un magicien par un songe où il vit un cerf avec un homme sauvage. Merlin en profita pour dire à l'empereur que sa femme le trompait avec douze jeunes gens vêtus en demoiselles d'honneur, après que leur barbe eut été soigneusement épilée.

Artus était retourné à Locres, pour combattre les Saxons qui avaient remporté une victoire à Cambérie sur les Bretons, puis il célébra les fêtes de son mariage avec Genièvre et créa alors l'ordre des Chevaliers de la Table Ronde, au nombre de 250.

Le roi Artus leur dit : « je vous rends grâce et merci, seigneurs qui avez formé ma cour en si grand nombre. Ecoutez ce que, pour l'honneur de mon règne, j'entends établir. Je voue à Dieu que, toutes les fois que je porterai couronne, j'attendrai pour me mettre au manger que quelque cas aventureux me soit conté, et je m'engage à mener l'aventure à fin par un de ceux qui, pour acquérir honneur et gloire, consentiront à séjourner à ma cour, à titre d'amis, de pairs, et compagnons ».

« Sire Roi, répondit Narcien, devant vous et devant tous, les compagnons de la Table Ronde font vœu que jamais, tant que le siècle durera, nulle dame ou demoiselle ne viendra réclamer justice en cours, sans y trouver un des nôtres, celui qu'elle désignera, prêt à combattre pour elle, envers et contre tout autre chevalier ».

En même temps Geauvain le connétable formait l'ordre des Chevaliers de la Reine, au nombre de 90, faisant comme vœu : « personne ne viendra jamais réclamer devant vous aide et protection qui ne trouve un de nous prêt à défendre sa cause un contre un, et qui ne puisse compter sur celui qu'il désignera comme champion. Il l'emmènera aussi loin qu'il voudra, et, si l'on n'en reçoit pas de nouvelles à la fin du mois, chacun de nous ira à sa recherche et emploiera à la quête un an et un jour ; après ce terme, il viendra conter les aventures qui lui seront arrivées, bonnes ou mauvaises, sans rien cacher de ce qui sera à son honneur ou à sa confusion ».

Ces vœux constituèrent longtemps l'idéal de la chevalerie du Moyen-Âge, qui résumait les vertus demandées à leurs membres en quatre mots : courtoisie, parage (*générosité*), droiture et joie.

Pendant ces fêtes, les deux groupes de chevaliers s'opposèrent en un tournoi qui dégénéra en bataille ; Artus les sépara et les calma, et ce fut alors que fut diffusée la nouvelle que le St-Graal

était en Grande-Bretagne, et serait retrouvé par le meilleur chevalier du monde, et tous se mirent à chercher le prédestiné.

Puis Artus convoqua un Parlement à Arestuel en Ecosse, pour former une coalition contre les Saxons. En y allant, le roi Loth d'Orcanie et Geauvain délivrèrent la dame de Roestoc assaillie par des larrons, et le duc Escans attaqué par des Saxons dans son château de Lovesarp, à deux lieues de Cambenic (York ? ? ?).

Onze rois vinrent à ce parlement : Clarion de Northumberland, Aguiginier des cent chevaliers, Escaus de Cambenic, Tradelinan de Norgales, Belinan de Sorgales, Karadoc d'Estrangore, Aguisel d'Ecosse, Urien de Gorre ou de Galles, Ydier de Cornouailles, Loth d'Orcanie, plus Artus qui les emmena au camp de Salisbury, où 60.000 armoricains arrivèrent avec Léonce de Paerne et Pharien.

Ils commencèrent par délivrer la reine Blasine, sœur d'Artus, femme de Nautre de Garlot, assiégée par 20.000 saxons dans Garlot, et faite prisonnière en se sauvant au château de la Ressousse. Puis ils allèrent à Clarence où ils remportèrent une nouvelle victoire, et alors se débandèrent.

En revenant, les rois Ban et Bohor s'arrêtèrent chez Agravadain le Noir, châtelain des Mares, dont la fille rendue invisible à ses parents par un enchantement de Merlin, alla passer la nuit dans la chambre du roi Ban, et en eut Hector des Mares, le demi-frère de Lancelot du Lac.

Artus revint à Kamalot, où il apprit que le Danois Rion était revenu assiéger Leodagan, le père de Genièvre ; il y alla le provoqua en combat singulier et le tua.

Merlin s'en alla faire un petit voyage (assez douteux) en Syrie, et Artus retourna à Locres où les envoyés de l'empereur Lucius vinrent le prier de rendre hommage à l'empereur. C'est alors qu'Artus passa par le Mont-St-Michel où il tua le géant, puis battit Lucius sur la rivière Céroise (le Seyon ?) entre Antun et Langres.

Après cette bataille, Merlin conseilla à Artus d'aller tuer un « chat » (probablement une panthère ou un lion) qui désolait les environs du lac de Lausanne ; Artus le tua, là où est actuellement la Montagne du Chat.

Artus revint et fit faire trêve entre Claudas de la Déserte et les deux rois armoricains Ban et Bohor. Puis il gagna Locres. Merlin l'avait quitté au cours de ce voyage de retour, et Artus, étonné de ne plus le revoir, le fit chercher pendant un an par

trente chevaliers de la Table Ronde, dont les aventures furent multiples. Ce fut Geauvain qui, en Armorique, dans la forêt de Brocéliande entendit la voix de Merlin qui lui disait que Viviane avait si bien appris de Merlin la magie, qu'une fois que Merlin s'était endormi la tête sur ses genoux, elle s'était doucement levée, et, en récitant des enchantements, avait tracé autour de lui un cercle de feu où il demeurait invisible et dont il ne pouvait s'échapper. Et oncques nul ne vit-il plus Merlin vivant.

---

### CHAPITRE III

#### LES FÉES ET LES DRUIDES

Il est dommage que nous ignorions par quels enchantements la fée Viviane entoura Merlin d'un cercle infranchissable. Merlin étant lui-même un magicien, et Viviane ayant appris la magie de lui, il est vraisemblable que Merlin, qui commençait à avoir beaucoup voyagé, se laissa faire, et considéra les deux bras de la jeune fée comme formant un cercle suffisant pour l'enchanter et pour le retenir dans la forêt de Brocéliande.

Ceci dit, il est non moins vraisemblable que Merlin, Viviane, Morgan, la sœur d'Artus (Morrigan en gallois signifie la grande reine) étaient les héritiers de la science des Druides. Le Romain Pomponius parle des prêtresses de l'île de Sein sur la côte des Osisiens, Tacite signale l'action des druides dans le soulèvement contre Vespasien, Tibère, après Auguste, interdit leur enseignement qui portait sur l'astrologie, la magie et la médecine. St-Germain, évêque de Paris, en signale de son temps dans le Morvan, et nous connaissons une lettre d'un évêque à Brunehaut s'en plaignant. Les conciles d'Arles (452), de Tours (567), de Nantes (658), de Tolède (681), l'édit de Charlemagne à Aix-la-Chapelle interdirent le culte des arbres, des pierres et des fontaines. La légende de la fée Mélusine n'apparut dans le Poitou qu'au VII<sup>e</sup> siècle.

La fin du Moyen-Age devait pourchasser les fées et les druides sous les noms de sorcières et de loups-garous ; mais, au début du Moyen-Age, nous voyons des fées bienveillantes dans des chansons de l'épopée de Charlemagne, très éloignées du cycle concernant le roi Artus.

C'est ainsi que Mr Leroux de Lincy trouve dans le roman de Guillaume au Court Nez, fils du comte de Narbonne, lui-même comte d'Orange, la mention qu'à la mort du chevalier Renouart, les fées Morgan et sa sœur Marion vinrent le chercher pour le mener à Avalon, où il retrouva Artus, Rollan (le neveu de Charlemagne), Gavain et Yvant, dans le palais des fées ou « palais de faïne » qu'il décrit ainsi :

Avalon fut moult riche et assazée,  
Oncques si riches cité ne fu fondée,  
Li mur en sont d'une grant pierre liée...  
Chacune porte est d'yvoire planée,  
La mestre tour estoit si compassée,  
N'y avait pierre ne fust à or fondée.  
V. C. fenêtres y cloent la vesprée...  
La couverture fut à or trégetée,  
Sur j. pommel fut l'oxyde d'or fermée,  
En son bec tint une pierre esprouée...  
Laiens conserve la gent qui est fée.

L'île d'Avalon serait l'île de Sein où, au temps des Romains, existait un sanctuaire dédié à la déesse Koridgwenne, symbolisée par Eïre, la lune, mais comme cette île ne correspond pas à la définition moyen-âgeuse : « insula pomorum que fortunata vocatur », il est probable que le palais de la fée Morgan était l'abbaye de Glastonbury, un peu au sud de Bristol, où fut effectivement enterré Artus.

Le roman de Brun de la Montagne dit que le fils de Butor de la Montagne fut porté au bois de Bersillant et mis au-dessus d'une fontaine où venaient les fées.

« les dames sont je de si estoient fées,  
qui si très noblement estoient asesmées,  
leur cors furent plus blancs que n'est noif sur gelé  
et si très chièrement estoient atournées,  
car de couronnes d'or furent toutes dorées  
et de blancs dras de soie estoient aournées ».

Le roman du Chevalier au Lion indique la Roche qui Faigue en Champagne comme un « lieu fée », et celui d'Ogier le Danois, compagnon de Charlemagne, dit : « la nuit où l'enfant naquit, les demoiselles du château le portèrent dans une chapelle séparée, et quand il fut là, six belles demoiselles qui étaient fées se présentèrent ; s'étant approchée de l'enfant, l'une d'elles, nommée Gloriande, le prit dans ses bras... et dit : je te donne un don par la grâce de Dieu, c'est que toute ta vie tu seras le plus hardi chevalier de ton temps... moi, dit Palestrine, j'ajoute que jamais tournois ni batailles ne manqueront à Ogier... Pharamonde ajouta : je veux qu'il soit toujours vainqueur... Je veux, dit alors Méliá, qu'il soit le plus beau, le plus gracieux des chevaliers... et moi, dit Ressinne, je lui promets un amour heureux et constant de la part de toutes les dames... Enfin Morgan la sixième, ajouta : j'ai bien écouté tous les dons que vous avez faits à cet enfant, eh bien ! il en jouira seulement après avoir été mon ami par amour, et avoir habité mon château d'Avalon. »

Le roman de Lancelot du Lac définit les fées : toutes les femmes sont appelées fées qui savent des enchantements et des vertu des pierres et des herbes ; ce sont les fées qui donnent les charmes, et qui connaissent le pouvoir de certaines plantes, la richesse, la beauté, et la jeunesse.

Les six herbes merveilleuses, qui furent enseignées par la déesse Koridgwenn à ses prêtresses de l'île de Sein étaient le sélage, le jusquiambe, la verveine, le primevère, le trèfle d'eau, le ramolus,

Les douze pierres étaient le rubis qui fortifie le cœur, l'émeraude contre les vipères, le diamant contre les coliques, la turquoise contre les scorpions, la cornaline rouge contre la colère, l'hématite contre la goutte, l'émeril qui guérit les plaies, le lapis lazuli pour les yeux, le jade qui protège de la foudre (le jade néphrétique guérissant les reins), le cristal de roche éloignant les canchemars l'escarboucle guérissant la jaunisse ; mais d'autres donnent la liste suivante : le rubis qui reconforte l'âme, l'émeraude qui écarte le mensonge, le grenat qui rend joyeux, le topaze qui écarte la luxure, le saphir qui protège contre les traîtres et le poison, l'escarboucle qui détourne les méchants, le jaspe monté en argent qui guérit l'hydropisie, l'agate qui fortifie la vue, l'amétyste qui combat l'ivresse, la chrysolite qui guérit de la peur, l'onix qui donne la santé, le béryl qui rend amoureux.

Les fées étaient donc des prêtresses, et il ne faut pas les confondre avec les petites divinités inférieures : les elfes, appelées aes-sidhe, race des tertres, divisées en Shefio pour les fées de maison, Cluricaïne ou Korreds ou Korrigane ou Gourils ou Crions pour les nymphes et sylves de la nature, enfin Banshee (bean : femme, sidhe : fée) pour les proxumes ou tutelles, anges gardiens d'une famille, qui venaient chercher les mourants.

Les prêtres celtes étaient en effet divisés en trois ordres :

les druides dont le nom viendrait de dern (chêne) et voyald (gui), ou bien de oudi-rouid : dieu et parler, ou bien encore de daru-ved, très voyant ou très savant. Ils portaient une tunique de lin, avec des ceintures de cuir doré, brodées de sentences pieuses, et par-dessus une blouse blanche avec des dessins descendant jusqu'aux genoux, sur la tête une mitre blanche avec une couronne de chêne, et une longue baguette blanche à la main, le Grand Prêtre portant des rubans d'étoffe pourpre.

les eubarges ou ovates, devins et sacrificateurs, dont la blouse était verte.

les barbes ou chantres, dont la blouse était bleue, et qui portaient des couronnes de bouleau.

Les druidesses, dont le rôle était d'entretenir le feu renouvelé à chaque solstice d'été, étaient vêtues de noir, avec une ceinture d'écailles, un bonnet blanc en forme de cône, attaché sous le menton par deux rubans, entouré de voiles violets avec une couronne de verveine ; Diogène de Lecite, dans sa Vie des Philisophes, appelle les Druides les « Sennathées », sans doute parce que le sanctuaire le plus connu était celui de l'île de Sein : Enez-sizun ; l'île des sept sommeils, dont Pomponius dit : « Sena est remarquable par un oracle d'une divinité gauloise. La tradition nous dit que les prêtresses sont au nombre de neuf. Les Gaulois les appellent Sena, les croient douées de vertus extraordinaires, et pensent que par leurs incantations, elles soulèvent la mer et les vents, qu'elles se muent en animaux, qu'elles guérissent ce qui ailleurs est incurable, qu'elles savent et prédisent l'avenir ».

Nous avons déjà dit que Sein serait l'origine de la légende moyen-âgeuse de l'île d'Avalon ; on y transportait les morts célestes, en les transbordant dans la baie des Trépassés qui a gardé ce nom ; ajoutons que les druidesses avaient un temple dans l'île de Horech au large de Carnac, et sur le Mont de Belen.

Les druides avaient leur principal centre à Lèves, près de Chartres, et aussi au Thélain et à Barenton, dans la forêt de Brocéliande, dont la forêt de Paimpont (ou de Mortain ?) serait une partie, et où se retira l'enchanteur Merlin.

César connaissait l'assemblée de Chartres et écrit cinquante ans avant J.-C. (de bello gallico VI) « il y a deux sortes de conditions dans les Gaules qui sont en quelque considération : les prêtres et la noblesse, car le peuple, il est comme esclave... on ne l'appelle pas aux délibérations publiques... Le second ordre est de la noblesse qui n'a point d'autre exercice que celui des armes, et elle était presque toujours en guerre soit pour l'attaque, soit pour la défense ».

C'est tout ce qu'il dit des guerriers, et, visiblement, il se trouvait en face d'une aristocratie dominée par les druides, prêtres et juges ne se mêlant pas de combattre, et formant le lien commun entre les différentes tribus celtiques. César en dit : « le premier ordre qui est des druides, à l'intendance du culte des dieux et de la religion, avec la direction des affaires, tant publiques que particulières, et l'instruction de la jeunesse. S'il est fait quelque meurtre ou quelque crime, s'il y a procès pour une succession ou quelque autre différend, ce sont eux qui le décident et qui ordonnent les peines et les récompenses, et lorsque quelqu'un ne veut pas acquiescer à leur jugement, ils lui interdisent l'entrée de leurs mystères... (une sorte d'excommunication). Les druides ont un souverain pontife dont l'autorité est absolue. Après sa mort, le plus considérable des autres lui succède, et, s'il y en a plusieurs qui y prétendent, la chose est remise à l'élection et quelquefois se décide par les armes. Ils s'assemblent tous les ans dans l'état de Chartres, qui est comme le milieu des Gaules, en un lieu consacré et destiné à cet usage, où ceux qui ont quelque procès ou quelque différend se rendent de toutes parts, et en passent par ce qu'ils ordonnent. On croit que leur institution vient d'Angleterre, et ceux qui veulent avoir une plus parfaite connaissance de leurs mystères y font un voyage. Ils ne vont point à la guerre et sont exempts de toute sorte d'impôt. On leur fait apprendre par cœur un grand nombre de vers, car il est défendu de les écrire, soit pour exercer leur mémoire, ou pour ne point profaner les mystères en les divulguant, de sorte qu'ils sont quelquefois vingt ans au collège. Dans les autres choses, ils se servent de l'écriture et usent de caractères grecs.

Un de leurs principaux points est l'immortalité de l'âme (Valère Maxime dit qu'ils se prêtaient des sommes remboursables dans l'autre monde)... Ils croient aussi à la métempsychose. Les Gaulois sont fort superstitieux, et, dans les grands dangers, sacrifient des hommes, ce qui s'exécute par l'entremise des Druides, de sorte qu'il y en a des sacrifices publics. En quelques endroits, il y a des idoles d'osier d'une grandeur extraordinaire, qu'on remplit d'hommes, et souvent de criminels ; puis on y met le feu. Ils ne croient pas qu'il y ait de victimes plus agréables à la divinité ; mais ils brûlent quelquefois des innocents, faute de coupables ».

Plusieurs auteurs latins, autres que César, parlent des sacrifices humains, notamment Tacite à propos des habitants de Mona, l'île de Man en Grande-Bretagne, sanctuaire des Druides bretons, et Pline (en 77) pour la Grande-Bretagne. Voici ce que dit Lucain : « Vous apaisez, par des flots de sang humain, Teutatès l'impitoyable ; par vos chants, bardes, revivent les fortes âmes disparues dans le combat. Druides, reprenez vos rites barbares, vos sanglants sacrifices que la guerre avait abolis ; les bois profonds sont vos asiles ». Mais il ne faut pas oublier que les sacrifices humains ne furent abolis à Rome que par la loi des XII tables, en l'an 657 de Rome, sous les consulats de Cornélius, Lentulus et de Crassus, et qu'Hérodote IV-60 précise que les Scythes sacrifiaient à Mars, dieu de la guerre, un prisonnier sur cent, aux autres dieux des animaux (au soleil, le plus vite des dieux, des chevaux, les plus rapides des animaux). Il semble que les druides faisaient des sacrifices de sang à Eusus, la guerre, par pendaison à un arbre sacré, à Taranus, le tonnerre, par incinération, à Teutatès, par noyade dans un bassin, les prisonniers de guerre étant toujours tués à coups de flèches ou d'épée ; l'incinération, qui visait peut-être seulement les condamnés de droit commun, se faisait dans des paniers d'osier où la victime était brûlée vive (l'inquisition établie par les prêtres du Moyen-Age suspendait la victime par une chaîne au-dessus de fagots). A défaut de prisonniers de guerre ou de condamnés de droit commun, les Druides se contentaient de faire couler un peu de sang sur la pierre sacrée.

Julius César continue : « les Gaulois se disent descendus de Pluton, qui est une tradition des Druides, et pour cela ils comptent par nuits et non pas par jours comme nous faisons ; les Anglais disent encore « fortnight » pour quinze jours, et beau-

coup de Bretons et de Normands « annuit » pour aujourd'hui, car les Scandinaves pensaient de même). Les enfants ne paraissent point en public devant leurs pères, qu'ils ne soient en âge de porter les armes. On est obligé, en se mariant, de faire entrer dans la communauté autant de bien qu'on en reçoit de sa femme, et le tout est au survivant... On a puissance de vie et de mort sur elle, aussi bien que sur les enfants. Leurs funérailles sont magnifiques, et l'on brûle avec le corps des défunts ce qu'il a eu de plus cher, jusqu'aux animaux, et autrefois, les esclaves mêmes et les affranchis. (Hérodote décrit les mêmes usages chez les Scythes : IV-71, et l'épopée des Nibelungen indique la même coutume, notamment à propos de l'incinération du héros Siegfried et de la Walkyrie Brynhild) ».

César fait ensuite un parallèle avec les mœurs des Germains, qui n'avaient ni prêtres, ni sacrifices ; mais la différence provenait, probablement, surtout de ce que les Germains étaient encore des chasseurs en migrations incessantes à travers leurs vastes forêts (César dit qu'il y avait une seule forêt, de la Forêt Noire jusqu'à la Transylvanie), alors que les Armoricaains étant arrivés au bord de la mer, ne pouvant aller en Amérique, qu'ils ne connaissaient pas, étaient nécessairement devenus plus stables, et avaient eu le temps de bâtir des monuments.

Ceux-ci, sont appelés Menhirs (men : pierre, hir : longue). Ces pierres debout, qui, en Scandinavie, selon l'Edda, servaient de marques pour les tombes des guerriers célèbres, et Dolmens (dol : table, men : pierre), formés d'une galerie de grosses pierres à demi enterrées, recouvertes d'une énorme pierre plate ; les Dolmens étaient probablement les tombes des Druides ou leurs temples, peut-être les lieux, de même que les évêques aiment se faire enterrer dans leurs cryptes.

Il devait y avoir de grands temples, car César dit en parlant du dieu de la guerre : « ils lui vouent ordinairement les dépouilles des ennemis avant le combat, et lui sacrifient tout le bétail après la victoire. Le reste du butin est amassé et consacré dans les temples et autres lieux publics, l'on en voit des monceaux en divers endroits, dont il est défendu de rien enlever, sous des peines très cruelles, non plus que de les receler après la bataille ». Cependant, il ne faut pas oublier que Hérodote (IV-59) dit des Scythes « qu'ils ne consacrent à leurs dieux ni temples, ni autels, à l'exception d'Arès (Mars) seul ». Aux autres dieux étaient con-

sacrés des bois ou des forêts, comme Tacite le note pour les Germains.

Les menhirs, ou pierres levées, étaient parfois en cercle et formaient alors un « cromlech » (crom : courbe, lech : pierre). Les « galgals » ou amas de petites pierres devaient recouvrir des tombes collectives, appelées aussi « tomen » ou tumulus.

A Carnac, en Armorique, se trouvent encore 1.911 menhirs en deux alignements incurvés en forme de serpent, et comportant : Menec, « le lieu du souvenir », le tomen ou tumulus de Borlescan : « le lieu des cendres », Kormaric, « le lieu de la mort », Menec Bihan, ou petit Menec, « le petit lieu du souvenir », enfin « laz », « le lieu de la douleur ». Les processions parcourent quatre fois les onze avenues en aspergeant les menhirs d'huile parfumée. Arrivé à Menec, le pontife immolait un castor, ou une victime humaine s'il y avait des condamnés, ou bien des victimes volontaires.

Le premier du mois de Novembre, ou de Miz-du, le mois noir, avait lieu la fête des morts, caractérisée par l'extinction du feu sacré : le Bel-Tan, aussitôt suivi de l'allumage de Héoul, le soleil enflammé. La nuit des calendes de Novembre, Teutatès le tout-puissant, venait chercher les âmes des morts et les emmenait, par la baie des Trépassés, à l'île de Sein. Là, ils étaient jugés par Samhas, le juge des morts, et ceux qui en étaient jugés dignes allaient par la voie lactée dans la cité de Gwion ou Gwidion (Wodin, le dieu du vent chez les Germains, le principal dieu des Scandinaves). Les Irlandais disaient que le domaine des morts était loin dans l'Ouest, là où se couchait le soleil, dans Magmeld, la plaine de la joie, ou bien dans Tir-nan-og, la terre de la jeunesse.

Le sixième jour de la dernière lune d'hiver avait lieu la cérémonie de la récolte, avec une faucille d'or, du gui trouvé sur les chênes, ceux-ci, arbres sacrés (les Grecs révéraient le chêne de Dodone), étant le symbole d'Eusus (le Tiuz germanique, dieu de la guerre). Le gui ne devait pas toucher terre, mais être recueilli dans un voile blanc ; il était parfois considéré comme le symbole de l'homme qui vit dépendant de dieu, comme le gui suce la substance du chêne ; mais il était plutôt le symbole de la verdure perpétuelle. Il était réputé guérisseur des poisons et assurant la fécondité.

A la même époque du milieu de l'hiver, l'usage était qu'une cruche d'eau fut entourée de cordelettes humides, contenant des

grains de blé qui germaient vite au coin de l'âtre et donnaient une verdure, symbole de l'année commençante, et l'on criait : « Eginn ann eit » : le blé germe.

Le jour des calendes de mai, Belenus (le Balder scandinave, dieu du soleil) était célébré par l'immolation d'un taureau et par des danses en rond autour d'un feu ; ce feu semble avoir été également allumé au solstice d'été, d'où est venue notre coutume du feu de la Saint-Jean.

Indépendamment des pierres-fées, fort nombreuses en Grande-Bretagne et en Irlande, les monuments celtes les plus majestueux en Gaule sont les dolmens de Bagnaux, près de Saumur, de Kérangouez dans le Finistère, et de la Roche d'Essé, près de Rennes, la pierre levée de Penmarch dans le Finistère, et celle de Locmariaquer, le Men er Hroeck : la pierre de la fée, près de Mané Lud : la montagne de la lumière, un dolmen qui atteint vingt mètres de haut, les alignements de Carnac et d'Endeven, la pierre tournante d'Uchon en Saône-et-Loire, le galgal de Gavrinnis dans l'île du même nom, près de Locmariaquer, les dalles plates juxtaposées sur 200 mètres à Morancez, près du bois de Rigolles, en pays Chartrain, le peulvan, entre St-Piat et Maintenon, près de Chartres, deux dolmens à St-Germain-les-Alluyes, près de Châteaudun.

Dans l'île de Jersey se trouve le dolmen du Feldouet, près de St-Héliér, dans l'île de Guernesey l'Autel des Vardes ou Creux des fées, près de St-Pierre-Port ; en Angleterre, près de Rochester, à Aglesford, le Kit's Coty House ; dans le Dartmoor, près de la Cornouailles, le dolmen de Drewsteignton ; en Cornouailles, les deux menhirs et le cromlech de Lamorna Cove ; dans les îles Orcades, au nord de l'Ecosse, les pierres levées de Stennes, en granit rouge du pays, formant un cercle complet sans doute consacré au soleil, et un demi-cercle peut-être dédié à la Lune. En Irlande, la colline de Tara, à 22 milles au N.-O. de Dublin ne présente plus que des ruines. Près de Belfast, à Drumba, un dolmen, appelé l'Autel du Druide, s'élève au milieu d'un cercle en terre de 176 mètres de diamètre, appelé l'anneau du géant.

Mais de beaucoup le plus important de ces monuments celtes, parce que beaucoup de pierres y portent des sculptures, alors que les autres sont brutes (il est vrai qu'il faut se demander ce qui restera de nos cathédrales dans 2.000 ans), est Stone-henge (de Stanhengist : pierres pendantes) dont l'origine remonterait à

1.700 ans avant J.-C., ce qui n'exclut pas qu'Artus ou son père Uther, ou les deux, y aient apporté des compléments.

Il se trouve à 15 km au Nord de Salisbury, dans la vallée de l'Avon qui se jette un peu à l'Ouest de Southampton, et comprend :

un rempart de terre de 300 pieds de diamètre, avec des pierres dont il ne reste que les trous (les Aubrey holes),

un cercle plus petit de 108 pieds de diamètre, formé de 30 gros monolithes, dont 16 sont encore debout.

un cercle intérieur de 90 pieds de diamètre, de pierres plus petites, dont 7 encore debout,

un fer à cheval de 10 monolithes,

et une ellipse de 19 pierres.

Ces deux derniers sont formés de « pierres bleues », granit étranger provenant peut-être de Precelly en Galles, les deux cercles extérieurs de gris-blanc du pays voisin d'Avbury. Au centre se trouve une dalle de mica provenant peut-être de Milford Haven, près de Carmarther, en Galles du sud, lieu de naissance de Merlin, formant un autel de 15 pieds de long. Près de l'ouverture du fer à cheval se trouve la « pierre du sacrifice » et un bloc isolé portant le nom de « pierre du soleil », ou « pierre de Hel », ou « talon du moine ».

A un kilomètre à l'est de Stonehenge se trouvent à Woodhenge des traces de cercles en piliers de bois ; un peu plus au nord, à Avebury, près de Marlborough, se voit un cercle en terre de un mille de circonférence et de cinq mètres de haut, probablement autrefois entièrement entouré de pierres mégalithiques dont il ne reste que neuf, six autres pierres subsistant de deux cercles plus petits. En se rapprochant de Bristol, on trouve, près de Pensford les cercles de Stanton Drew, et c'est un peu au S.-O. que sont les restes de l'abbaye de Glastonbury, la Vetusta Ecclesia, fondée par Joseph d'Arimathie sur l'emplacement présumé de l'île d'Avalon, où mourut St-Patrick en 463, et où fut enterré le roi Arthur.

Tout ceci indique une localisation dans la Grande-Bretagne et le Nord-Ouest de la Gaule. Cependant l'Ynglinga Saga qui raconte l'arrivée des premiers Scandinaves en Suède, dit (chapitre 8) que l'on élevait des pierres pour les guerriers. Notre avis est que ces alignements majestueux de Carnac et d'ailleurs indiquent seulement une population stabilisée qui a eu le temps d'édifier des monuments. César, en comparant les Gaulois aux

Germain, écrit : « le voisinage de la province romaine et le commerce de la mer ont rendu les Gaulois opulents et voluptueux » : il leur avait aussi appris l'art de bâtir.

Mais, autrement, nous ne croyons pas que, sauf dans leur hiérarchie et leur importance comparée, il y ait de différence profonde entre les dieux scandinaves et germaniques d'une part, et les dieux celtes de l'autre ; c'était seulement les noms qui changeaient, avec la langue, et c'est ce que nous allons voir maintenant.

---

#### CHAPITRE IV

#### LES DIEUX CELTES

Parler des dieux des druides est à la fois agréable et dangereux, car nous ne connaissons presque rien d'eux, ce qui permet de donner libre cours à l'imagination et aux hypothèses. Quand on a bien cherché, on s'aperçoit, en effet, que la seule base sérieuse est ce qu'en dit Julius César, qui fut le premier Romain à envahir la Gaule Celtique, 50 ans avant J.-C. ; il a écrit : « on fait apprendre aux druides par cœur un grand nombre de vers, car il est défendu de les écrire pour ne point profaner les mystères en les divulguant », et ils ont réussi.

Il est vrai que César continue : « de tous les dieux, ils adorent principalement Mercure, comme l'inventeur des arts et le patron des voyageurs et des marchands, tellement qu'il s'en trouve plusieurs statues. Après lui, les plus vénérés sont Apollon, Mars, Jupiter, Minerve, dont ils ont le même sentiment que les autres nations », et c'est tout : cinq dieux dont le premier cité, par ses attributions, dépasse Mercure auquel il est comparé, ce qui met en doute la portée exacte de ces assimilations.

C'est dans ces conditions que toute une école a soutenu que les druides étaient partisans du mazdéisme, c'est-à-dire de la religion fondée en Perse par Zoroastre (exactement Zarethustra : splendeur d'or), sous le règne du roi de Bactriane Vistacpa, et

consignée dans le Zend Avesta (littéralement : commentaire et texte). Cette doctrine affirme que tout en ce monde résulte de la lutte de deux principes : un dieu bon, Ahura-Mazda ou Ormuzd la lumière, qui communique avec les hommes par l'intermédiaire de Mithra, le soleil, et un dieu malfaisant, Ahriman, ou les ténébres. Les âmes des morts doivent passer sur le pont de Tchinvat ; les justes le franchissent et arrivent dans le Garodemana, la maison des chants, et les méchants restent sur la terre dans le Drudjodemana, la maison des mensonges, où viendra les chercher le sauveur Saosyat.

Cette religion, dite des Mages, connut une éclipse quand Alexandre envahit la Perse, se rétablit quand l'Empire Grec se démembra, et ne disparut définitivement que lorsque les musulmans s'emparèrent de la Perse en 652, quoique les Guèbres de Bombay paraissent avoir hérité de leurs dogmes.

Ceux-ci furent connus des Romains quand ils envahirent la Syrie, et de nombreux légionnaires devinrent adeptes des mystères mythriaques, au cours desquels, réunis dans une grotte symbolisant la voûte céleste, au fond de laquelle était représenté le soleil Mitra, les adorateurs sacrifiaient un taureau dont le sang devait féconder la terre.

De 217 à 222 après J.-C., les légions syriennes maintinrent sur le trône impérial de Rome un grand prêtre du temple du Soleil à Emèse, fils bâtard (et douteux) de l'empereur Caracalla, appelé Héliogabale ou Elagabale, qui fit venir à Rome une pierre noire symbole du soleil. Beaucoup disent que quand l'empereur Constantin, le fils de la bretonne chrétienne Hélène, institua le christianisme religion d'Etat par l'édit de Milan de 313, il opposait le christianisme, non pas au culte de Jupiter, tombé en désuétude, mais à celui de Mithra, que l'empereur Valérien (de 253 à 260) avait cherché à imposer comme culte officiel.

Il resta de nombreuses traces de cette doctrine, et il semble bien admis que l'hérésie cathare (du grec catharos : purs), répandue de Narbonne à Toulouse, et qui fut écrasée par la croisade des Albigeois en 1208, était une survivance du Mazdéisme.

Il ne faut pas en conclure que le Mazdéisme était une religion universelle, comme le fait par exemple M. Georges Dumézil dans son étude « Mitra-Varuna », où il dit que, dans la religion védique, il y a opposition entre Mitra et Varuna ; Mitra symboliserait l'intelligence, la lune décroissante, le jour, le lait,

l'essence du brahmane, le souverain clair et bienveillant, et recevait des victimes blanches, alors que Varuna symboliserait la volonté, la lune croissante, la nuit, la liqueur divine appelée « soma », l'essence des Ksatrya (des guerriers), le souverain sombre et guerrier, et recevait des victimes noires.

De ce point de départ, cet écrivain en arrive à affirmer que, à Rome, le roi Romulus s'opposerait au roi Numa, et Jupiter Summarius au Dius Fidius ; qu'en Germanie, Thor serait l'antithèse d'Odin, et qu'en Irlande Tuatha-De-Danann ou Nuadu (ou Llud), le manchot à main d'argent, serait le roi des Bons, contre Fomaré le Borgne ou Yspaddaden Penkawr, le roi des Mauvais.

L'histoire romaine est suffisamment connue pour que Numa ne paraisse pas spécialement l'antithèse de Romulus, et dans le Panthéon Romain, le Dius Fidius ne semble pas de taille à être opposé à Jupiter.

Quand aux Védas, cet auteur avoue que Mitra ne figure seul que dans un seul hymne, dont il ne mentionne pas la référence, alors qu'il se rapporte à des textes très postérieurs aux Védas, au Catapatha Brahmana IV-1 et au Brahmana II-4.

En réalité, les Védas, dont le premier hymne est adressé à Agni, le feu, chantent toujours Varouna le soleil et Mitra la lune, simultanément, comme les « Adytias » ou fils de la déesse Aditi, « l'exempte de liens », c'est-à-dire le ciel illimité, et l'hymne IX-113-3 parle même des sept divins Adytias, sans les nommer, mais en désignant probablement ainsi les sept planètes.

L'hymne VIII-9, par Manou, fils de Vivasman, peut être le célèbre législateur hindou, indique qu'il y a douze grands dieux qu'il ne désigne que par leurs attributs, et non par leur nom, mais qui paraissent être Agni : le feu, Savitar : le soleil, Tvachtar : la foudre, Indra : l'orage, Roudra : la tempête, Vayou : le vent, Vichnou : le rayon de soleil, Sourya : l'aurore, les deux Agvins, les chevaliers qui précèdent l'Aurore et tirent son char, enfin Mitra et Varouna.

Mais le vingt-quatrième hymne, donc un des tout premiers, semble indiquer que ces dieux sont tous issus de la même mère : Aditi ; car il dit : « Parmi les dieux immortels, quel est celui dont nous prononcerons d'abord le nom vénérable ? Quel est celui qui doit nous rendre à la grande Aditi, et nous faire revoir le père et la mère du monde ? Avant celui des autres immortels, nous prononcerons le nom vénérable d'Agni (le feu). Nous invoquerons ensuite, divin Savitri (le soleil), maître de l'opulence ».

Or, nous savons que les Hindous qui rédigèrent les hymnes védiques, étaient venus de la Bactriane, région de la ville actuelle de Samarkande, et Hérodote, qui écrivit vers 450 avant J.-C., dit (I-215) que les Massa-Gètes, qui habitaient alors au nord de l'Araxe, c'est-à-dire à l'est de la Caspienne, honorent seulement le soleil. Puis, parlant des Scythes, qui habitaient à l'ouest de la Caspienne et au nord de la Mer Noire, il déclare (IV-59) « les seuls dieux auxquels ils rendent un culte sont d'abord Tabiti (Vesta : le feu), leur principale divinité ; ensuite Papaeus (Zeus : Jupiter) et Apia (Gé : la terre), qu'ils regardent comme sa femme ; puis au troisième rang, Oetosyrus (Apollon : le soleil), Aphrodite (Vénus : la fécondité), Artimpasa (Uranie), Hercule, Mars et Thamisadas (Neptune) ».

Tout le monde sait que les Grecs et les Latins révéraient douze dieux principaux : Zeus (Jupiter : la foudre), Héra (Junon : le mariage), Athéné (Minerve : l'intelligence), Artémis (Diane : la lune), Aphrodite (Vénus : l'amour), Demeter (Cérès : la terre), Apollon (Phébus : le soleil), Hermès (Mercure : les moissons), Arès (Mars : la guerre) et Hestia (Vesta : le feu).

Des Hyperboréens, Hérodote dit (IV-33) ne rien savoir, sauf qu'ils font parvenir des offrandes au temple de Délos consacré à Apollon-soleil.

Jules César, (Guerre des Gaules VI) dit des Germains, 50 ans avant J.-C., qu'ils ne comptent entre les divinités que celles qu'ils voient et dont ils ressentent les effets, comme le soleil, la lune et le feu. Tacite, qui mourut en 120 après J.-C., dit (Germains IX) : « de tous les dieux, c'est Mercure qu'ils honorent le plus, et, à certains jours, ils regardent comme un devoir de lui sacrifier des victimes humaines. Ils apaisent Hercule et Mars en leur offrant des animaux. Une partie des Suèves sacrifie aussi à Isis » ; Isis était en ce cas probablement la Terre-Mère, car Tacite écrit plus loin (40) à propos des Angles : « il adorent tous Hertha, c'est-à-dire la Terre Mère ».

Nous connaissons la religion des Scandinaves en l'an 1.000, au moment où ils se convertirent au christianisme, par les chants de l'Edda, en vers, recueillis par l'Islandais Saemund Sigfuson, un prêtre chrétien mort en 1133 et par l'Edda en prose, rédigé par Snorri Sturluson, également Islandais, mort en 1.241. Ces chants indiquent que les Scandinaves adoraient douze dieux principaux : Odin : le vent, Thor : la foudre, Freya : l'aphrodite scandinave, la fée aux cheveux d'or ; Frey, son frère : le rayon de



soleil, (plus tard remplacé par Bragé, dieu de la poésie), Balder : le soleil, Frigga, femme d'Odin : le mariage, Tiuz : la guerre, Iduna : la moisson, Heimdall : le portier des dieux, Niord : les flots, Loki : le feu, Signie, ou plutôt sa fille Hela (d'où les Anglais ont fait leur mot : hell) : l'enfer.

Nous avons cité in-extenso le passage où Wace fait exposer par Hengist à Vortigern les dieux adorés par les Saxons : Phoebus, Saturnus, Jupiter, Mercurius et la déesse Freya. Mais Hengist place en tête Mercurius, qui, dit-il, en sa langue s'appelle Wodin, raison pour laquelle les Anglo-Saxons appellent Wednesday le mercredi, Freya ayant donné son nom à Friday : vendredi. Les noms des jours de la semaine indiquent que Jupiter correspondait au dieu scandinave Thor : la foudre (Thursday : jeudi), Saturne a donné son nom à Saturday : (samedi, le jour des semailles), comme l'indique le mot allemand « samstag », Saturne étant le dieu des récoltes ; son équivalent en Germanie était la déesse Hertha, signalée par Tacite, devenue le dieu Nerthus, puis Niord, dieu des flots en scandinavie.

Les cinq dieux du saxon Hengist sont à comparer aux cinq dieux gaulois assimilés par César à Mercure, Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Le nombre est le même ; mais César cite Mars : la guerre, là où Hengist parle de Saturnus, et Minerve (l'Athéna grecque) déesse féminine de la guerre, là où Hengist parle de Freya, plutôt comparable à Vénus-Aphrodite.

Les auteurs latins tardifs comme Timagène (14 après J.-C.), Diodore de Sicile (30), Lucain (60) dans sa Pharsale, disent que les Gaulois adoraient comme dieux principaux :

Belenus, ou Beath (sans doute le même mot que Balder), le soleil, dont les temples étaient sur les claires collines, notamment à Fourvières et à Clermont-Ferrand.

Taranus (le Thor germanique), le tonnerre, représenté un marteau à la main.

Hesus ou Eusus, (le Tiuz germanique), dieu de la guerre, seigneur de la forêt, symbolisé par le chêne, représenté couronné de feuilles de chêne, tenant à la main la hache avec laquelle il détache le gui, appelé parfois Déana, l'Inconnu, ou Cron, le cercle du ciel.

Hercule qualifié de Dis Pater, par les auteurs latins.

Dernier de tous Teutatès, dont les temples étaient sur les sommets des montagnes : le Puy-de-Dôme, le Donon, Montmartre.

Nous avons ici encore le même nombre de cinq dieux, mais

cette fois-ci Minerve n'y figure pas, alors que paraît un Hercule-Dis-Pater.

Après ces cinq dieux principaux venaient des dieux spécialisés comme Epona, la déesse des chevaux, Ogmios, le vieillard dieu de l'éloquence, puis des divinités locales comme le dieu Vosège pour les Vosges, les déesses Arduna pour les Ardennes, et Bibracte pour les Eduens, le dieu Aventin pour les Helvètes, enfin les divinités des sources : Eciona à Orléans, Damana à St-Vullar (Ain), Divona à Bordeaux, Sequana aux sources de la Seine.

Il a été retrouvé des statues gauloises tricéphales appelées « triades » : peut-être Odin-Thor-Freya, notamment le groupe des fouilles de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui tient un serpent dans la main, et comporté une tête de bélier, et aussi des statues solaires où Belenus est représenté sous la forme d'un cavalier chevauchant un cheval qui pose ses pattes de devant sur un buste informe (statues de Neschers, de Lussat), ou sur un serpent, comme Apollon était représenté terrassant un python (statues de Pontieux, d'Eglisemerre ou de Jonchère), ou sur une rouelle centrée (statue de Hanan et de Maux). Enfin, on a trouvé des représentations d'animaux : le Taureau, l'Ours, (à Noves-en-Vaucluse), le Serpent ; ce dernier est un symbole du soleil, parce que comme lui, se meut sans moyen de locomotion apparent ; mais de quels dieux le taureau et l'ours étaient-ils les symboles ?

M. Regnier de St-Aignan s'est efforcé de rechercher les dieux armoricains aux noms celtiques, et considère qu'il y en avait deux principaux :

Hue ou Hue-Cadarn (Hue le grand), ou Beath le soleil, dont le principal lieu de dévotion était Carnac.

et la déesse Kori ou Koridgwenn, (la reine Korid), ou Eire la lune, également appelée Néalia, ou Bélisama (la femme de Belenus ?), déesse de la nature, dont le principal sanctuaire était dans l'île de Sein, et qui serait la Minerve de César.

Il suppose que « Teutatès » viendrait de trois mots bretons : Teut (dieu), Tat (le père), Es (le seigneur), et serait donc un dieu universel, quoique plus spécialement assimilé à Eusus (la guerre) ; son symbole était le chêne ; peut-être pourrait-on rappeler que les Scandinaves se représentaient le monde sous la forme d'un immense frêne appelé Yggdrasil, au pied duquel les dieux tenaient leur cour.

Enfin, il indique Gwion comme le dieu du gui, et signale que les Bretons de Bouddicca adoraient une déesse Andaté ou Andrasté.

Messieurs Félix Guirand et G. Roth émettent la supposition que Teutatès viendrait de « touta » : le peuple ; ce serait le « dis pater » le seul dieu commun à tout le peuple celtique, avec les deux autres éléments de la triade gauloise citée par Lucain (Pharsale I-444) : « Inimitis placatur sanguinis diro Teutatès, horrensque feris altaribus Esus, et Taranis Scythicae non mitior Dianae ».

Ils pensent qu'en Grande-Bretagne, il n'y avait que deux principales divinités : Béli, en Celte (Bilé en irlandais), (peut-être le même que le Belenus gaulois), et sa femme Dôn (Danu), accompagnés de multiples divinités formant le Tuatha De Dananu (la tribu de la déesse Danu), dont beaucoup sont simplement des héros divinisés, comme Llud à la main d'argent, le fondateur de Londres enterré à Ludgate.

En Galles, ils notent le dieu Gwydion, qu'ils font dériver de Wodyn (Odin, le dieu du vent scandinave), et qui serait l'Ogmios gaulois, dieu de l'éloquence, appelé Ogmé en Irlande. Les Fennians (famille de Fynd, fils d'Oissi ou Ossian) sont visiblement des guerriers divinisés.

Si nous écartons ces héros divinisés et les fées, nous voyons donc que le Celtes n'ont guère adoré que :

Hue, ou Beath, ou Beli, ou Belenus, le Balder scandinave, l'Apollon de César : le soleil.

Kori, ou Eire, ou Don, ou Dana, la lune, la Minerve de César, la Diane de Lucain.

Teutatès, ou le Chêne, ou Eusus, le Tiuz scandinave, le Mars de César, la guerre.

Gwydion, le gui, ou Ogmios, le Wodin scandinave, le Mercure de César, l'Hercule Dis Pater de Timagène, soit quatre dieux principaux ; Taranus, le tonnerre, le Thor germanique, le Jupiter de César, n'y apparaît pas, mais il faudrait y ajouter : Fintan, le transmigrateur des âmes.

Ce très petit nombre de dieux principaux explique que les assimilations faites entre les dieux celtes et les dieux latins par les auteurs antiques soient forcément assez vagues, un seul dieu celtique devant nécessairement réunir les attributs de deux ou trois des douze dieux latins.

C'est ainsi que la déesse féminine des Celtes est assimilée à tour de rôle à la guerrière Minerve par César, à la voluptueuse Freya par Wace, à la chasseresse Diane : la lune, par Lucain, et que Dom Cassius l'assimile à Astarté, en disant que les Bretons de Bodicca immolaient des femmes captives à Astarté, dénommée par d'autres Andrasté.

Il est dès lors permis de se demander si les celtes n'adoraient pas les dieux phéniciens : le Soleil, Astarté, et les principales planètes.

En effet, s'il est peu vraisemblable que les doctrines perses du mazdéisme aient pu parvenir en Gaule à travers le mur constitué par le culte des douze dieux adorés par les Grecs et les Latins jusqu'à Hiérogabale ou Vespasien, ou à travers la barrière des cultes védique et scythe du feu, il est notoire que les Phéniciens faisaient le long des côtes armoricaines des voyages réguliers pour aller chercher l'étain aux îles Cassitérides en Cornouailles ; nous avons vu Brutus, le petit-fils d'Enée, emprunter cette route, et nous verrons Joseph d'Arimathie la prendre pour porter en Grande-Bretagne le vase de la Cène rempli du sang recueilli sur la dépouille de Jésus-Christ, vase qui fut appelé le Saint-Graal, du latin : Gradalus, étagère à plats, qui a donné le mot provençal Gréal, et celui espagnol de Grial : un plat.

Le culte d'Astarté prête à des rires grivois ou égrillards de la part de ceux qui se bornent à se rappeler que ce fut de lui que les Grecs adoptèrent le mythe d'Aphrodite, la déesse des amours et des grâces.

Astarté n'était pas que cela. Dans une étude très documentée, M. Joseph Plessis établit que la déesse babylonienne Istar était non seulement la déesse des amours, mais celle des guerriers. Il cite notamment trois textes cunéiformes : King Bab. Mag. n° 32, qui dit : « Noble Ishtar, belliqueuse entre les déesses, ta place est au ciel brillant... dame du ciel, de la terre et des eaux... », ensuite King Bab. Mag. n° 1 : « belliqueuse Istar, puissante entre les déesses, juge du ciel et de la terre, qui brille sur les régions... », enfin Reiss. n° 53 qui dit : « Istar, la déesse du soir, c'est moi ; Istar la déesse du matin, c'est moi ; Istar, qui ouvre le verrou des cieux brillants, c'est ma gloire... celle qui flamboie dans le firmament des cieux, don't le nom est glorieux dans les pays, c'est ma gloire ».

Mais le texte le plus intéressant à notre avis, est celui hiéroglyphique en cunéiforme et en grec (ce qui indique que des Grecs

adoraient Istar), désigné comme Reish. S B H 56, et dont voici les principaux vers :

- recto 1 : Qui m'est semblable à moi ?  
 2 : Qui m'est comparable à moi  
 3 : Je suis Istaritum, moi ! Je suis Dame du ciel !  
 11 : Je suis celle dont le lever radieux au ciel étoilé  
 [est sublime, moi !  
 26 : Au centre de la bataille, quand je me tiens  
 28 : je suis le cœur de la bataille, la puissance et la  
 [vaillance, la force de la vaillance, moi !  
 46 : A côté du jugement quand je me tiens  
 48 : je suis la femme qui connaît les ordonnances, moi !  
 50 : A la porte de l'épousée quand je suis assise, je  
 [suis une femme aimante, moi !  
 61 : Dans le ciel étoilé, au crépuscule, quand je me  
 [tiens,  
 63 : je suis la dame qui remplaçait le firmament des  
 [dieux.  
 verso 50 : Dans les cieux je me tiens, et je fais pleuvoir l'at-  
 [mosphère.  
 52 : Sur la terre je me tiens, et je fais sortir la verdure,  
 54 : Qui m'est semblable à moi ? Qui est comparable  
 [à moi ?  
 56 : Mon premier nom est : Je suis Astar.  
 60 : Mon second nom est : « Dame du pays ».  
 62 : Mon troisième nom est : grande qui fait trembler  
 [le ciel, qui ébranle la terre  
 64 : Mon quatrième nom est « feu flamboyant ».  
 66 : Mon cinquième nom est Ir-ni-na (de la montagne  
 [des cèdres,  
 68 : Mon sixième nom est « celle qui seule est vaill-  
 [lante ».  
 70 : Mon septième nom est « Dame de l'E-ul-mas, ou  
 [Dame d'Agadé.

Istar était dite d'Agadé, temple élevé sur les bords de l'Euphrate, près de Kis, quand son étoile se levait le matin, (nous l'appelons l'étoile du berger), et elle avait alors une figure guerrière ; elle était dite d'Uru, où son temple s'appelait l'E-an-na, quand elle apparaissait le soir (nous l'appelons alors l'étoile de Vénus) ; alors seulement elle prenait l'aspect de la déesse des

amours et se confondait avec la déesse babylonienne Belit ou Milit, au sujet de laquelle Hérodote I-199 nous a raconté que toutes les femmes devaient se rendre une fois dans leur vie dans son temple pour se prostituer en l'honneur de la déesse, en ajoutant qu'un usage semblable existait à Chypre. Mais il ne faut pas oublier que cela se passait à l'époque et près de la région où ce même Hérodote I-93 dit, qu'en Lydie, toutes les filles faisaient le métier de courtisanes jusqu'à ce qu'elles soient mariées, pour se procurer une dot.

Istar de Is : ciel, Tar : jeune ou enfant, c'est-à-dire la fille de Sin ou du ciel), déjà appelée par les Babyloniens Milkart-Astart : la reine Astarté, est devenue chez les Phéniciens la Reine du Ciel. C'est sous ce nom que la désigne Jérémie quand il reproche son culte aux Israélites : « les fils ramassent du bois, dit-il (VII-18), les pères allument le feu, les femmes pétrissent de la pâte pour faire des gâteaux à la Reine du Ciel ». A ces reproches « les femmes rassemblées répondirent (Jer XLVI-16) : nous accomplirons certainement ce qui est sorti de notre bouche en offrant de l'encens à la Reine du Ciel, en lui versant des libations, comme nous avons fait, nous et nos pères. Depuis que nous avons cessé d'offrir de l'encens à la Reine du Ciel et de lui verser des libations, nous avons manqué de tout... ; est-ce en dehors de nos maris que nous lui avons fait des gâteaux pour la représenter (en forme de croissant de lune) et que nous, nous lui avons versé des libations ? ».

Ce culte, qui fut celui des rois Hébreux Salomon (I rois XI-5), Achab (I rois XVI-31), Roboam (I rois XIV-23), de la reine Maacha (I rois XV-12), des rois Osa (II rois XVII-7), Manassé (II rois XXI-3), était résumé par la Bible dans les expressions maintes fois répétées « Baal, Astarté, et toute l'armée du ciel ». Citons le passage (II rois XXIII-4), le plus détaillé : « le roi Josias ordonna de rejeter du temple de Jehovah tous les ustensiles qui avaient été faits pour Baal, pour Astarté, et pour toute l'armée du ciel... il chassa les prêtres qui offraient des parfums à Baal, au soleil, à la lune, aux douze signes et à toute l'armée du ciel. Il ôta de la maison de Jehovah l'idole d'Astarté... il abattit les maisons des prostituées qui étaient dans la maison de Jehovah, et où les femmes tissaient des tentes pour Astarté... il souilla les hauts-lieux... Toutefois les prêtres des hauts-lieux ne montaient pas à l'autel de Jehovah à Jérusalem, mais

ils mangeaient des pains sans levain au milieu de leurs frères... Le roi fit disparaître des chevaux que les rois de Juda avaient dédiés au Soleil à l'entrée de la maison de Jehovah... et il brûla au feu les chars du Soleil ; (l'Apollon grec, comme la Sourya védique, étaient également représentés tirés par des chevaux) ».

Ezechiel (VIII-14-25) regrette de voir « à l'entrée de la maison de Jehovah des femmes assises, pleurant le dieu Thammuz », l'Adonis grec, amant d'Astarté, tué à la chasse par un sanglier et dont le sang teintait de rouge une fois par an au solstice d'été la source du fleuve Adonis, aujourd'hui le Nahr Ibrahim, dans le Liban, auprès de laquelle se trouvait le temple d'Aphaca, le plus célèbre de ceux d'Astarté.

Il s'indigne aussi (VIII-16) de voir qu'« à l'entrée de la maison de Jehovah, entre le portique et l'autel (où seuls les prêtres avaient accès), il y avait vingt-cinq hommes, le dos tourné au temple de Jehovah, et le visage vers l'Orient, qui se prosternaient à l'Orient devant le soleil ». Mais il annonce ensuite le triomphe prochain de Jehovah (VI-6) : « vos colonnes solaires seront abattues » et (VI-13) « leurs morts seront couchés au milieu de leurs idoles, autour de leurs autels, sur toute colline élevée, sur tout sommet de montagne, sous tout arbre vert, et sous tout chêne au feuillage touffu... » et Jérémie dit de même (VIII-2) : « on les étendra devant le soleil, devant la lune, et devant toute l'armée des cieux, qu'ils ont aimés, qu'ils ont servis », enfin, (XVII-4) que les idoles d'Astarté étaient près des arbres verts sur des collines élevées, ce que dit également Jérémie (II-20).

Les fêtes d'Astarté étaient le quinzième jour du mois d'Ab (le cinquième mois). Baruch VI décrit, tout en les critiquant, ces fêtes, notamment la prostitution sacrée (VI-42) : « des femmes couronnées de jonc vont s'asseoir sur les chemins, brûlant de la farine grossière ; et quand l'une d'elles, entraînée par quelque passant, a dormi avec lui, elle reproche à sa voisine de n'avoir pas été jugée digne du même honneur, et de n'avoir pas vu rompre sa tresse de jonc ».

Mais cet aspect voluptueux du culte d'Astarté ne doit pas faire oublier son aspect guerrier, attesté par le premier livre de Samuel qui dit (XXX-10) que les Philistins vainqueurs de Saül portèrent les armes des vaincus dans le temple d'Astarté.

Le caractère astral (d'ailleurs « astre » vient d'Astar) et céleste de la déesse est bien reconnu par Hérodote qui l'appelle

toujours Aphrodite Uranie, c'est-à-dire « céleste », en disant (I-105) que le plus ancien de ses temples était celui d'Ascalon ; celui de Paphos à Chypre, décrit par Tacite (Hist. II-2 et 3) où la « Déesse n'est point représentée sous une forme humaine » mais par un bloc arrondi, était le plus connu avec celui de Byblos que Lucien (dea Syr. 6) a visité : Astarté y était figurée tenant un lotus dans sa main gauche, pendant que sa main droite se levait pour bénir, avec sur la tête deux cornes de vache enserrant un disque scolaire. Cet écrivain assimile Adonis-Thammuz à Osiris, pendant que Plutarque (de Isid. 15) assimile l'Astarté de Biblos à Isis. Nous avons des médailles d'elle la représentant sur un navire, une colombe dans la main droite, et précédée d'un triton.

Or, Tacite (Germ. IX) a écrit : « une partie de Suèves sacrifie à Isis ; j'ignore quelle est la cause ou l'origine de ce culte étranger, mais le vaisseau qui en est le symbole indique qu'il a été apporté du dehors ».

Ce culte d'Isis-Astarté est à rapprocher du fait bien connu que quand Charlemagne battit les païens Saxons de l'embouchure de l'Elbe, et conquit leur sanctuaire d'Ehresburg en 771, il y découvrit que leur idole : l'Irmansul, était une colonne de bois, ce qui rappelle les colonnes solaires décrites par Ezechiel.

C'est sur la base de ces assimilations entre Isis et Astarté qu'il faut apprécier à sa juste valeur l'opinion souvent émise que les Druides avaient les mêmes dieux que les Egyptiens ; car autrement on ne voit pas comment les Egyptiens, qui n'ont jamais été grands navigateurs, auraient pu apprendre aux Druides leur croyance en Osiris et en sa femme Isis, les deux seuls dieux reconnus dans toute l'Egypte, selon Hérodote (II-42). Celui-ci assimile Osiris à Bacchus, et Isis, dont l'emblème serait la lune (II-47) à Déméter (II-59) ou Cérès, de telle sorte que le culte de Hertha, la Terre-Mère, signalé chez les Angles par Tacite, serait au fond le même que celui d'Isis qu'il trouve chez les Suèves.

Après et en-dessous de ces deux dieux principaux : Osiris et Isis, les Egyptiens croyaient en six dieux : Orus, le Soleil, fils d'Isis, Dianc ou Minerve, Latone, Mars et (II-46) Pan ; en tout huit dieux (II-46), auxquels les Grecs ont ajouté, dit Hérodote (II-51) : Junon, Vesta, Thémis et Neptune pour les porter à douze. Il convient de remarquer que cette énumération ne correspond pas en tous points à la liste déjà donnée des douze dieux greco-

latins ; nous y trouvons en effet : Bacchus, le dieu des vendanges, Pan, le dieu des troupeaux, Themis, la justice, Diane, la déesse de la chasse et de la lune, et Latone, la mère d'Apollon-Soleil et de Diane la lune, comme l'Aditi védique, toutes divinités qui étaient considérées comme secondaires à l'époque greco-latine classique, c'est-à-dire trois siècles après Hérodote.

Ceux qui émettent l'opinion que les Druides étaient disciples d'Isis sont d'avis que le dieu Tentatès serait le Toth égyptien, le dieu de la science qui aidait Orus, le soleil, à rendre la justice ; Toth était un dieu très secondaire chez les Egyptiens, et quoique nous venions de dire que des dieux secondaires, à une époque, pouvaient être considérés comme principaux à une autre, nous préférons cependant l'étymologie celte : Teut : dieu, Tat : le père. Es : le seigneur, l'équivalent de l'appellation « notre seigneur » qui commence les prières chrétiennes, d'autant plus que nous persistons à croire que ce sont les Phéniciens et non les Egyptiens qui sont entrés en contact avec les Druides.

Ce n'est pas le culte d'Isis, mais celui d'Astarté, la Reine du Ciel, qui, conjugué avec celui du soleil, a eu une extension considérable en raison des voyages maritimes des Phéniciens ; il avait d'ailleurs certainement une très forte puissance de conviction, puisque Salomon l'avait admis tout en rejetant d'autres hérésies également adoptées par certains juifs ; c'est ce qui crée un peu de confusion sur la question, car les prédicateurs israélites en tonnant contre ces idolatries, ont mélangé ensemble Astarté, l'abomination des Sidoniens, Melchom, l'abomination des Ammonites, Chamos, l'abomination de Moab, et Moloch, l'abomination des fils d'Ammon (voir I rois XI-5-33).

Les Perses honoraient également Astarté, l'abomination des Phéniciens, à en juger par Hérodote (I-231) : « il n'est pas permis chez les Perses d'élever de temples, d'autels, ni même de simulacre des dieux, et ils regardent comme atteints de folie ceux qui en érigent. C'est, je pense, pour empêcher qu'on attribue aux dieux une origine et une forme humaine, comme les Grecs. Ils ont pour règle de ne sacrifier à Jupiter que sur les sommets les plus élevés des montagnes, et appellent Jupiter le cercle entier des dieux. Ils sacrifient au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau, aux vents... mais ils ont appris depuis, des Assyriens, à offrir aussi des sacrifices à Venus-Uranie... et lui donnent le nom de Mitra. »

Malgré ce nom de Mitra, nous sommes fort loin de la doctrine mazdéiste de l'opposition entre un dieu bon et un dieu mauvais, mais fort près de ce que nous savons de la religion des Druides.

Ces dieux représentaient les forces naturelles, et plus particulièrement les astres, ce que la Bible appelle « le soleil, Astarté, et toute l'armée du ciel ». De qui émanait cette armée ? Les Védas disent qu'Aditi, l'exempte de liens, le ciel illimité, est la mère de Varouna, le soleil, et de Mitra, la lune, et des cinq autres planètes, mais ils disent aussi (I-24 ; 10) : « ces étoiles qui brillent au-dessus de nos têtes, apparaissent la nuit, et avec le jour elles se retirent ; la lune aussi vient la nuit étaler sa splendeur. L'œuvre de Varouna n'est jamais interrompue ».

Le Voluspa, ou chant de la prophétesse, vers l'an mille, dans l'Edda islandais, raconte la Genèse des dieux scandinaves, leurs luttes victorieuses contre les Vanes, puis annonce leur prochaine défaite devant Surtur, le démon arrivant du Midi pour tuer Odin et la plupart des autres dieux scandinaves ; il affirme, à la fin de sa prophétie, qu'après ce crépuscule des dieux, Balder, le dieu du soleil d'été, et Hodur, le dieu du soleil d'automne, reviendront, et qu'alors apparaîtra à l'assemblée des dieux l'être puissant qui gouverne tout, qui régit tout du sommet des cieux. Mais il ne donne pas de nom à ce dernier qui demeure le Tout-Puissant Inconnu.

L'Egypte avait le dieu Mystère ou Amoun, symbolisé par le Soleil : Râ, dont le fétiche était le scarabée ; ses prêtres étaient à Thèbes, où venait le Phénix une fois tous les cent ans ; ils s'enfuirent lors de la conquête de l'Egypte par le Perse Cambyse, dans l'oasis du désert de Lybie, appelé l'« Ile des Bienheureux » où existe la Fontaine du Soleil, chaude la nuit et fraîche le jour (Hérodote III-26, IV-181). Une armée perse ayant été détruite par une tempête de sable en voulant s'en emparer, le conquérant Alexandre jugea plus prudent de s'y rendre sans armes, en pèlerin, et les Romains connurent ce temple comme celui de Jupiter Ammon, ou Jupiter mystérieux.

Les Grecs avaient à Athènes un dieu « Inconnu », car St-Paul (actes des Apôtres, 17-23) dit avoir pénétré dans un de ses temples et avoir essayé de convaincre ceux qui s'y trouvaient que Jésus-Christ était venu sur terre révéler ce mystère ; il avoue que deux grecs seulement furent persuadés par son éloquence et le suivirent. Mais il faut dire que beaucoup d'Hellènes croyaient

que ce mystère avait été dévoilé par Orphée, dont Hérodote (II-81) parle sans dévoiler la nature de son culte demeuré largement secret.

L'histoire nous apprend qu'Orphée était fils du roi Oeagre et de la muse Calliope, et prit part à l'expédition des Argonautes, au XIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ; à son retour il alla en Egypte où, sa femme Euridyce étant morte, il alla la redemander à Pluton, qui lui permit de l'emmener à condition de ne pas la regarder avant d'être sorti des Enfers. N'ayant pas observé cette condition, il perdit Eurydice, et, inconsolable, vint chanter son épouse dans les bois de l'Hémus ou de Rhodope, en Thrace ; mécontentes de se voir dédaignées, les femmes de Thrace le tuèrent.

Avec le temps, son culte se confondit avec celui de Dionysios-Zagreus, fils de Persephone et de son père Zeus, tué par les Titans ennemis de Zeus ; celui-ci le ressuscita, puis, selon Pausanias (VIII-37-5), en fit un dieu des pasteurs, Orphée devant par ses chants ranimer la verdure des prés et charmer les animaux.

Onomacrites, qu'Hérodote (VII-6) cite comme un devin ayant vécu de 580 à 490 avant J.-C., aurait écrit le premier Teletai ou rite d'initiation à l'usage des « orphoi » (les esseulés ou ermites), et le pythagoricien Ceréops écrivit le Hieros Logos, perdu depuis lors ; après la mort d'Alexandre, qui aurait été adepte d'Orphée, les Ptolémées d'Egypte, au II<sup>e</sup> siècle, avec toute l'école néo-platonicienne, tentèrent de l'instituer comme culte officiel, en l'assimilant au culte de Sérapis à Memphis.

Il a été soutenu que le livre de la Sagesse dans la Bible et le livre des secrets d'Hénoch étaient dus à un partisan de l'orphisme. L'empereur Alexandre Sévère, au III<sup>e</sup> siècle, paraît en avoir été disciple, et l'image d'Orphée charmant les animaux figure dans les catacombes de Rome, dans une crypte du cimetière Paul et Marcellin. St-Jérôme, au IV<sup>e</sup> siècle, l'assimile au culte d'Adonis ou Thammuz, l'amant d'Aphrodite ou Astarté, qui mourait au solstice d'été pour ressusciter aussitôt après, et qui serait, comme Orphée et Dionysios, le mythe du renouvellement de la végétation.

Adorateurs des deux principaux astres : le soleil et la lune ou Astarté, accueillant auprès de ceux-ci les dieux secondaires des Germains comme Thor : la foudre, les Druides pouvaient accepter l'idée que le mystère de la source de ces forces naturelles leur était révélé par la doctrine de Jésus-Christ, et adopter celle-ci.

Il n'y a pas antithèse absolue entre les deux croyances : Salomon les combinait en bâtissant le célèbre temple à Jérusalem, et en y réservant une place pour Astarté, la Reine du Ciel, la seule idole qui semble avoir jamais été admise dans le Temple, Moloch, l'abomination des Ammonites, étant adoré à Tropheus, hors de Jérusalem.

C'est sans doute ce qui explique que les enchanteurs, et surtout les fées, aient subsisté bien après que Joseph d'Arimathie ait catéchisé la Grande-Bretagne. Le fait même que Joseph d'Arimathie ait apporté un évangile différent de ceux reconnus par l'Eglise de Rome, devait faciliter l'adaptation des Druides et des Fées à l'enseignement du christianisme, en supprimant bien des points de friction.

---

#### CHAPITRE V

#### LE SAINT GRAAL

Les Bretons du roi Arthur étaient ardents chrétiens, mais n'étaient pas catholiques au sens moderne du mot, c'est-à-dire qu'ils différaient d'opinion avec l'Eglise de Rome sur bien des points, notamment sur la date de Pâques, la forme du baptême et la tonsure ecclésiastique.

Il ne faut pas perdre de vue que l'autorité du pontife romain était très contestée ; l'Eglise de Constantinople la reconnaissait fort mal, et entretenait en Italie même, à Ravenne, un représentant dont l'exarque se disputait souvent les armes à la main avec les fidèles de Rome, jusqu'à ce que, vers 730, les Lombards les aient eu chassés d'Italie. Le schisme devint définitif quand, en 587, le patriarche de Constantinople prit le titre d'« œcuménique », et toutes relations furent rompues à partir de 595 entre le patriarche Syriaque successeur de Jean le jeuneur et le Pape Grégoire le Grand.

La doctrine de l'Evêque Arianus sur la primauté de Dieu le Père par rapport aux deux autres éléments de la Ste-Trinité,

avait des adeptes nombreux, notamment parmi les Wisigoths qui s'y étaient convertis en entrant dans l'Empire Romain d'Orient en 376, où Théodose, successeur de Valens, les avaient installés. De là, ils étaient passés en Italie, prenant Rome le 23 Août 410, puis en Gaule méridionale, Athaulf s'étant emparé, en 412, de Toulouse, puis du Berry, du Limousin, du Velay et de l'Auvergne ; ces hérétiques ariens étaient donc les voisins de la confédération armoricaine qui était maîtresse à Tours et dans le Poitou. La victoire de Clovis sur les Wisigoths à Vouillé en 507, n'ayant eu que des résultats éphémères.

Clovis qui avait été converti au catholicisme par sa femme Clothilde de Bourgogne, avait essayé de faire l'unité religieuse au concile d'Orléans du 10 Juillet 511, mais il semble que la majorité des Burgondes demeura partisans de l'arianisme ; les Lombards le furent jusqu'en 602. Ce fut Charles Martel et surtout son petit-fils Charlemagne qui réalisèrent, les armes à la main, l'unité catholique de l'Europe Occidentale, et Charlemagne en fut remercié par le Pape Léon III en étant couronné empereur le jour de la Noël de l'an 800.

Les Saxons installés des deux côtés des bouches de la Tamise depuis Hengist (en Kent : 455) et Ella (en Sussex : 491) furent convertis au catholicisme par St-Augustin en 596, mais les Celtes étaient depuis longtemps adeptes d'un christianisme inspiré de l'évangile de Nicodème ; considéré comme apocryphe par l'Eglise de Rome, cet évangile a donné naissance au mythe du Saint Graal, qui a débordé au Moyen-Age sur toute la Gaule du Nord Ouest.

L'extension de ce mythe est prouvée par le fait que le meilleur roman que nous ayons sur l'histoire du St-Graal est dû à Robert de Bron, de Boron ou Beron près de Montbéliard, qui l'écrivit en 1199, en s'inspirant d'un texte en latin de Gautier Map, chapelain de Henri II Plantagenet ; c'est le texte en prose que nous résumerons d'après sa traduction en français moderne par Mr Paulin Paris, après avoir donné au début des extraits du roman en vers publié par Mr Migne dans son dictionnaire des Légendes :

Le « roman de l'estoire du Graal » rappelle au début la faute d'Eve et l'envoi de Jésus sur terre pour racheter sa faute, disant entre autre :

Le peuple qu'il fait avoit  
d'Evem et d'Adam, conveñoit  
raiembre et giter hors d'enfer,  
que tenoit enclos Lucifer  
pour le pechié d'Adam no père,  
qui li fist feire Eve no mère  
par la pomme qu'ele menga  
et qu'ele son mari donna.  
Entendez en quantes mennières  
nous racheta Diex nostre pères :  
li Pères la raençon fist,  
par lui, par son fils Jhesu Crist,  
par le Saint Esprit tout ensemble.  
Bien os dire, si com moi semble,  
cil froi sunt une seule chose,  
l'une personne en l'autre éclose.  
Diex voust qui se fuiz char preist  
de la Vierge...

Au moment de l'arrestation du Christ, fuï retrouvé le vase de la Cène :

« or sunt li déciple égarés  
et sunt de cuer moult adolé.  
Leenz eut un veissel moult gent  
où Criz feisoit son sacrement,  
uns Juis le veissel trouva  
chiez Symon, se li prist et garda.

Après que Pilate se fut lavé les mains de la condamnation du Christ par les Juifs, il reçut le vase des mains du juif qui l'avait trouvé :

li juis le veissel tenait  
qu'en l'ostel Simon pris avoit  
vint à Pilate et li donna :  
et Pilate en sauf mis l'a ».

Joseph d'Arimathie alla trouver Pilate, lui fit valoir les services qu'il lui avait rendus, et lui demanda d'être autorisé à détacher le corps du Christ de la croix, ce qui lui fut accordé :

« Ilec (Pilate) vist un homme en présent,  
qui avoit nom Nychodemus :

« Alez, dist-il, errant là jus  
avec Joseph d'Arimathie,  
ostez Jhesu de sa haschie  
où li encrimé l'ont posé  
et l'est Joseph tout délivré ;  
lors prist Pilate le Veissel,  
quand l'en souvint, si l'en fin bel,  
Joseph apèle, si li donne... »

Les gardiens, qui avaient d'abord refusé de délivrer le corps,  
et qui voulaient le laisser en croix les trois jours après lesquels  
Jésus avait prédit sa résurrection, le donnèrent enfin à Joseph, qui  
le lava :

« endrementier qu'il le lavait  
vist le cler sanc qui decouroit  
de ses plaies, qui li seinnoient  
pour ce que lavées estoient...  
adonc est il errant couruz  
à son veissel et si l'a pris  
et lan li sans couloit l'a mis... »

Puis Joseph rendit le corps à Pilate qui le fit garder au Sépulchre :

« Li vrais Diez, en ces entrefaites  
comme sires, comme prophètes,  
en enfer est errant alez ;  
ses amis en ha hors gitez  
Eve, Adam, leur progenie,  
qu'ennemis eut en sa baillie...  
quand Nostres Sires ce feï eut,  
resuscita... »

Les gardiens accusèrent Joseph d'avoir emmené le corps ;  
Joseph répondit :

« quand je l'eu mis en monument,  
à vos chevaliers le leïssei »

mais n'en fut pas moins mis en prison par les Juifs ; Pilate le  
sut, vint le trouver, et lui apporta le Graal.

« à lui dedenz la prison vint  
et son veissel porta, qu'il tint.

qui grand clarté seur lui gita,  
si que la chartre enlumina  
et quand Joseph la clarté vist...  
et dist : Soies Diex tou puissans,  
dont vient ceste clartez si granz ?...  
Joseph, or ne t'esmoie mies  
la vertu Dieu has en aie,  
saches qu'elle te sauvera  
en Paradis, où te mènera. »

Joseph eut ensuite une vision de Jésus qui lui exposa la  
doctrine de la rédemption :

« Je suis le fuiz Dieu, qu'envoier  
voust Diez en terre pour sauver  
les pécheurs de dampnement  
et d'un grant infernal tourment ;  
je vins en terre mort souffir,  
en la crouiz finer, et morir,  
pour l'uèvre mon père sauver  
qu'Adams avoit faite damner  
par la pomme que il menja,  
qu'Eve sa fame li donna  
par le conseil de l'Ennemi... »

Jésus remercia Joseph d'avoir lavé ses plaies, puis lui dit  
de garder le vase de la Cène ou Graal (du latin gradalus : étagère  
à plats qui a donné grazal en provençal et gréal en espagnol) :

« cisï veïssiaus où men senc meis  
quant de mon corps li requellis,  
calices apelez sera...  
tout cil qui ton veissel verrunt,  
en ma campagne serunt ;  
de cuer arunt emplissement  
et joie perdurablement... »

Mais il prescrivit de ne le montrer qu'à ceux qui croiraient  
en la Sainte Trinité :

« que tu ne le doiz commander  
qu'à trois personnes qui l'arunt.  
Ou non don Père penrunt  
et dou Fil et dou Saint-Esprit.



et se doivent croire trestuit  
que ces trois personnes sunt une  
et personne entière est chaucune. »

Or l'empereur Vespasien apprit par un voyageur la mort de Jésus et envoya des enquêteurs auprès de Pilate, qui se justifia en rappelant s'être lavé les mains de la mort demandée par les prêtres israélites. Pilate indiqua qu'une femme « Verrine » avait un « visage » de Jésus ; elle l'apporta : c'était le « suaire ». Les enquêteurs retournèrent à Rome avec cette femme ; étonné de cette semblance qui fut appelée la « Varonique », Vespasien alla trouver Pilate, et se mit d'accord avec lui pour condamner trente juifs en représailles. L'un d'eux obtint grâce en indiquant où Joseph d'Arimathie était emprisonné, et Joseph catéchisa Vespasien :

D'abord quant à la Genèse :

« Je crois que c'est le Saint Espriz  
qui tres toutes choses fourma,  
et ciel et terre et mer fist ha ;  
les nuiz, les jours, les élémens,  
fist il et tous les quatre venz  
il fit et créa les archanges,  
et tout ensemble fist lès anges.  
De mauveis en y eut partie,  
pleins d'orgueil et de félonnie  
et d'envie et de convoitise  
et de haine et de faintise  
de luxure et d'autres péchiés ;  
si les eut Diex tost trébuchiez  
ça aval, que pas ne li plurent.  
Trois jours et trois nuits adis plurent  
qu'ainz plus expressement ne plut  
pluie que si grevanz nous fust.  
Trois généracions chéi  
en Enfer et en terre aussi.  
Cil qui chéirent en Enfer  
(leur meistes en est Lucifer)  
tourmentent en Enfer les âmes.  
Li autre tourmentent les femmes  
et les hommes qui sus la terre  
chéirent et mestent en guerre

trop grant envers leur créateur...  
Les trois autres si demeurèrent  
en l'air et illec s'arrestèrent...  
pour décevoir, as genz envoient,  
et de bien faire les desvoient...  
Li autres qui sunt demeuré  
au ciel, si furent conformés  
qu'ils ne pourront jamais péchier... »

Puis Joseph raconta la création de l'homme :

« Ainsi furent confundus  
li angle que Diex eut perdu,  
et convint qu'il homme formast  
et pour ce despist le criast...  
et Diex de sa coste fourma  
sa fame, qu'il li ha donnée... »

Ensuite la faute d'Eve et d'Adam :

« Quant li Ennemis ce vist  
si en eut mout très grant despit...  
à Eve vint, si l'engingna  
par la pomme qu'elle menja ;  
par l'enhortement l'ennemi  
s'en fist Adam mengier aussi,  
et quand ils en eurent mengié  
de Paradis furent chacié... »

Enfin la doctrine de la Rédemption :

« Meis li vrais Dieu, par sa bonté  
pour s'uevre qu'avait fait sauver  
(ainsi li vouf il ordener)  
en terre son fils envoia  
qui aveques nous conversa.  
Nez fu de la vierge Marie  
sans péché et sans vilenie,  
sans semence d'homme engenrez  
sans pechié conceuz et nez...  
Ce fu cil qui par les Juis  
fu en la crouiz pendiez et mis  
en fust de quoi Eve menja  
la pomme et Adam li aida.

Ainst voust Diex li Fuiz venir  
pour son père en terre morir,  
cil qui de la Vierge fu nez,  
par les Juifs morz et dampnez,  
ainsi nous voust touz racheter,  
par son sanc des travaux d'Enfer.  
Diex li Pères, Jhesus li Fiz,  
et meismes li Saint Esprit,  
tu dois croire, n'en doute mie,  
que cil troi funt une partie. »

Libéré de prison, Joseph alla rejoindre une sœur Enygeur, mariée à Hébron, dont elle eut douze enfants ; le dernier : Aleins fut initié par Joseph à la doctrine de Jésus et s'en alla avec son oncle en « d'estranges terres », où Robert de Boron a décrit ses aventures dans le roman du Graal en prose.

Portant le Graal dans une arche, Joseph et son neveu Alain arrivèrent à Sarra, à la frontière d'Egypte, où le général (appelé Roi) Evaluc, qui s'était révolté contre le roi d'Egypte Ptolémée, venait de se faire battre par ce dernier.

Joseph ouvrit l'arche et eut une vision de Jésus-Christ qui lui annonça l'avoir choisi pour être le premier pasteur, et qui le revêtit d'un habit épiscopal comprenant : des sandales, pour éviter la souillure à ses pieds, deux robes superposées figurant les deux vertus sœurs : la chasteté et la virginité, un nœud au bras gauche en signe d'abstinence, un lien au col en signe d'obéissance, une écharpe vermeille en signe de charité, un bâton (signe de vengeance), mais recourbé (signe de miséricorde), un anneau, signe du mariage de l'Evêque avec l'Eglise, un chapeau blanc (signe de netteté) avec deux cornes correspondant aux deux phases de la confession : repentir et satisfaction.

Joseph conseilla Evaluc, et celui-ci, victorieux, abandonna son idole (une idole féminine, probablement Astarté ou Isis) pour la foi de Joseph, qui le baptisa sous le nom de Mordrain avec son beau-frère Séraphe. Puis Joseph s'en alla vers la mer, y étendit son manteau, et cette nef improvisée le conduisit tout droit en Grande-Bretagne, où il fut rejoint progressivement par les membres de la famille de Mordrain, qui eurent en route des aventures à la Roche au Port Périlleux, à l'île tournoyante, et à l'île Onagrine habitée par Thomas le Géant.

Joseph convertit les habitants du Northumberland et leur duc Gonor, puis les Galles du Nord, après la mort de leur roi Crudel ; il séjourna à Galesford, entre le Northumberland et les Galles du Nord, puis alla à Kamalotte (Colchester dans le Sussex) où régnait Alfred le Roux, et, se dirigeant vers l'Ecosse, passa par la forêt de Brocéliande, traversée par la rivière Celice, où un lion le délivra de l'attaque d'un voleur nommé Agron.

Il traversa ensuite la forêt de Darnantes, où fut enterré Canaan, un compagnon de Joseph, qui avait tué ses frères ; ceux-ci ayant été inhumés avec leurs épées, celles-ci se dressèrent toutes droites spontanément pendant que celle de Canaan se mettait à brûler, et Joseph annonça que le feu durerait jusqu'à l'arrivée du preux Lancelot.

Or Pierre, un autre compagnon de Joseph, ayant été abandonné dans une nef, fut recueilli et soigné par une fille du roi Oscan, dont le bouteiller avait empoisonné le fils de Maraban, roi d'Irlande ; cité pour ce crime à un duel judiciaire, sous le Grand Pin, devant le roi de Grande-Bretagne Luce, Orcan se fit représenter au combat par Pierre qui blessa Maraban. Orcan donna alors sa fille à Pierre, et se fit baptiser sous le nom de Lamer ; Luce se fit également baptiser.

Pierre succéda à Lamer sur le trône d'Orcanie (iles Orcades), et fut succédé par son fils Herlan qui épousa une fille du roi d'Islande, puis son fils Mélian ; puis vinrent son fils Argiste, qui épousa une saxonne, et son fils Hedor, qui épousa une fille du roi des Galles du Nord, dont il eut Loth, père des quatre fils Ceauvain, Agravain, Gaheriet et Guenes.

Joseph avait fondé l'abbaye de Glastonbury dans le Somersetshire, où devait être enterré le roi Arthur, et qui serait l'île d'Avalon (qui a hérité des légendes de l'île de Sein) ; mais il fut enterré à l'abbaye de Glare en Ecosse. Son neveu Alain vécut à Galeford, il y fut rejoint par un frère Galaad qui épousa une fille de roi des Iles Loïnfaines, et en eut un fils : Lianor, roi des Galles, l'ancêtre lointain d'Urien de Galles, le compagnon d'Arthur, qui périt à la bataille de Salebières où Arthur fut mortellement blessé.

Alain le Groes porta le Graal en la Terre Foraine, dont le roi Calafar se baptisa sous le nom d'Alfasan, et donna sa fille à Josué, frère d'Alain. Pour abriter le Graal, le « palais Aventureux » fut bâti dans la ville de Corbenic.

De Josué et de la fille du roi Alfasan naquit Almonedap, qui épousa une fille du roi Luce de Grande-Bretagne : ses successeurs furent Cartelois, Manuel, Lambour, les trois Pescheurs, puis Pelehan surnommé le Mehaignié, puis Pelles, dont la fille aima Lancelot et en eut Galaad ; celui-ci eut trois fils : Pelles, Pellinor de la Forêt Sauvage, et Helaus de la Terre Foraine. Pelles de Lintenois, le détenteur du Graal au moment du roi Arthur, avait un fils Eliezer et une fille toute jeune, de cinq ans, semble-t-il.

De Nascien, roi de Northumberland, naquit Celidoine, roi des Galles du Nord, grand astrologue, qui battit une invasion saxonne et fut enterré à Kamalot. Son fils Narpus lui succéda, puis Nascien II, Eloin le Gros, Jonas, qui épousa la fille de Mathanas, roi de la Gaule, puis Lancelot, qui épousa une fille du roi d'Irlande, et resta en Irlande ; il devait y être tué plus tard par le frère d'une dame qu'il courtisait. L'assassinat fut commis dans la « forêt périlleuse », près d'une source qui se mit à bouillonner, jusqu'à ce que Galaad vint la visiter. De sa tombe sortaient des gouttes de sang qui guérissaient les plaies.

Les deux fils de Lancelot furent Ban de Benoyc et Bohort, roi de Gannes, cités précédemment comme deux grands compagnons du roi Arthur. Ban étant le père d'Hector des Mares et de Lancelot du Lac, et Bohort le père de Lyonel et de Bohort.

Telles étaient, au moment du roi Arthur, les principales légendes de l'Eglise chrétienne celtico-bretonne. Le point le plus remarquable est l'affirmation que Joseph d'Arimathie (et non pas saint Pierre), fut désigné comme son pasteur par le Christ, affirmation qui n'était pas pour plaire à l'Eglise de Rome.

L'Eglise d'Irlande a produit deux grands saints : St-Patrick, mort vers 470, St-Finián, vers 550, et un grand prédicateur : St-Colomban, qui, né vers 540, fonda vers 560 le monastère de Kells au N.-O. de Dublin, puis vint en Gaule vers 590, et y mourut le 23 Novembre 616 à Luxeuil, dans les Vosges, où il avait fondé une abbaye demeurée longtemps célèbre.

Mais son œuvre, qui coïncide curieusement avec la période d'expansion armoricaine caractérisée par la victoire du roi Arthur entre Langres et Autun, fut progressivement détruite par l'extension de l'ordre fondé au Mont-Cassin, au sud de Rome, et sous sa surveillance immédiate, par saint Benoît d'Assise. L'Eglise d'Irlande fut définitivement soumise au Pape quand Henri II

Plantagenet conquiert l'Irlande en 1171, en invoquant une bulle de 1151 du pape Adrien IV, qui considérait les Irlandais comme trop indépendants de Rome.

Mais tout indique qu'au temps du roi Arthur, la confédération bretonne avait une ère d'expansion plus considérable que celle reconstruite par les historiens officiels francs ou anglo-saxons. Il est notoire que lorsque les Norvégiens découvrirent les îles Far-Oer et l'Islandd au IX<sup>e</sup> siècle, elles étaient désertes, mais comportaient de nombreux vestiges d'habitations attribuées à des ermites irlandais, ce qui confirme le titre de roi d'Islande attribué au roi Arthur par des textes précédemment cités.

Enfin la légende ajoute que des moines se rendant d'Irlande en Islande, et détournés par la tempête, aperçurent à l'ouest des terres inconnues qu'ils appelèrent Antilia. Il est à peu près certain qu'avant de s'embarquer pour son grand voyage, Christophe Colomb connaissait cette légende, et celle (confirmée par l'histoire) que des Islandais de race norvégienne, se rendant au Groenland, avaient, également détournés par la tempête, découvert une terre, où ils retournèrent en l'an 1100 exactement, et qu'ils baptisèrent Winland.

Mais comme notre but n'est pas d'étudier les prédécesseurs de Christophe Colomb, mais l'esprit de la chevalerie, nous croyons plus intéressant de narrer comment Perceval le Gallois conquiert le Graal.

---

## CHAPITRE VI

### PERCEVAL LE GALLOIS

Perceval le Gallois est demeuré l'idéal de la chevalerie puisque ce fut lui qui retrouva le saint Graal, destiné au meilleur chevalier du monde, ainsi qu'il avait été annoncé lors des fêtes du mariage du roi Arthur.

Aussi ses aventures furent-elles maintes fois mises en vers et en prose et le Moyen-Age connaissait surtout l'œuvre de Chré-

tien de Troyes, mort en 1191, et celle de Wolfram d'Eschenbach ; celui-ci était allemand, ce qui indique l'ère d'extension du mythe du saint Graal ; mais elle est écrite en allemand aussi difficile à comprendre que l'est pour les Français la chanson de Roland.

Nous croyons donc plus commode de commencer par suivre le texte écrit en français beaucoup plus moderne par un inconnu se disant « Ménétrier, qui le livre acheva au nom de Jehanne comtesse de Flandre, de laquelle orateur et chroniqueur estoit », et imprimé en 1530 « pour honnestes personnes Jehan St-Denis et Jehan Longis, marchans libraires », et que nous suivrons dans la réédition, en 1918, par Mr Guillaume Apollinaire.

Une « notable dame » ayant perdu son mari et ses deux fils aînés pour « faictz de chevalerie », s'en alla en son domaine : « la gaste forest », en pays de Galles, pour élever son troisième fils, âgé alors de deux ans, en se gardant bien de lui raconter les prouesses des chevaliers, pour ne pas lui donner envie de les imiter, et en se bornant à lui apprendre à chasser et à surveiller les laboureurs.

Un jour, « en la saison que les arbres commencent à être feuillus, les herbes à verdoier, rinceaux à fleurir et petit oysillons par leur harmonieux gosier moduler et mélodieusement chanter », Perceval alla ainsi, avec des javelots, chasser dans la forêt, et y rencontra cinq chevaliers armés de toutes pièces, avec lances au poing et écus au cou, ce dont le jeune homme fut « plus esmerveillé qu'onques n'avoit esté, car en son vivant chevalier n'avoit veu » ; il crut que c'étaient des diables et commençait « à dire sa créance et les oraisons que sa mère lui avoit apprises », quand un chevalier s'approcha et lui demanda s'il avait vu passer cinq chevaliers et trois pucelles.

Perceval en profita pour demander ce qu'étaient ces armes et ces habits ; le chevalier lui répondit « que depuis cinq jours, ce harnois et armures m'ont esté données du Roy Artus », qu'il venait de laisser à Cerduel ; Perceval le conduisit aux laboureurs qui dirent avoir vu passer les personnes recherchées, et tous ces cavaliers se retrouvèrent « en grant joye et liesces ».

Perceval revint à sa mère et lui raconta sa rencontre ; elle en « eust le cuer navré », et lui expliqua que son père avait été mortellement blessé en se battant pour le roi Oterpendragon, père du roi Arthur, son frère aîné, tué au service du roi Descanelon, le second au service du roi Rendogemeret. Mais Perceval déclara

que « quoy qu'il m'en puisse advenir, vollontiers iroie vers celui qui les chevaliers faict ». Sa mère lui fit alors « une grosse chemise de chanvre à la fasson des pays de Galles, c'est à savoir la braie (le caleçon) et le reste ensemble entretenant, et luy fit un bon habillement de cuir de cerf, bien clos et fermé », et lui donna de bons conseils :

« premier, se vous trouvez ne près ne luing dame qui ait de vous besoing ou pucelle desconseiller, ou que de vostre aide, dict mestier, que ne leur veuillez denier vostre service, se de ce vous en requièrent ; car je vous dy, que tout honneur est à l'homme perdu, qui honneur à dame ne porte, et quiconque honoré veult estre, fault à pucelle et à dame honneur référer »

« un aultre enseignement retiendrez, s'il eschiet que pucelle aiez gagné ou que pucelle de vous soit privée, se le baiser elle ne vous denie, d'elle le baiser povez prendre. Mais la reste, je vous deffends, fors que se en dot a anneau ou aumosnière a a sa faicture. Si pour anneau ou aumosnière vous donne licitement le don, vous povez, en la remerciant, prendre et le don d'icelle emporter »

« après vous advise, que quant aultruy vous accompagnerez, tant es champs comme en la ville, que longuement avec vous pour compaignonne soit, que de luy ne sachez le nom, car certes, de toutes personnes par le seul nom est cogneu l'homme. »

« Mon filz, aussy conseille, que ne vous accompaignez que de preudhommes ; car cil jamais ne se fourvoie, qui de preudhomme conseil prend. Derechief aussy vous veuil adviser et par prière enhorter, que souvent es esglises fréquentez, pour à Dieu requérir que puissiez à honneur et à bonne fin parvenir. »

Perceval partit avec ces bons conseils, mais sans autre arme qu'un seul javelot. Le second jour, il trouva dans une prairie un riche pavillon, crut que c'était une église, y entra, y trouva une pucelle endormie, et seule, ses damoiselles étant allées cueillir des fleurs. Il la réveilla, et lui demanda un baiser, qu'elle lui refusa, mais Perceval le lui donna par force, « voire comme dit le compte, plus de vingt fois » ; puis il lui enleva un anneau d'or enchassant une émeraude, que la pucelle se mit à réclamer énergiquement, avec plus d'énergie semble-t-il qu'elle n'avait mis à défendre sa vertu. Mais Perceval le garda, se régala de vin et de paté trouvés dans le pavillon, puis s'en alla, laissant le reste au chevalier amy de la pucelle qui revint après son départ.

Perceval arriva à Cardeuil, où le roy Artus était, juste de retour, après avoir battu Ryon, roi des Isles. En arrivant au château, Perceval croisa un chevalier aux armes toutes rouges tenant à la main senestre sa lance et son écu, à la dextre une coupe d'or pleine de vin qu'il venait d'enlever de la table du roi Arthur, auquel il était venu réclamer sa terre. Perceval entra à cheval dans la salle du Roi, qui était en compagnie du roi de Quinque, et qui le prit pour un fou. Le sénéchal Keux dit à Perceval, qui refusait de descendre de cheval, que s'il voulait des armes, il n'avait qu'à aller prendre celles du chevalier Vermeil, qui avait renversé le contenu de la coupe de vin sur la Reine de Quinque, puis donna un bon soufflet à une pucelle qui avait pris la défense de Perceval en disant : « se tu vis aage d'homme, en tout le monde n'y aura plus vaillant ne meilleur chevallier. »

Perceval rattrapa le chevalier Vermeil, qui, levant sa lance comme une massue, lui asséna un bon coup entre les épaules mais Perceval lui envoya son javelot dans l'oeil, et le tua. Perceval ne savait comment se servir des armes du chevalier Vermeil quand arriva du château l'écuyer Guyon, qui venait aux nouvelles ; il l'aïda à revêtir les armes, le heaume, à ceindre l'épée et à chausser les éperons ; mais Perceval conserva sa bonne cotte de cuir, et donna à l'écuyer le vêtement en soie du chevalier ; il monta sur le cheval de ce dernier, et donna le sien à l'écuyer qui lui remit l'escu et la lance, et qui « fust bien advis que de long temps n'avoit veu si beau personnage ».

Puis Perceval renvoya l'écuyer porter la coupe d'or au roi Arthur, et dire à la pucelle qu'il la vengerait du soufflet qu'elle avait reçu du sénéchal ; il prit alors la route qui le mena le même jour le long d'une rivière à un beau château. Le maître en était sur le pont à regarder les passants, et Perceval lui raconta comment il venait de tuer le chevalier Vermeil.

Le châtelain, appelé Gornemont de Gohor, l'invita à loger chez lui, et lui montra à se servir de son cheval, de sa lance et de son épée, mais ajouta qu'il ne pouvait lui apprendre ce qui faisait un vrai chevalier : la peine, le cœur, et l'usage. Puis il lui chaussa un éperon au pied dextre « car telle estoit lors la coutume que quiconque chevallier faisoit, il appartenoit que premièrement luy chaussast l'éperon » ; en lui remettant l'épée, il lui dit que « avesques l'épée luy avoit donné la plus haulte ordre

que Dieu ait faite, c'est l'ordre de chevalerie qui de toute noblesse est remplie. »

Enfin il lui donna quelques conseils :

« — s'il eschiet que combattre vous convienne à aucun chevallier, que se de luy este vainqueur, et que contre vous ne se puist plus défendre ou contrevenir, mais à mercy se veuille rendre, faictes que mercy en aiez.

— derechef vous prie que ne soyez langart, ne trop parlant, ou rapporteur de chaudes nouvelles, car nul ne peult estre rempli de grant langaige qui souvent chose ne die, qui lui retourne à villenie. Les aucteurs disent aussy que grandes parolles ou trop grant plaid, le vice ou le péché atraict. Pour ce, beau filz, chastiez vous de trop parler, si tel vice estes tempté.

— et vous requiers encores, que se vous trouvez homme ne femme, de quelque estat que ce soit, qui de conseil ait besoing, que conseil ne lui reffusiez, se le pouvoir ou la science en avez.

— une aultre chose vous veuil apprendre que ne debvez tenir à desdain, c'est que souvent et volontiers des esglises et es mous tiers (monastères) allez prier celluy qui vous a faict et qu'il ait de vostre âme mercy, et que en ce siècle terrien, comme bon et catholique chrestien, vous veuille de toute chose maligne et nuisante préserver et garder. »

Ayant repris la route à travers de grandes forêts, Perceval rencontra une ville fortifiée appelée le Château de Beaurepaire ; quatre « sergeans ou mortes paies, tenant chacun une grande hache en main et l'espée au costé » vinrent lui ouvrir la porte et lui firent traverser une ville en mauvais état, les tours, les murs des deux églises et des deux monastères étant fendus. Au palais, il fut reçu par deux vieillards et une pucelle d'« un robe de pourpre vestue, fourrée d'ermes, et la cotte, d'une soye noire, fourrée de martres subellines bien riches » ; elle était « formellement belle », et « ses cheveux sembloient mieulx estre de fin or que de poil. »

La pucelle, appelée Blanchefleur, lui dit être nièce de Gornemont de Gohor, d'ins avec lui, et lui fit faire un bon lit « tellement que plus ne luy restoit pour prendre ses délitz, que le déduit que l'on prend aux pucelles et aux dames, quant en tel lieu tenir on les peult ; mais encores ne scavoit le noble chevallier Perceval que c'estoit, parquoy au jeu rien n'entendoit. »

Il s'endormit... « Mais la noble pucelle... pense, souvent se dégette, se vire et se retourne, et en son licit tressault tant, voiant qu'elle ne pouvoit plus, au mal qui la tenoit, résister, se leva ». alla dans la chambre où dormait Perceval et « tant gemist et auprès de luy pleure, qu'il s'esveilla » et lui demanda le motif de ses plaintes.

Elle lui expliqua que Gaugeron, le sénéchal du roy Clamadieu, des Isles de la Mer, lui faisait la guerre, et lui avait déjà tué ou fait prisonniers 260 de ses 310 chevaliers ; il entretenait un camp autour de la ville depuis un hiver et un été et l'affaînoit. Perceval lui promit de l'aider et la pria de venir « avesques moy gesir, pour voustre mélancolie oublier... à quoi la pucelle faintement un petit contredict, mais tant la pressa Perceval en la baisant, qu'il la jecta entre les deux linceulx ; parquoy ensemble demeurèrent joyeusement couvers d'une seule couverture ; ainsy furent Perceval et la pucelle toute la nuict couchez dedans le licit, bouche à bouche, ce que je croy guères ne leurs ennuia. Mais trop leur poise, que tant treuvent la nuict courte car sans dormir la passèrent bras à bras et sans cesser de prendre leur soulas. »

Le matin, Perceval monta à cheval et s'en alla vers le camp de Guingueron, qui vint au-devant de lui, et ils se provoquèrent au combat ; à la première rencontre, ils rompirent tous deux leurs lances, Guingueron tombant par terre ; Perceval descendit de cheval et ils combattirent à l'épée. Guingueron finit par de mander mercy. Perceval lui dit de se rendre prisonnier au château de la pucelle, mais Guingueron, craignant sa vengeance, car il avait tué son père, obtint de se rendre prisonnier sur parole à la cour du roi Arthur.

Le roi Clamadieu vint apprendre la défaite de son sénéchal en combat singulier, et envoya 100 chevaliers au pied du château pour attirer Perceval au-dehors, vers le reste de l'armée, composée de 400 chevaliers et de 1.000 piétons. Mais Perceval sortit, et tua ou fit prisonniers tant des premiers cent que le reste se précipita au secours ; trouvant la porte ouverte, certains réussirent à pénétrer dans le château ; mais la porte ayant été refermée, ils durent se rendre. Le même jour arriva « comme Dieu le voulut, par fortune de vent de la mer, une barge devant le château, laquelle estoit pleine de froment et d'autres vivres... ble, avoines, pois, vin, beuz et pores sallez ».

Voyant le château ravitaillé, Clamadieu, furieux, « presque tout dire forcené », ... « un messenger au chasteau envoya, sommer le chevalier vermeil, Perceval nommé, que au lendemain trouvast en camp devant le chasteau et que délibéré estoit en ce lieu l'attendre jusqu'à nonne pour se combattre à luy, parquoy s'il estoit né à ce faire, il le deffioit aux armes ».

Le lendemain, Perceval rencontra Clamadieu et « au premier coup qu'ils s'attainrent, leurs lances brisèrent en deux... et tous deux leur convint par terre aller... et puis mirent la main à leurs rudes espées... et tant exploier Perceval... qu'il convint à Clamadieu à la mercy de Perceval se rendre... et Perceval s'accorda qu'il s'en allast au Roy Artus prisonnier se rendre. »

Après avoir passé quelque temps au château de Beaurepaire, Perceval déclara vouloir partir pour aller voir sa mère ; après avoir chevauché toute une journée, il arriva près d'une rivière, à un château où quatre écuyers le conduisirent à « un bon preudhomme, estant dessus un licit assis, portant en sa teste un grant bonnet de pourpre fourré de martres subellines, et si estoit sa robe de même ». Un écuyer apporta de la part de la nièce du châtelain une belle épée « merveilleusement riche estimée, car le plumbeau estoit de fin or de Cypre, aorné de pierre-rie, et la croisée de mesme, et le foureau d'orfaverie » ; le châtelain la remit à Perceval.

Pendant qu'ils devisaient, « sortit un chevalier d'une chambre, lequel portait une blanche lance en sa main... du fer d'icelle blanche lance issoit une goutte de sang, laquelle couloit jusques sur la main de l'escuyer qui la portait ». Se souvenant que le chevalier Gornemont de Gohort lui avait enseigné « que de trop parler se gardast », il ne demanda aucune explication « Atant entrèrent en la salle deux jeunes escuyers, portant chacun en sa main un fort beau chandelier d'or, et en chacun chandelier y avoit dix chandelles du moins ».

Après entra une fort belle demoiselle, laquelle, entre ses mains, portait un Graal, « et quant fust en la salle entrée, une si grant clarté du Graal apparust, que rien on ne percevoit de la clarté des torches ou chandelles allumées... » ; « et après elle, entra encores une autre damoiselle qui la suivait, tenoit un taillover d'argent en sa main ». Tous allèrent dans une autre chambre, mais pendant le repas qui suivit, le Graal passa plu-

sieurs fois ainsi encadré entre le chevalier à la lance et la demoiselle au tailloir, sans que Perceval demanda ce que c'était.

Après le repas, composé d'une hanche de cerf, furent servies les « confitures et espiceries comme figues et dactes confites, noyz, muscades, giroffes et grenades en dragées, electuaire doux de gingembre alexandrin », puis les vins, à la fin l'hyocras, tant claret que blanc, chose que Perceval n'avait jamais vue. Enfin Perceval fut conduit à son lit par quatre écuyers, mais à son réveil ne trouva personne, vit bien closes les portes des chambres, passa par la salle, la cour, et s'en alla sans que personne n'ait répondu à ses appels ; sitôt franchi le pont-levis, celui-ci se leva.

Dans la forêt, il rencontra sous un chêne une pucelle pleurant un chevalier étendu à ses côtés, tué le matin même ; elle lui apprit qu'il sortait du château Peschor, récemment blessé en bataille par un javelot qui lui avait percé les deux hanches, de sorte qu'il ne pouvait plus monter à cheval, mais seulement s'amuser à pêcher en barque, raison pour laquelle on l'appelait le roi pêcheur.

Elle s'étonna qu'il n'ait pas demandé ce que signifiait le Graal, et lui dit en colère : « si du Graal enquis te fusses, il eust sa santé recouverte et fust venu à guarison... mais saches que par ton default, grant mal et grant ennuy à toy et à aultruy en adviendra, par ton péché... » ; elle ajouta être sa cousine germane, et lui apprit la mort de sa mère. Elle lui déconseilla de se servir de l'épée donnée par le roi Peschor avant de l'avoir fait reforger par le « fabure » Tibver qui l'avait faite et habitait près du lac Cotoatre.

Perceval se rendit à la cour du roi Arthur, qui le fit recevoir par Gauvain de Batestire, son neveu ; il en apprit qu'il avait, sans le savoir, jouté avec Keux le sénéchal, lui avait cassé le bras droit, et ainsi vengé la pucelle qui avait reçu un soufflet pour avoir soutenu Perceval dont Keux s'était moqué. Mais presque aussitôt arriva une demoiselle laide et barbue, sur une mule, qui, sans en descendre, déclara à Perceval qu'il était maudit pour n'avoir pas demandé au roi Peschor, pourquoi la lance saignait et à quoi servait le Graal. Puis, s'adressant au Roi, elle déclara se rendre au Château Orgueilleux, où il y avait 570 chevaliers, avec chacun leur amie, et près duquel se trouvait le

Mont Périlleux, où était retenue prisonnière une demoiselle. Enfin, elle s'en alla pendant que Gauvain déclarait au roi qu'il irait délivrer la prisonnière ; Girflet en dit autant, puis Perceval.

Ce dernier passa ainsi cinq années en aventures, sans entendre une messe, jusqu'à ce que, rencontrant un jour trois chevaliers et dix dames, nu pieds, il en apprit que c'était un Vendredi Saint, « le vendredi renommé, le jour que l'on doit aorer la croix et ses péchés plorer. Car ce jour, fust cil en croix pendu que l'on vendit trente deniers, celui qui est pur et sans macule, et fust par nos péchés faict homme... Tous ceuls qui ont créance en Dieu, doibvent ennuir pénitence faire, nul homme qui croit ung seul Dieu ne doit ce jour armes porter, dont m'esbahis dont ainsy armé vous venez ». Ils ajoutèrent qu'ils revenaient ainsi de voir un ermite.

Perceval se rendit à cet ermitage, avoua ne pas s'être confessé depuis cinq ans, et avoir eu beaucoup d'aventures parce qu'il avait omis de demander au roi Peschor ce que signifiait le Graal. L'ermite déclara être le frère de la mère de Perceval et que le serviteur du Graal était leur frère à tous deux, donc l'oncle de Perceval ; mais voyant que ce dernier manifestait repentir et pénitence, il lui accorda l'absolution à condition d'aller à la messe chaque matin où il se trouverait à proximité d'une église ou d'un moustier (monastère). Il lui conseilla d'honorer son prochain, et des pouvres avoir pitié... révérence te faudra faire à ceulx qui sont majeurs de toy... se pucelle ayde de toi demande, secoures la... supporter il te fault aussi femmes, veuves et orphelins » ; enfin il lui donna la communion le jour de Pâques.

Pendant ce temps Gauvain allait chez le roi Peschor, et vit le Graal « qui servoit sans que nul homme vivant le tint... et de sept metz entiers les a mult richement servis... de quoi Gauvain fori se esbahit, voyant le Graal aller et venir... pour ce qu'il ne voit aultre serviteur que le Graal servir ». Le repas terminé, tout s'évanouit d'un seul coup et Gauvain se trouva seul dans la salle où étaient une bière et une lance, dont le fer était blanc comme neige, posée dans un grand bassin d'argent, où coulait le sang provenant du fer de la lance.

Le châtelain sorlit d'une chambre, tenant à la main une épée, l'épée du chevalier qui était dans la bière, et qui était brisée, l'autre morceau étant dans la bière ; il dit à Gauvain que

seul le meilleur chevalier du monde pourrait ressouder les deux parties. Gauvain n'y parvint pas et demanda ce que signifiait la lance au châtelain qui lui dit : « cette sainte et sacrée lance, de laquelle le filz de Dieu eust le costé jusqu'au cœur percé, par ce le jour qui fust en la croix pendu, et eust en nom Longis, celluy qui le féríst... et de ce jour a ceste lance depuis incessamment saigné, et durablement saignera d'icy au jour du jugement... par ce sang racheptez serons des peines d'enfer ».

Puis il commença à raconter que l'épée avait appartenu à Judas Macchabée, mais Gauvain s'endormit, et le lendemain se réveilla sous un arbre vert au bord de la mer, et tout le monde le remercia, plus tard d'avoir demandé l'histoire de la lance car depuis lors les forêts, prairies et pêcheries étaient redevenues prospères, mais on lui reprocha de n'avoir pas demandé l'histoire du Graal, de telle sorte que Gauvain n'osa retourner en Bretagne et se mit à courir les aventures.

Après avoir quitté l'ermite, Perceval trouva dans une lande un château dont la porte était fort riche, faite de hebedin, un bois imputrescible, avec des clous d'or, un verrou d'argent, et un cor d'ivoire à cercles d'or pendant par une chaîne d'or à un anneau d'or. Il sonna dans le cor et entendit quelqu'un à l'intérieur demander ses armes ; par une fente de la porte, il vit passer « un riche escu, de gueulles armoriés, dedans lequel y eust un lyon rampant d'argent » ; un chevalier sortit du château avec des dames, des écuyers et des valets, portant sur son heaume une couronne d'or fin avec des pierres précieuses ; de sorte que Perceval sut que c'était le roi d'Irlande et de Norrois. Celui-ci reconnut sous Perceval le cheval d'un de ses amis Esciautre, parti en Bretagne et jamais revenu. Ils se défièrent, se firent tomber de cheval, et échangèrent des coups d'épée ; le roy se rendit à mercy, et Perceval lui dit d'aller se rendre prisonnier auprès du roi Arthur.

Au château, Perceval entendit raconter qu'au Grand Pin du Mont Douloureux, il y avait un merveilleux pilier aux crocs auquel aucun chevalier n'avait pu attacher son cheval, et décida d'y aller. Il arriva à un château désert, où, en parcourant les salles il trouva un échiquier peint d'azur et d'or, dont les pièces étaient d'émeraudes et de rubis, et Perceval vit une main qui jouait et trois fois il fut mat.

Prenant les pions pour les jeter à la rivière, il vit apparaître une demoiselle qui lui dit en être la gardienne, et qui lui promit son amour s'il attrapait un cerf blanc qu'elle lâcha dans un parc voisin.

Puis Perceval arriva au bord de la mer où il retrouva le château de Beurepaire, tout remis à neuf ; Blanchefleur lui fit fête, mais Perceval repartit au bout de trois jours, et, par la Gaste Forêt, arriva en deux étapes au château de sa mère, où il fut reçu par sa sœur germaine, qu'il n'avait pas vue depuis dix ans et quatre mois, et dont il se fit reconnaître. Ils s'en allèrent ensemble voir leur oncle l'ermite, dans l'ermitage duquel était enterrée leur mère, près de l'autel ; ils y parvinrent dans la nuit qui suivit leur départ de leur château, ce qui indique une petite distance.

Après avoir passé trois jours avec sa sœur, Perceval s'en alla à travers une grande forêt, et le troisième jour, rencontra un riche château dont les pierres étaient de marbre ; il n'y trouva personne jusqu'à ce qu'il eut frappé sur une table ; une pucelle apparut alors, puis trois qui le désarmèrent et l'emmenèrent voir la dame du château, où il n'y avait nul homme, mais plus de cent dames, damoiselles et pucelles, raison pour laquelle il s'appelaient le « Château aux Pucelles » ; elle lui donna à manger, à coucher, mais à son réveil, Perceval se trouva avec ses armes et son cheval sous un chêne.

Il arriva alors à une rivière traversée par un pont dont il n'y avait que la moitié, soutenue par une attache de cuivre ; il avait été fait à la demande d'un chevalier Quarimedic en guerre contre le sire du Chastel Orgueilleux et son cousin Quaradigant ; il lui fallait passer la rivière pour attaquer le château ; le travail fut commencé par une pucelle experte en négromancie, qui l'hébergea un jour dans une salle agréablement jonchée de joncs et de menues herbes, et lui proposa de lui faire le pont s'il consentait à l'épouser ; mais le jour même où elle le commençait, son ami fut tué dans la forêt par un autre chevalier, de telle sorte qu'elle laissa le pont inachevé, en disant que nul homme ne pourrait y passer s'il n'était le plus honoré des chevaliers. Perceval monta sur le pont, poussa un grand cri, et le pont tourna, se ressouda à l'autre rive, de sorte que Perceval sut qu'il était le meilleur chevalier du monde.



Perceval parvint alors au Château Orgueilleux, auprès duquel étaient le roi Arthur, Gauvain son neveu, Yvain le fils du roi Urien et Keux le sénéchal, et Lucain, Saigremor et Bedvier, Gaheries et Agravain, Yves, Yvonnets et Tors, le fils du roi Ares, Toulart de Rougemont et Arrez, le fils du roi Lac, et Lancelot du Lac, Eslys et le fils à la Galèche, Moridas. Plusieurs autres noms de chevaliers de la Table Ronde sont donnés dans un chapitre suivant : Gladoins, d'Estrai de la grande forêt, Gueresches, le chevalier au cercle d'or, Biaut des Isles, Bagomades, celui à la cote mal taillée, Guises le Petit, le comte de Baladigan, le duc Quinables, Caulas, Merangis, Carados briefbras, Dodinau le sauvage, Erec, Epinogres et Dagniau, Carsalas et Hains de Nimeaulx, le laïc hardy, le beau mauvais, Yvain, Lanoustre, Brandelis, et Yvain Blanchés-mains.

De l'autre côté de la lande se trouvait le roi d'Irlande, 3.000 Yrois (Irlandais), le roi Agnises et Briant le courtois, avec des Ecossais. Perceval se joignit à ces derniers pour la joute ; il y démonta le sénéchal Keux.

Après le tournoi, dont les en-têtes des chapitres 19 et 20 disent qu'il se passa devant le Château Orgueilleux à Quimpercorentin, il retourna par le pont qui virait, et arriva dans une forêt où il entendit un chevalier qui criait du fond d'une tombe. Perceval coupa une branche et leva la pierre ; le chevalier en sortit, mais au moment de refermer la dalle, poussa Perceval dedans, puis monta sur le cheval de ce dernier, qui, par enchantement, resta immobile ; étonné, le chevalier dit à Perceval qu'il était « le plus prisé, le mieulx aprins et le mieulx enseigné que chevalier qui porte vie » et il le tira de la tombe en lui proposant de lui montrer le chemin du Mont Périlleux.

Perceval s'en alla sans rien demander et arriva à un château où, dans les salles vides jonchées de fleurs odoriférantes, il trouva un échiquier en face duquel il s'assit ; alors apparut une pucelle qui le fit désarmer et diner ; puis elle lui dit être parente du roi Brodigain, aïeul de Gauvain, et avoir reçu les échecs de sa cousine la fée Morgue, sœur d'Arthur, en souvenir des quinze années qu'elles passèrent ensemble.

Quand ils eurent dîné, la damoiselle vint rejoindre Perceval et le lendemain lui proposa de rester. Mais Perceval déclara vouloir retourner voir le roi Peschor et la pucelle le conduisit jusqu'à une rivière, en lui indiquant le chemin au delà.

Perceval trouva alors un chevalier pendu depuis deux jours par les pieds à un chêne, son cheval encore près de lui. Détaché, ce chevalier déclara se nommer Bagomades, et avoir été ainsi suspendu par le sénéchal Keux, qui revenait avec trois chevaliers du Mont Douloureux, de mauvaise humeur pour n'avoir pas pu attacher leurs destriers au fameux pilier.

Après avoir dépendu Bagomades, Perceval erra quinze jours, trouva un enfant dans un arbre, tenant une pomme à la main ; il lui demanda le chemin du roi Peschor. L'enfant lui répondit qu'il pourrait être le lendemain au Mont Douloureux, qui n'était qu'à une journée de route, et se sauva dans le haut de l'arbre. Perceval, après avoir dormi chez un ermite, découvrit le lendemain le Mont Périlleux où il aperçut le pilier de cuivre, avec quinze croix alentour, en pierre, cinq vermeilles, cinq blanches et cinq azurées. Au pilier était un anneau d'or, et autour étaient écrits en lettres d'argent deux vers latins qui signifiaient « que nul chevalier n'arresmes à l'anneau son destrier, ne se poult comparer au meilleur chevalier du monde ».

« Perceval ne scavoit pas lire, mais bien en avoyt ouï parler » ; il y attacha donc son cheval, et vit arriver une pucelle chevauchant une mule blanche, qui se mit à caresser le cheval ; elle félicita Perceval de l'avoir attaché au pilier, et l'invita à venir sous son pavillon pour lui faire « grande feste, grand honneur et courtois accueil ». Sous la tente, ils retrouvèrent des chevaliers, dames et pucelles.

La demoiselle qui lui dit être du Grand Mont du Puy Douloureux, lui expliqua être venue là parce qu'elle avait entendu annoncer que Gauvain, Yvain, Girflet, Saigremor, Lancelot et le chevalier au cercle d'or, avaient quitté la cour du roi Arthur pour venir au Mont Douloureux. Elle lui raconta qu'à la naissance du roi Arthur, trois fées avaient annoncé à son père Uter-pendragon que l'enfant aurait « sens, puissance, valeur et honneur », puis qu'en sa ville de Gloencestre, une pucelle était venue de la part de la fée Morgue prédire que le nouveau-né serait « plus que son père redoubté », ce sur quoi Uter-pendragon demanda à son « devin » Merlin de lui indiquer le moyen de reconnaître le meilleur chevalier de la terre. Merlin demanda quinze jours de congé, alla sur la montagne, et « tant a oré et prié que les croix et le pillier feist, par scavoit et par l'art de négromancie ». Il rencontra alors la mère de la damoiselle, en fit sa mie, lui bâtit

le château du Mont Douloureux, et revint à Carlion en Galles dire au Pendragon qu'il avait trouvé un pilier où nul ne pourrait attacher son cheval s'il n'était le meilleur chevalier du monde. Puis Merlin revint au manoir voir sa mie, et ainsi naquit la dame qui parlait à Perceval.

Ce dernier expliqua à son tour que c'était le chevalier dans la tombe qui lui avait indiqué le chemin, et, après que la pucelle lui eut dit que c'était un stratagème pour voler les passants, elle indiqua à Perceval le chemin du roi Peschor.

De nuit, Perceval parvint à un arbre portant trois mille chandelles aussi claires que de belles étoiles, mais qui s'éteignirent au fur et à mesure qu'il s'approchait du pied de l'arbre, où il ne trouva plus qu'une chapelle avec un seul cierge ; sur l'autel gisait un chevalier mort, devant lequel brillait le cierge ; il entendit alors un grand cri et vit une main noire éteindre la chandelle.

Le lendemain, il trouva quatre veneurs chassant le sanglier, qui lui indiquèrent un château où il fut reçu par une pucelle ; elle lui dit que sa rencontre de la chapelle indiquait qu'il trouverait le Graal ; elle lui montra le chemin du roi Peschor.

Perceval trouva ce dernier assis dans une chambre « à voule de fin or, semée de petites estoilles d'argent », dont les parois étaient « de tableteries d'or et d'argent, et par-dessus ymages pourtraictés de fines pierres précieuses ». Au cours du repas arrivèrent successivement une pucelle tenant le Graal, une autre portant la lance dont le fer saignait goutte à goutte, puis un écuyer portant l'épée rompue, et Perceval demanda ce que tout cela signifiait.

Le roi Peschor expliqua alors que l'enfant à la pomme avait refusé de lui répondre parceque Perceval avait péché, et, en montant dans l'arbre, avait indiqué au chevalier de penser au créateur. Puis il donna l'épée à Perceval qui en ressouda les deux morceaux.

Il dit alors que la lance était celle qui avait percé les flancs de celui « qui les portes d'enfer rompist et qui pour nous en croix mort suffrit, par laquelle mort l'ennemy fut deceu, qui nous tenait en ses liens, et par laquelle nous fusmes lavez du péché qu'Adam perpétra et commit par le mors d'une seule pomme ». ...que « quand Jésus fust en la croix glorieuse pendu, où son

précieux cousté fut perçé, depuis que la lance en fust ostée, le sang jusqu'au piedz courut, et Joseph d'Arimathie, qui de ses disciples estoit, en ung vaisseau ce sang sacré repeut, et du tailloir, fut celluy auquel le saint Graal a esté en ceste heure couvert, quand le sacré sang y dévalla ». Ensuite, il dit quelques mots de l'histoire de Joseph, la seule différence avec celle exposée par Robert de Boron étant que Joseph aurait été ramené par Titus et Vespasien à Rome, d'où il aurait gagné la Bretagne.

Puis il indiqua que des deux pucelles, celle qui portait le Graal était « de royale lignée extraicte, pucelle et vierge, car aultrement, le St-Graal en ses mains tiendrait pour nulle chose qu'il advint. Et celle qui le tailloir porte... est fille du roy Gondesert (frère du roi Peschor), et celle au Graal est ma fille ».

L'épée brisée était celle avec laquelle avait été assassiné le roi Gondesert, châtelain de Quinquenau, après un combat où avait été tué un chevalier Espinègres. Après la bataille, un neveu d'Espinègres, appelé Pertinans de la Rouge Tour, se désarma et s'habilla en valet, s'introduisit ainsi déguisé dans le château le Gondesert, ramassa l'épée d'un mort et en tua Gondesert, puis, jetant l'épée brisée, se sauva par la fenêtre ; la fille de Gondesert avait alors dit à son oncle de garder l'épée qui serait ressoudée par celui qui vengerait Gondesert.

Puis Peschor dit que l'arbre aux trois mille chandelles était un arbre sous lequel s'assemblaient des fées, mais que celles-ci s'étaient sauvées à l'approche de Perceval. La chapelle avait été faite par la reine Brangemore de Cornouailles, qui y fut tuée par son fils Pinègres. La main noire continuait à tuer quiconque venait en la chapelle ; pour rompre l'enchantement, il faudrait prendre un voile blanc dans une armoire, le tremper dans l'eau bénite, et en arroser la chapelle.

Perceval alla coucher dans un beau lit dont le challit était d'or et d'argent massif, à petits mannequins et images esmailées : les quatre piliers d'or massif étaient posés sur quatre lions, deux en pierres précieuses, les deux autres en rubis, avec un pavillon en drap d'or cousu de perles.

Le lendemain, Perceval retourna à la chapelle ; la main noire le repoussa loin de l'armoire où il essayait de prendre le voile. Perceval essaya de lui donner des coups d'épée, mais il tapait dans le vide ; il se signa alors avec son épée, et la foudre tomba sur la chapelle dont le toit s'enflamma. Le diable s'en

alla, Perceval put ouvrir l'armoire, prendre le voile dans un vaisseau d'or, et asperger l'autel d'eau bénite trouvée dans un bénitier ; puis il éteignit le feu et s'endormit.

Le lendemain matin, il sonna la cloche de la chapelle, et vit venir un vieillard, puis deux autres ; ils célébrèrent la messe, enterrèrent le chevalier trouvé dans la chapelle, dans le cimetière où étaient tous ceux tués par la main noire, puis gagnèrent l'ermitage où le vieillard rappela à Perceval la vanité des « honneurs mondains ».

Après s'être confessé, Perceval reprit la route, et arriva au château de la Tour Rouge, à la porte duquel, à un pin, pendait l'écu mi parties d'argent, et gueules et d'azur, avec dedans deux pucelles d'or ; armes du chevalier Pertinans, ou Pertinel, le meurtrier de Gondifert, frère de Peschor. Un valet lui dit que l'écu était là pour défier tout chevalier qui voulait combattre Pertinel. Perceval le prit et le froissa contre le pin ; le valet sonna un cor pour avertir Pertinel, qui vint jouter. Depuis prime jusqu'à midi, les deux chevaliers se combattirent ; tombé à terre, Pertinel refusa de demander merci, et Perceval lui coupa la tête ; il la prit pour la montrer au roi Peschor, mais il y avait cinq ans qu'il avait quitté le pays et ne connaissait pas les chemins.

Perceval alla donc auprès du roi Arthur qui lui fit raconter ses aventures, et les fit mettre sur un écrit, d'abord revêtu de son sceau royal, ensuite enfermé dans une armoire du château de Sallebières (Salisbury ?). Perceval fut alors fêté pendant huit jours, après lesquels une pucelle vint avertir Perceval que son oncle Peschor était mort et avait demandé que Perceval vint se faire couronner à Cardueil et prit son royaume. Artus, avec douze rois, accompagna Perceval à Cardueil, et le couronna le jour de la Toussaint ; les quatorze rois restèrent ensemble un mois, pendant lequel les invités furent servis par le Graal. Puis Arthur s'en alla.

Ce passage du récit de Ménestrier est ainsi tourné que l'on a presque l'impression que le roi Peschor était roi de Carduel (Carlisle en Cumberland ?) ; sinon ce serait Perceval et non Artus qui aurait dû quitter Cardueil. Par ailleurs, ce chiffre de 14 rois est à rapprocher du nombre presque identique indiqué aux chapitres 1 et 2.

Perceval maria ses deux cousines, la fille du roy Gondifert au roi Orien, sire de l'Auval, et la fille du roi Peschor au roi de Maronne, « une région à merveille froide » ; puis il régna sept ans, après quoi, ayant entendu dire que son frère Agloal était mort, il remit sa terre au roi de Maronne, prit le Graal, la lance et le tailloir, et alla en un ermitage dans une forêt proche, devint prêtre au bout de cinq ans, et mourut dix ans après, la veille d'une Chandeleur. Le jour de son trépas, le Graal, la lance et le tailloir « furent aux saintz cieulx ravis et emportés, et depuis n'ont par nul en terre esté veus ». Il fut enterré au « palais aventureux » et inhumé auprès du roi Peschor.

Ainsi se termine l'histoire de Perceval d'après Ménestrier, orateur de Jehanne de Flandres, qui semble s'être inspiré de Chrétien de Troyes, encore qu'il parle de « Gauchier le Doudain qui ceste hystoire nous a commémorée », à propos du passage où Perceval est dépeint dépendre le chevalier Bagomades.

## CHAPITRE VII

### L'ERMITE TREVRIZENT

Le « Minnesinger » Wolfram d'Eschenbach (bourg du Nord-gau dans le Palatinat actuel) qui cite comme référence un nommé J. Guyot, peut-être Guyot de Provins, écrivit son *Parzival* vers 1197, alors qu'il était hébergé par le landgrave Hermann de Thuringe ; il est probable que Wolfram a connu l'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse, qui était devenu roi d'Arles en 1178, et Lainor de Plantagenet, sœur de Richard Plantagenet dit Cœur de Lion, épouse du duc de Savoie ; or Foucon V comte d'Anjou, après avoir marié en 1127 son fils Geoffroi à Mathilde, fille d'Henri 1<sup>er</sup> d'Angleterre, était parti en Palestine, et était devenu, de 1138 à 1143, roi de Jérusalem après son mariage en 1128 avec la fille de Beaudoin II de Jérusalem.

Par Barberousse, roi d'Arles, Wolfram a pu connaître l'hé-

résie (mazdéenne) des cathares, écrasée par la Croisade des Albigeois dix ans plus tard en 1208, et par les Plantagenet, l'hérésie manichéenne, qui avait été inspirée par l'idée bouddhique de la possession du Mani : une pierre qui dissipait les erreurs et inspirait le savoir (du grec *eschein* : avoir ?).

Cette question des sources de Wolfram a une grande importance, car il est visible à le lire que ce *minnedichter* était partisan d'une doctrine secrète, et toute une école, surtout allemande, puisque Wolfram est un écrivain allemand, a soutenu que la mystique du Saint Graal était une mystique mazdéenne. Mr Otto Rahn, dans un livre intitulé : « la Croisade contre les Albigeois ou croisade contre le Graal », dit ainsi que les aventures de Perceval se seraient passées dans le comté de Foix, au pied des Pyrénées, dans les grottes souterraines de Sabarthès, au-dessus d'Olmès, où les Cathares avaient de véritables cathédrales souterraines.

Ces auteurs oublient que, s'il est très possible que Wolfram ait été partisan du mazdéisme et ait introduit ses conceptions propres dans son poème, écrit en 1197, cela ne veut pas dire que Perceval, qui vivait vers l'an 500 en pays de Galles, les ait connues. Wolfram demeure l'un des plus grands écrivains du Moyen-Age allemand, mais au point de vue de l'histoire de Perceval, n'est qu'une quatrième main : la première main étant les bardes du roi Arthur qui écrivirent son histoire, enfermée dans le château du Pendragon à Salisbury, la deuxième main étant les anglo-normands qui traduisirent ces chansons du gallois en latin ou en anglo-normand, et la troisième main étant Chrétien de Troyes et Guyot de Provins, dont les ouvrages sont en partie perdus, mais où Wolfram a puisé.

Nous ne chercherons donc dans ce dernier, d'après la traduction de Mr Maurice Wilmotte, que ce qui peut compléter le récit précédent.

Le roi Gandein mourut laissant deux fils ; Galoes, l'aîné qui prit l'héritage, et Gahmuret l'Angevin, « l'Anjou étant son domaine » (strophe 6) ; « il reçut la vie en Anjou » (strophe 108) ; Gahmuret demanda à son aîné seize écuyers, quatre pages, des coffres de voyage bien garnis, et décida de courir le monde pour gagner une femme digne de lui. Il alla au service de Baruc, souverain de Bagdad, puis auprès de Pelagane, reine de Zaza-

manque, pays Maure ; celle-ci venait de perdre son amant Eismhart, et était assiégée dans Patelamont par Hiutiger, Gaucher de Normandie et Razalic ; il la délivra, lui fit un enfant : Feirefiz (ou Veirefils), mais repartit à nouveau. Sur les terres de la reine Herzeloïde, près de la ville de Kanvoles, il jouta contre Uterpendragon, père d'Arthur, contre Cidegast de Logres, et contre Morholt d'Irlande (nom que nous avons vu dans la légende de Tristan et d'Yseult) ; il conquit ainsi le cœur d'Herzeloïde, reine de Galles, d'Anjou et de Norvals, (dont la capitale était Guingrivals) Il était là quand il apprit la mort de son frère aîné, prince d'Anjou, mais s'en retourna aider son premier suzerain Barnuc, attaqué par les Babyloniens, et fut tué par Ippodemon, roi d'Alexandrie ; il fut enterré à Bagdad, sous le signe de la croix, malgré les païens.

Tampaneis, l'écuyer de Gahmuret, vint annoncer la mort à Herzeloïde, qui peu après mit au monde un fils : « elle n'hésita pas à saisir le bouton rose doré, c'est son petit bout de teton que je veux dire, et à le glisser dans la bouche mignonette ; évitant la faute de maintes femmes, elle fut la nourrice » ; puis quittant son royaume, elle se réfugia dans la forêt de Soltane, où elle éleva l'enfant à la dérobée et dans l'ignorance de sa qualité, en lui faisant apprendre seulement la chasse au javalot.

C'est en chassant qu'il rencontra les trois chevaliers menés par Karnahkarnan, comte d'Outerlec, à la recherche d'une femme : Imane de Bellefontaine, enlevée de force par Meleagant. Au moment où il partit pour aller demander des armes au roi Arthur, la mère de Perceval lui indiqua sa naissance, et que deux des trois états héréditaires : Galles et Norgalles, lui avaient été enlevés par Le Hellin, qui avait tué Dorgental, le vassal de la reine qui défendait ses domaines. Perceval promit de venger ce dernier.

Perceval s'en alla, prit les baisers et la bague de Jeschute, la mye au chevalier Orilus ; puis, au château du roi Arthur, tua le chevalier Vermeil, appelé Gaheviez ; il arriva ensuite au château du seigneur Gornemant de Graharz, qui aurait voulu le garder pour le marier à sa fille Liase.

Mais Perceval reprit la route, franchissant les montagnes qui séparaient le pays de Graharz du royaume de Braubarz, et arriva au château de Beaurepaire, où Cuidaramour, fille du roi

Tampenterre, était assiégée par Clamidé, roi de Brandigan, et par Guingueron, son sénéchal. La disette y régnait.

La jeune fille, bien plus belle que Liase, était avec ses oncles Guyot de Catalogne et le vieux Mandillot, tous deux ermites dans la toute proche forêt ; elle dit être nièce de Gournemont, par sa mère. Le soir, Cuidaramour vint réveiller son hôte dans son lit, mais « loin de passer les limites permises à son sexe, garda une pureté inviolable ». Elle expliqua à Perceval que Clamidé avait tué Genteflor, le frère de Liase, et qu'elle voulait être délivrée ; le lendemain, Perceval combattit Guingueron, et l'obligea à demander merci et à se rendre à la cour du roi Arthur. Puis il battit le roi Clamidé lui-même, et devint l'époux de Cuidaramour.

Mais il repartit à l'aventure, et arriva au château du roi Péschor, que lui avaient indiqué des pêcheurs sur la rivière ; il se désarma et revêtit un manteau de satin d'Arabie, que lui apporta un écuyer de la part de Repousse de Joie, la royale souveraine, puis dina avec le fils du roi Frimutel ; il vit passer un écuyer portant une lance sur le fer de laquelle du sang jaillissait, coulait le long du bois jusqu'à la main, et se perdait dans la manche.

Puis parurent deux blanches vierges, la comtesse de Tena-broc et une compagne, portant deux chandeliers d'or ; puis une duchesse et une compagne portant deux piédestaux d'ivoire ; ces quatre premières étant vêtues de robes d'écarlate brune ; alors vinrent quatre dames vêtues de velours vert, portant de grands flambeaux, puis quatre autres vêtues également de vert, portant un grenat hyacinthe, scié en tranche non moins longue que large, et formant la table luxueuse sur laquelle mangeait le maître du logis ; elles le posèrent sur les piédestaux. Les filles d'Yvain, comte de Nonel, et de Gérin de Ril, étaient du nombre de ces dames.

Ensuite vinrent les deux princesses précédées de quatre innocentes pucelles et portant deux couteaux d'argent sur une touaille (serviette). Enfin parurent six demoiselles, portant six verres diaphanes pleins de baume qui donnait une belle flamme, précédant la Reine Repousse de Joie ; celle-ci portait un diadème, et sur un coussin d'achmardi vert, (c'est-à-dire sur une émeraude) le Graal « supérieur à tout idéal terrestre ». Elle était vierge,

car « le Graal ne souffrait les soins que d'un être chaste, exempt de la moindre souillure ».

Un page passa avec de l'eau dans des cruches d'or, et une Manche touaille pour permettre de se laver les mains, et quatre chevaliers amenèrent quatre carrosses chargés de vaisselle d'or. Devant le Graal, « fruit de la béatitude, inépuisable source des délices de la terre », étaient préparés les mets, et des petits récipients d'or contenaient les condiments : « vin de mures ou le raisin, sirop rouge ; ils n'avaient qu'à tendre leur hanap, pour l'y reconnaître à l'instant, versé par la puissance du Graal. De cette illustre compagnie le Graal était comme le traiteur ».

Mais Perceval ne demandait rien : « Gournemont, se disait-il, dans sa bonté sans limite, me déconseilla de poser des questions ». Il n'interrogea pas non plus quand on lui fit cadeau de l'épée à poignée en rubis.

Avant d'aller se coucher, Perceval aperçut par une porte entre-baillée le châtelain : un vieillard étendu sur un lit dans la chambre voisine. Mais le lendemain, il ne vit plus personne, et, quand il fut sorti, un écuyer, en fermant le pont levés, lui cria : « La haine du ciel retombe sur toi ! tu es un oison ! que n'as-tu ouvert le bec et interrogé ton hôte ! tu aurais recueilli une grande gloire ! ».

Dans la forêt il trouva auprès du cavalier tué, la demoiselle fille de la sœur de la mère de Perceval ; elle s'appelait Sigune, et Perceval l'avait déjà vue dans la forêt de Brocéliande ; mais il ne la reconnut pas tout d'abord ; elle lui dit que le château était appelé Montsalvage, et le domaine : Terre de Salvage ; le seigneur se nommait Amfortas, et avait trois frères dont l'un Trevrizent était ermite. Elle expliqua que l'épée était celle d'Amfortas, de trempe parfaite, fabriquée par Trébuchet, et que si elle venait à se briser, il n'avait qu'à aller la retremper dans la source Lac, qui donna son nom au roi Lac, et qui était près de Carnant ; mais qu'il fallait prononcer en la trempant, un mot de bonne augure, et que le malheur était sur lui pour n'avoir pas demandé ce qu'était le Graal.

Perceval retourna voir Arthur qui avait quitté son château de Caridol pour venir chasser entre Carduel et Plimizeul, dans une lande où un veneur chassant au faucon découvrit Perceval qui observait trois gouttes de sang laissées sur la neige par une

oie attaquée par le faucon ; ce mélange de rouge et de blanc lui rappelant le beau corps de Cuidaramour. Le veñeur qui ne le connaissait pas prévint Cunneware, la demoiselle qui, le jour où Perceval était venu au château, avait prédit que Perceval serait un vaillant chevalier, et qui avait reçu un bon soufflet du sénéchal Keux.

Cunneware envoya le chevalier Sagremors, qui, démonté d'un coup de lance, revint dire à Arthur qu'il y avait là un vaillant chevalier. Le sénéchal Keux vint et fut également désarçonné, et se cassa le bras en tombant, ce qui vengea Cunneware de son soufflet. Alors vint Gauvain, fils du roi Lot, qui était plus expert aux choses de l'amour, ayant aimé la reine Inguse de Bachtarliez, et qui comprit que la pensée de Perceval était absorbée par une pensée d'amour. Voyant que Perceval fixait les taches de sang sur la neige, il mit son mouchoir dessus, et Perceval recouvrit la raison et la parole.

Il alla auprès du roi Arthur où Kunneware de la Lande, qui était avec Orilus, son frère, et la dame Jeschute de Karnant, le remercia d'avoir désarçonné Keux, le sénéchal, et lui offrit un baiser en récompense.

Puis Perceval, après avoir reçu le baiser d'accueil de la reine Guenièvre, reine de Janfouse, prit place parmi les chevaliers de la Table Ronde, entre Clamidé et Gauvain ; « maintenant réfléchissez à ce que vous avez entendu, et dites si la Table Ronde a le droit de se tenir : Arthur la préside, attaché à cette tradition qu'aucun chevalier ne pouvait manger devant lui tant qu'Aventure avait négligé de visiter sa cour. Aventure s'est présentée ; la Table Ronde en doit avoir l'honneur. Aussi bien ici qu'à Nantes, c'est à elle qu'on transférait le privilège dans le pré fleuri où arbres ni tentes ne la gênaient. Arthur ordonna comme suit le cérémonial afin d'honorer et de récompenser le chevalier rouge selon son mérite : on disposa une pièce de soie d'Acratus pas très large et découpée en rond sur le plan de la fameuse table qu'elle devait figurer. Personne ne réclamait la place d'honneur, toutes les places ayant une valeur égale. Le monarque enjoignit en outre de ménager l'entrée du cercle à l'élite de sa noblesse : pucelles, dames et seigneurs que leur rang faisait admettre aux festins de la cour. »

Le lecteur remarquera ici l'allusion à la ville de Nantes, qui a souvent été considérée comme une interpolation. Dans notre

Histoire du roi Arthur, nous avons montré que la confédération bretonne comprenait l'Armorique, et que celle-ci s'étendait au-delà de Tours ; la dame Jeschute de Karnant serait aussi de Nantes (Caer-Nant), et cela explique que Perceval, fils d'une mère Galloise, puisse être par son père, Angevin. D'ailleurs du temps de l'occupation romaine, la troisième Lyonnaise comprenait au sud de la Loire les Pictes, que nous appelons aujourd'hui Poitevins ; au nord de la Loire, elle comprenait les Diablintes, et les Redones à l'est, les Namnètes ou Nantais au sud, les Venètes et les Curiosilites au centre, et les Osismiens dans le Finistère. Lyon, Sens et Rouen étaient les capitales des trois autres Lyonnaises. Paris étant alors une ville de peu d'importance, la première capitale des Francs en Gaule devait être Laon.

Au milieu des fêtes en l'honneur du nouveau chevalier de la Table Ronde apparut Cundrie la Sorcière, qui reprocha à Arthur d'avoir accepté à sa table celui qui portait les armes du chevalier rouge « tué aux portes de Nantes » (strophe 315), et qui tua le prince Ithier, le chéri des dames (peut-être ce prince et le chevalier rouge sont-ils la même personne) ; elle dit qu'au château de Montsalvage, il n'avait pas posé de questions, qui lui auraient valu les biens immenses contenus dans Trabonite, la cité païenne (l'île de Ceylan ?) où régnait Vairefils l'Angevin, (le demi-frère de Perceval, le fils de Gahmuret et de la reine de Zazamanque), qui en avait épousé la reine.

Perceval décida alors de reprendre le chemin du château du Graal, et connut bien des aventures ; dès le premier coup qu'il se servit de l'épée donnée par le châtelain de Montsalvage, il la brisa, mais la répara à la source du roi Lac, près de Karnant, et elle lui servit alors avec succès. Il retrouva sa cousine Sigune qui pleurait toujours son ami Janutalandre, tué par Orilus, dans un ermitage où Cundrie la sorcière lui apportait de la nourriture du Graal ; elle lui indiqua par où venait la sorcière et Perceval prit ce chemin ; il rencontra un chevalier « Templier » (strophe 444) qui lui reprocha de fouler les terres de Montsalvage, mais Perceval le bouscula dans un ravin et continua sa route.

Il fut arrêté par un vieux chevalier habillé en pèlerin, accompagné de sa femme et de ses deux jeunes filles, qui lui reprocha d'être armé un Vendredi Saint. Perceval se dit que « si j'avais eu à venger sur les pucelles quelque peccadille, j'aurais

malaisément renoncé à cueillir sur leur bouche un baiser de réconciliation, avec leur consentement bien entendu. Femmes sont femmes, après tout, et conquièrent vite l'homme le plus sérieux ». Mais comme les jeunes filles ne firent aucune peccadille, sauf de proposer à leur père d'emmener le chevalier sous leur tente et de lui donner une bonne esclavine (capuchon de feutre) contre le froid, Perceval continua son chemin en réfléchissant à la puissance de Dieu.

Il arriva alors à la Fontaine la Sauvage, où le moine Trévirien l'accueillit et lui dit que le vieillard était le prince Kahenis de Pontortois (Pontörson ?), dont la sœur était reine de Careis.

Ce moine lui exposa ses croyances : « Dieu est vérité ; toute œuvre de mensonge l'offense... il ne peut se détourner d'aucun humain, et aucun humain ne doit se détourner de lui... Méditez le sort de Lucifer et de ses complices : ils avaient été formés exempts de haine. Où donc puisèrent-ils l'envie, source de la lutte incessante, dont le prix leur fut payé en enfer ? Astaroth (Astarté), Belchimon (Baal), Belet (Milit), Rhadamonte (le juge des enfers grecs) et tant d'autres anges de lumière se teignirent, à cause de l'envie, de la noirceur des enfers. Tandis que Lucifer roulait dans le gouffre avec sa sequelle, l'homme vint prendre sa place. Dieu tira de la terre le juste Adam, et de la chair d'Adam, forma Eve, qui, par sa désobéissance, provoqua nos misères. De ce couple sortirent des enfants, dont l'un, poussé par le désir ambitieux de briller, ravit la virginité de son aïeule ».

Perceval ne comprenant pas, l'ermite continua : « la terre était la mère d'Adam et le nourrissait de ses fruits. Or la terre était pucelle... le sang d'Abel, tué par Caïn, fils d'Adam, tombant sur la terre pure, souilla sa virginité. Tels furent parmi les hommes les débuts de la haine... Dieu lui-même naquit de la Vierge : deux hommes eurent donc des vierges pour mères ; la semence d'Adam transmit aussitôt la jouissance et la peine... Il eut pitié de notre misère, celui dont la Miséricorde est inséparable, puis-que qu'il nous aida en se faisant homme dans la lutte du bien contre le mal... la main du Très-Haut nous arracha à l'enfer par le ministère du divin Amour, et elle n'y laissa que les réprouvés... »

« Le monde est partagé en deux moitiés, l'une qui opte pour l'Amour, l'autre pour la Haine... le coupable incontrit fuit la clémence divine ; celui qui expie ses fautes mérite la grâce d'en haut... »

Perceval lui confessant ses fautes et parlant de son désir de revoir le Graal, l'ermite lui dit : « je connais bien le Gral... Il est défendu à Montsalvage par des Templiers (strophe 468) qui forment une troupe redoutable. Ils ont une mode particulière de se nourrir : une pierre les alimente, dont la nature est incorruptible, et qui se nomme Lapis Pxilis. C'est par la vertu de cette pierre que le phénix se consume et revit de ses cendres ; oui, le phénix jette sa mue aux flammes et il en sort plus brillant qu'auparavant et plus beau. Point de malade si désespéré que la vue de cette pierre ne préserve du trépas, et cela pour toute la semaine suivante. »

« Cette pierre se nomme aussi le Gral. Aujourd'hui Vendredi Saint, elle reçoit un message que l'on peut observer, et duquel dépend sa souveraine vertu : une colombe, d'une blancheur immaculée, descend des nues tenant au bec une petite hostie blanche ; elle la dépose sur la pierre, puis reprend son vol vers les cieux. Chaque Vendredi Saint, elle apporte ce présent d'où la pierre tire la force de prodiguer les mets, les boissons les plus exquisées... voilà les prébendes que le Gral procure aux chevaliers de sa confrérie. »

« Ecoutez maintenant comment il recrute ses serviteurs : Sur les rebords de la pierre apparaît une inscription graphique désignant le nom et l'ascendance de celui à qui ce bonheur échoit... les caractères s'effacent d'eux-mêmes dès que le nom est lu... heureuse la mère qui conçoit l'enfant destiné à ce service. Les anges, pourtant justes et bons, qui s'abstiennent dans la lutte de Lucifer contre la Trinité, furent relégués sur la terre, à la garde de la pierre... Il les retira d'ici-bas et depuis lors la garde est confiée à ceux que Dieu choisit et auxquels Il envoie son messager... »

« Leur main a vaillamment défendu le territoire contre tout envahisseur afin que le Gral demeure inconnu, hormis de ceux qu'il désigne expressément. Un seul homme a pénétré à Montsalvage sans cette désignation : c'était un muet qui commit la faute de ne point parler à son hôte des maux dont celui-ci souffrait sous ses yeux... Avant lui le roi Le Hellin avait poussé jusqu'au lac de Brumbaix, et abattu Lybbeau, le noble fils de Briandacour », dont le cheval était dans l'hermitage avec sa selle ornée d'une colombe, insigne de Montsalvage, léguée par Titarel à son fils Frimutel, le père d'Amfortas. »

C'est alors que Perceval déclara être fils de Gahmuret l'angevin, et que l'ermite dit être frère d'Herzeloïde, la mère de Perceval, et également le frère de la femme du duc Guyot de Catalogne et de la reine Repousse de Joie, femme d'Amfortas. Il lui expliqua qu'Amfortas, cherchant « aventure dans le service de l'amour » fut blessé par un « païen d'Ethnise où le Tigre sort du Paradis », qui cherchait lui-même le Graal. Amfortas fut sauvé de la mort par la vue du Graal, mais resta infirme ; sur le Graal fut cependant inscrit un jour qu'il serait guéri par un chevalier qui l'interrogerait sur ses maux, mais à condition que la question ne lui soit pas suggérée, et qu'Amfortas serait alors guéri, mais cesserait de régner.

Perceval reprit sa vie d'aventures, retrouva, après l'avoir combattu, son demi-frère Vairefiz, puis retourna à la cour du roi Arthur, où Cundrie la sorcière vint chercher les deux frères, pour les mener au château de Montsalvage ; les « Templiers » leur souhaitèrent la bienvenue et Amfortas fut guéri.

Un Templier alla prévenir la reine Cuidaramour qui accourut avec ses deux fils Loherangrain et Kardeis et le duc Guyot de Catalogne, le père de Josiane, dont la mère était morte en couches. Perceval alla au-devant d'elle et ils se rencontrèrent à Plimizeul. (voir la note à ce nom dans l'annexe).

Puis Perceval alla revoir l'ermite Trévrizent qui lui dit qu'afin de le détourner de la conquête du Graal, il avait « commis un mensonge... en contant que les anges restés indifférents, chassés du ciel, avaient été préposés à la garde du Gral jusqu'à leur rentrée en grâce... Dieu continue à les combattre... qui-conque veut être récompensé par lui doit les condamner, car ils sont à jamais maudits à cause de l'éternelle réprobation qu'ils ont eux-mêmes choisie. »

Nous n'entendrons plus parler des croyances religieuses de l'ermite, à propos desquelles nous nous bornerons à rappeler que les « Templiers » (mais il s'agit peut-être d'une homonymie), qui devaient leur nom à ce que leur premier palais fut celui de Beaudoin II de Jérusalem, situé sur le Mont Morija, près des restes du Temple de Salomon, furent constitués en 1119 par Hughes de Payens, chevalier champenois, et reconnus en 1128 au concile de Troyes. Philippe le Bel, roi de France, qui avait vu leurs ri-

chesses en se réfugiant chez eux à Paris, un jour d'émeute provoquée par la mise en circulation de monnaie dévaluée, les fit arrêter le 13 Août 1307. Le Pape, venu à Poitiers, fit interroger, par trois cardinaux, les chefs : Jacques de Molay, grand maître, Rimbaud de Caron, maître de Chypre, Geoffroy de Charny, commandeur de Normandie, Geoffroy de Gonville, commandeur de Poitou et d'Aquitaine, et Hughes de Peraud, visiteur de France. Molay et Gonville se déclarèrent illettrés, ce qui indique qu'ils étaient plus habiles à manier l'épée que les arguments théologiques.

Par la bulle *Facem misericordiam* du 12 Août 1308, le Pape les absolvait du péché de sodomie (assez fréquent chez les soldats en Proche-Orient), et du droit d'absolution que s'étaient reconquis les commandeurs et les visiteurs, usurpation explicable par leur caractère de moine conjugué avec celui de soldat.

Guillaume de Nogaret, qui menait l'accusation royale, déclara alors qu'ils reniaient Dieu et adoraient une « tête » de fer, autour de laquelle était passée une cordelette remise ensuite au nouveau Templier qui la portait comme un cilice, puis un « chat ». L'évêque de Paris ordonna de les mettre à la torture, en faisant la réserve que « la torture devra être appliquée par un tortionnaire clerc et idoïne, à la manière habituelle et sans excès ». De nombreux Templiers en moururent cependant. Certains avouèrent avoir renié le Christ, et, le 12 Mai 1350, cinquante-quatre furent brûlés entre le bois de Vincennes et le Moulin à Vent de Paris, puis quatre, enfin neuf à Sens, en tout soixante-sept.

Quand Jacques de Molay monta au bûcher le 11 Mars 1314, il s'écria : « Pape Clément, juge injuste, dans quarante jours tu comparaitras devant le tribunal de Dieu, et toi, Philippe, roi injuste, dans un an » ; ce qui se réalisa.

D'ailleurs le récit de Wolfram s'achève : Vairefiz se convertit à la foi chrétienne, et voulut emmener Amfortas à Sazamanque ; mais le roi refusa et resta à garder le Graal, Lohengrin étant désigné comme le futur gardien après son père, et le poème se termine (strophe 827) : « si maître Chrétien de Troyes a relaté cette histoire d'une manière infidèle, il y avait de quoi éveiller la colère de Guyot qui nous en avait fourni la version authentique. Le Provençal raconte véridiquement que le fils d'Herzeloïde hérita du Gral qui lui était destiné et dont Amfortas avait



été déchu. C'est de Provence que nous fut transmis en bretonne le récit authentique ».

Mais (strophe 453), il avait dit : « Guyot, l'illustre maître, découvrit à Tolède le manuscrit païen égaré là et qui contenait la première forme du récit. Au préalable, il dut apprendre l'alphabet, indépendamment de l'art de la nécromancie. Qu'il ait reçu le baptême lui fut aussi d'un grand secours ; sinon ce récit serait encore ignoré. La science païenne eut été impuissante à nous expliquer la nature du Gral et à en révéler le mystère... »

« Flégétanis fut un païen très renommé par sa science. Ce physicien, descendait de Salomon, et par suite, du peuple israélite, à une date antérieure au baptême qui nous a mis à l'abri des feux infernaux. Païen, par son père, Flégénatis adorait pour divinité un veau... Flégétanis calculait sans peine la disparition et le retour de chaque étoile... ; par le mouvement circulaire des astres est réglé l'ensemble des destinées humaines. Le physicien aperçut de ses yeux dans les constellations des signes mystérieux dont il ne parla qu'avec crainte, et affirma l'existence d'un prodige dont le nom : le Gral, lui apparut clairement écrit dans le ciel... »

« Une légion d'anges le déposa sur la terre, puis remonta au plus haut du firmament. Confié à un pêcheur, il disparaîtrait ; il a donc fallu désormais, pour le garder, le rejeton baptisé d'une race pure ; il n'admet en sa présence que ceux qui en sont dignes. Ainsi s'exprime Flégétanis ».

« Guyot, ce maître érudit, rechercha dans des livres latins, où vivait un peuple enclin de l'innocence requise pour servir le Gral. Après avoir vainement feuilleté les chroniques de Bretagne, de France, d'Irlande, il rencontra des renseignements dans celles d'Anjou. Il y lut l'histoire authentique de Mazadan et de toute sa lignée, racontée exactement, et, d'autre part, le transfert du Gral par Titurel à Frimutel son fils, et par ce dernier à Amfortas, dont la sœur Herzéloïde avait conçu de Gahmuret un enfant dont on a raconté l'histoire ici. »

## CONCLUSION

Dès la fin du premier chapitre, nous avons donné une première conclusion en disant que nous ne nous trouvions pas en présence de « légendes », mais en face d'une histoire très mal connue, se passant à l'époque où, en France du nord, les trois fils de Clovis se battaient fraternellement entre eux ou contre leurs neveux.

De plus, les noms des villes ont beaucoup changé depuis cette lointaine époque ; et comment ont-ils été transcrits au XII<sup>e</sup> siècle, époque des poèmes que nous connaissons, mais déjà postérieurs de six siècles aux faits ?

En pointant l'orthographe des trois relevés alphabétiques des noms des rois et chevaliers contemporains du roi Arthur, listes qui seront au fond notre vraie conclusion, nous avons constaté que dans l'édition par Mr Guillaume Apollinaire de Perceval le Gallois que nous avons chez nous, il y a un Bedvier qui est bien probablement le sénéchal Beduier du chapitre I ; les Romains écrivent le V et l'U de la même façon. De même, cette édition écrit alternativement Gondesert ou Gondefert ; or le Moyen-Age comme les Allemands modernes forment les S presque comme des F. Aussi avons-nous renoncé à faire un pointage orthographique des noms figurant dans les livres de Wace et de Mr Paris, que nous devons d'avoir lus à l'obligeance de la bibliothèque Sainte Geneviève, ce dont nous la remercions.

Il faudrait en réalité se reporter aux manuscrits anciens ce serait un travail, même pas de chartiste, mais de Bénédictin, et qui serait pourtant intéressant ; Loth, le beau-frère d'Arthur, est dit le Loonois ou le Léonois ; peut-être est-ce Léhon près de Dinant ou Saint-Pol-de-Léon près de Morlaix.

Par ailleurs, Ménestrier indique une fois Karlion en Galles (en réalité en Monmouth) comme la ville où Merlin vint retrouver Uther, père d'Arthur ; mais partout ailleurs il parle de Cardeuil. Pourquoi ce même écrivain du XVI<sup>e</sup> siècle utilise-t-il deux mots assez différents quand les critiques disent généralement qu'il s'agit de la même ville ?

Le lecteur aura donc intérêt à comparer les listes entre elles ; Il y verra que Clamadieu, roi des Isles, pour Ménestrier est roi de Brandigan pour Wofram, Genièvre cousine de Cadoc de Cornouailles en 1, fille de Léodagan de Carmélide en 2, est reine de Janfouse en 7. Karadoc Briebas de la première liste est expliqué par Carados brief-bras (petit bras) de la deuxième. Mais nous ne pouvions établir une liste fusionnée, parce que le détenteur du Graal appelé Pellénor en 2, est surnommé Peschor ou Pêcheur en 6, et nommé Amfortas en 7.

De cette histoire véridique, les partisans du régime d'autorité conclueront que les Celtes ont finalement été battus parce que les liens de leur confédération étaient beaucoup trop lâches, et permettaient les combats entre les divers rois (une quinzaine, nous retrouvons le même chiffre à l'élection d'Arthur et au couronnement de Perceval) ; ceux-ci ne se privaient pas d'appeler à l'aide des étrangers, et ce fut de la même façon que les Eduens (autour d'Autun) appelèrent César en pays Celtique en 58 avant J.-C. ; la première révolte en 54 fut menée par l'Eburon (Limbourg) Ambiorix et par le Trévire (Trèves) Indutioman, qui ne furent pas soutenus par le reste de la Gaule, de telle sorte que quand en 52 l'arverne ou auvergnat Vercingétorix fut nommé chef d'une nouvelle révolte partie du pays des Carnutes (Chartres), les Trévires, les Rèmes (Reims) et les Lingons (Langres), s'abstinrent de combattre.

De même les premiers Saxons de Hengist furent appelés aux bouches de la Tamise pour aider les Bretons de Londres contre les Celtes d'Ecosse ; et Arthur, le dernier pendragon, fut tué en combattant son neveu Mordret.

Cette conclusion, quant à la faiblesse du système politique de la confédération, tombe toutefois quand on songe que les pirates Anglo-saxons-danois étaient encore moins unis ; c'étaient des Vikings qui considéraient comme honorable d'aller piller les armes à la main des pays ennemis, et qui, pour ces expéditions, se groupaient sous le commandement de princes de leur pays, presque toujours des fils cadets ; ceux-ci eurent vite la tentation de se former des domaines dans ces pays étrangers, et y réussirent petit à petit.

Aucune autorité supérieure ne les guidait dans leurs attaques, pour lesquelles ils formaient des groupes dont les chefs élus

cessaient d'avoir toute autorité, sauf leur prestige personnel, au retour de l'expédition.

Bien au contraire, ce fut quand en 860 Harald Harfagr à la belle chevelure réunit toute la Norvège sous son autorité, que des Scandinaves, désireux d'échapper à son autorité, formèrent deux expéditions qui ont laissé de profondes traces dans l'histoire : l'une sous le commandement de Ingolf Arnesson et son beau-frère Hjordliof Hrodmarson alla en 874 peupler l'Islande déserte ; l'autre sous le commandement de Rollon, fils de Ragnal le puissant, Jarl de More, prit Rouen en 896, et s'y installa définitivement après le traité de St-Clair-sur-Epte en 911.

Dans ces nouvelles terres, comme dans les sept royaumes Anglo-Saxons de Grande-Bretagne, le principe était que tout guerrier était un homme libre ayant le droit de parler à l'assemblée des hommes libres : le Mall. Celui-ci était présidé en Islande par un Godi, plutôt un prêtre ou pontife qu'un administrateur, et en Grande-Bretagne et en Normandie par des rois ou ducs à caractère plus militaire en raison de la nécessité de continuer la lutte contre les autochtones. C'étaient donc des sortes de démocraties militaires, alors que les Celtes avaient plutôt une organisation aristocratique, avec des pendragons élus.

Quant à la discussion sur les mérites respectifs de ces systèmes politiques, elle ne date pas d'aujourd'hui ; nous la trouvons exposée par le plus célèbre des anciens historiens : Hérodote qui a raconté que les Perses, ayant renversé la théocratie des Mages, instaurèrent la monarchie en 522 avant J.-C. après en avoir discuté ainsi (II-80) :

« Otane dit : je pense qu'il ne convient plus qu'un monarque pris parmi nous règne sur le Perse... Le plus parfait des hommes, avec une telle autorité, sera malgré lui jeté hors de toute règle habituelle de conduite. Les richesses dont on peut disposer enfantent aisément l'insolence, et l'envie est innée dans le cœur de l'homme... Un monarque absolu renverse les lois de la patrie, force les femmes à se rendre à ses désirs, et condamne à mort sans jugement. Il n'en est pas de même de la souveraineté placée dans le peuple... le sort désigne les magistrats, et le magistrat, obligé de rendre compte de ses actes, ne peut rien sans consulter la société entière sur les affaires qui intéressent les citoyens...

Magalyse qui penchait pour l'oligarchie s'exprima ainsi : « à

mon avis, il n'est rien de plus insensé ni de plus insolent qu'une multitude incapable de rendre aucun service, et il me semble déraisonnable de fuir les excès injurieux de la tyrannie, pour aller s'exposer aux insultes d'un peuple sans frein. Quand le despote agit, il sait ce qu'il fait, et peut en juger les conséquences ; mais le peuple l'ignore... aussi le voit-on toujours pousser, sans réflexion, les affaires et les entraîner comme un fleuve torrentueux... Elevons un conseil composé des hommes les plus distingués de la nation... »

« Enfin Darius parla ainsi : « ...je suis convaincu que rien n'est préférable au gouvernement d'un seul, lorsque le monarque est bon. Aidé des meilleurs conseils, il est en état d'administrer les affaires du peuple, et peut prendre en secret des mesures contre ceux qui formeraient des desseins dangereux. Dans l'oligarchie... chacun aspirant à conduire l'Etat... de violentes discussions surviennent promptement ; elles amènent bientôt des soulèvements, les soulèvements, des massacres, et de ces massacres on court à la monarchie comme à un remède... D'un autre côté, si c'est dans les mains du peuple que l'autorité est placée, il est impossible que la dépravation publique ne s'en suive... ceux qui veulent le mal de la république conspirent tous à un même but, et cette alliance des méchants subsiste jusqu'à ce qu'il s'élève quelque défenseur du peuple... qui devient l'objet de l'admiration de la multitude... et le voilà monarque. »

La réalité c'est que les régimes valent par les hommes : César a conquis la Gaule parce qu'il était César, et n'en a pas moins fini assassiné. Arthur a résisté parce qu'il était Arthur. Et les Vikings ont fini par gagner parce qu'ils étaient d'excellents marins, peut-être les seuls vrais marins de leur époque, et qu'ils en profitaient pour attaquer à l'improviste là où on ne les attendait pas : ils réussirent à surprendre Luna en Italie et à former un repaire de pirates à Amalfi au sud de Naples, avant de s'installer en Grande-Bretagne et en Normandie.

## RELEVÉS ALPHABÉTIQUES des Rois et Chevaliers compagnons d'Arthur

LISTE N° 1 : (chapitres 1 et 2)

(les numéros correspondent à ceux des chapitres)

- Acil, roi de Danemark, 1.
- Adrian le Gay de la Forêt périlleuse, 2.
- Agravadain du Château Fort, 2.
- Agravadain le Noir, châtelain des Mares, grand père d'Hector des Mares, 2.
- Agravain, fils de Loth, frère de Gauvain, 2.
- Aguiginier, roi des cent chevaliers, châtelain de Malehaut, 2.
- Aguisel, ou Aquisel, roi d'Ecosse, 1 et 2, château de Gorenge près de Vendebières en 2.
- Aleaume, sénéchal de Ban de Benoïc, 2.
- Algel comte de Guivic, 1.
- Alfarzan de Listenois, frère de Pellenor de Listenois, 2.
- Aliban, fils du Forestier du Gué, 2.
- Allier de Chaligné, 2.
- Amaroc de Roestoc, 2.
- Anaralt de Salisbury, 1.
- Angan, 1.
- Arcanaduc le Noir, 2.
- Atestan de Fage en Ecosse, 2.
  
- Balduf de Silsestre (Silchester, la Cella Atrebatum des Romains, est à mi-route entre Londres et Bristol), frère de Colgrin d'Ecosse, 1.
- Balluc comte de Guitésire, 1.
- Ban, roi de Benoïc, en Armorique, capitale Daneblaise, 2.
- Banin, fils de Grauvain, et filleul de Ban de Benoïc, 2.
- Beduier bouteiller d'Artus, duc de Normandie et des Hurepoix, 1.
- Belinan de Sud-Galles, père de Tradelinan, 2.
- Belinois l'amoureux, 2.

Blanor de la Douleuse Tour, frère de Karadoc de la Blanche Tour, 2.  
Bliobéris, 2.  
Borel comte du Mans, cousin d'Artus, 1.  
Bohon, fils de Gohor de Gannes, 2.  
Bos d'Osenefort, 1.  
Brandus des Isles, sire de la Douleuse Garde, 2.  
Brangore d'Estrangore, 2.  
Bretel, 2.  
Briadan, roi d'Ecosse, père d'Aguisel, 2.  
Briant de la Forêt Sauvage, 2.  
Brion du Plessis, 2.  
Brun sans pitié, 2.  
Brun sire de la Falerne, 2.  
Cador de Cornouailles, cousin de Guenièvre, 1.  
Cadual, roi de Nord-Galles, 1.  
Camille, la fée, sœur d'Hargodabran de Nord-Galles, 2.  
Caradoc Bribras d'Estrangore, 2.  
Chatellus, fils de Chateu, 2.  
Chinmarc, comte de Tigel, 1.  
Clarion de Northumberland (château de Bellande), 2.  
Clefaut, 1.  
Coaouons, comte de Guincestre (probablement Winchester), 1.  
Coi, fils de Ceclus, 2.  
Colgrin, roi d'Ecosse, château de Guldas ou Douglas, 1.  
Crimart Kinbelin, 2.  
Curfalain, comte de Cestre (Chester, à la limite de l'Angleterre et des Galles du Nord), 1.  
Curson d'Ecestre (probablement Exeter, capitale du Devonshire), 1.  
Dionas de Priosque, père de la fée Viviane, 2.  
Diramus, roi d'Irlande, 1.  
Do de Carduel (Carlisle en Cumberland) si Arthur est bien de Caerléon en Monmouth), 2.  
Dodinel, fils de Bélinan, roi des Sud-Galles, 2.  
Doldamer ou Doldanics, roi de Gothland, 1.  
Dorilas, neveu de Nautre de Garlot, 2.  
Echille ou Achil roi des Danois, 1.

Escaus de Cambenic ou de Corbenic, avec le château de Lovesarp à deux lieues de Cambenic ; Corbenic était près d'Arundel qui est un peu au N.-E. de Chisteter, la Cissae Castrum des Romains, près de Portsmouth ; mais d'autres passages, notamment en 5 comme en 2, indiquent que Cambenic serait près du Northumberland, peut-être York.

Flandrin le Bret, 2.

Gaheret, frère de Gauvain, 2.  
Galeshin fils de Nautre de Garlot, 2.  
Galfridus, fils de Loth de Loenois, 2.  
Garains ou Gerin, comte de Chartres, 1.  
Gauvain, fils de Loth de Loenois, connétable d'Artus, 1 et 2.  
Genièvre, cousine de Cador de Cornouailles en 1, fille de Leodagant de Carmelide en 2.  
Gillamor, roi d'Irlande, 1.  
Girflet, fils de Do de Carduel, 2.  
Gohor de Gannes en Armorique (probablement Vannes, mais peut-être Genes près de Laval, ou Genes entre Saumur et Angers).  
Gonvals ou Gonvain, roi d'Orquénie (Orcaades), 1.  
Gorbonian, 1.  
Gracien le Blond, 2.  
Grauin, père de Banin, défenseur de Trebes, 2.  
Grifun, fils de Nagroil, 2.  
Guimant du Blanc Estanc (c'est-à-dire du lac blanc), 2.  
Guimant de Windesore (Windsor près de Londres), 2.  
Guioman, cousin de la reine Genièvre, 2.  
Guinard le Blond, 2.  
Guinebaut, frère du roi Bohor, 2.  
Guisel ou Aguisel d'Ecosse, 1.  
Guitart, roi de Poitiers, 1.

Hector des Mares, fils de Ban de Benoyc, petit-fils d'Agravadain le Noir des Mares, 2.  
Hélaine, fille de Hoël comte d'Armorique, 1.  
Heledans, comte de Huedelin, 2.  
Herisgas, neveu de Beduier, 1.  
Hoël, comte de Bretagne, 1 et introd.

Holdin, comte de Boulogne et des Flandres, 1.  
Houdin, cousin de Gauvain.  
Ivain, fils d'Urien, roi d'Ecosse, 1.  
Jonathas, comte de Dorchester (capitale du comté de Dorset, près de Bristol), 1.  
Jugeon, comte de Leicester (capitale du Leicestershire, à mi-route entre Londres et Manchester).  
Karadoc le géant de la Tour Blanche, 2.  
Kahedin, neveu de Caradoc Briebas d'Estrangore, 2.  
Keu d'Etraus, idem, 2.  
Kex le sénéchal d'Artus, comte d'Anjou, 1.  
Kinlit, 1.  
Ladinas, 2.  
Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Benoyc, 2.  
Landemore, le sire de..., 2.  
Leodagan de Carmélide, à Caroise (Carhaix) en Armorique, 2.  
Léonce de Paerne, en Armorique, 2.  
Lidamas, neveu de Tradelinan, 2.  
Ligier, duc de Bourgogne, 1.  
Lionel, fils de Gohor de Gannes.  
Lisamor, comtesse de Quimpercorentin, amie d'Artus, 2.  
Loth de Loénois, roi des Norois, 1 et roi d'Orcanie, château de Galènes, en 2, et château de Glocedan, en 2.  
Loudart de Glosédor, (peut-être Gloucester, l'ancienne Caer Glowe à la frontière anglo-galloise).  
Lohos, fils de Lisamor et d'Artus, 2.  
Lucan le bouteiller, 2.  
Madian, 2.  
Malinus, roi d'Islande, 1.  
Marc de Cornouailles et de Tintagel, peut-être le même que Chiurmarc de Tigel, introd.  
Margoil, 1.  
Maruch de la Roche, 2.  
Matamas, sire de la Forêt Périlleuse, 2.  
Meleagant, fils d'Urien, roi de Galles, 2.  
Meliadur le Noir, 2.  
Minoras, sire de Nohant, 2.

Mordret, fils de Loth de Loonois, et neveu d'Arthur, 1 et 2.  
Moret de Benoyc, 2.  
Morud, ou Morind, ou Mordrup, comte de Glocester, capitale du comté de même nom, à la frontière de l'Angleterre et des Galles du Sud.  
Narcien, chef des chevaliers de la Table Ronde, 2.  
Nautre, roi de Garlot, beau-frère d'Artus, capitale Windesan en Cornouailles, peut-être White-sand près de Looe, 2.  
Neco, 1.  
Pallas de Trèbes, près de Saumur, 2.  
Pelles, frère de Pellinor, près de la forêt de Brédigan en Northumberland, 2.  
Pellinor de Listenois, détenteur du St-Graal, 2.  
Peredin, fils d'Elidur, 1.  
Pharien, enseigne du roi Bohor, 2.  
Planus, châtelain du pin de Malehaut, 2.  
Po, fils de Donander, 2.  
Regien, fils d'Alander, 2.  
Richard ou Richier, 2.  
Rimarec de Canterbury, dans le Kent, 1.  
Romarec de Guenelande (Cotentin ?), 1.  
Rimar, 1.  
Ringar, 1.  
Riol, comte de Nantes, introd.  
Ron, fils de Neco, 2.  
Sagremore, fils du roi de Hongrie et neveu de Brangore d'Estrangore, 2.  
Saron de l'Estroite Marché, 2.  
Segurade de Blaquesatan, 2.  
Sevin, comte de Quimpercorentin, père de Lisamor, 2.  
Stater, roi de Sud-Galles, 1.  
Tradelinan de Nord-Galles, frère de Belinan, 2.  
Ulfin, 2.  
Urgain de Bath (Bath au S.-E. de Bristol), 1.

Urgent de Galles, 1.  
Urien, roi de Murif ou Moroif (Murray en Ecosse), en 1, ou bien  
Urien roi de Gorre ou de Galles, beau-frère d'Artus,  
château de Sorham ou Sorhaus, en 2.

Vigenin de Leicestre, 1.  
Villamus roi d'Irlande, 1.

Yder, fils de Nut, 1.  
Ydier de Cornouailles, 2.  
Yvain le Grand, fils d'Urien de Galles, 2.  
Yvain l'Avoutre, idem, quoique dit ailleurs fils du roi Belinân  
de Sorgalles, 2.  
Yvain aux Banches Mains, 2.  
Yvain l'Esclain, 2.  
Yvain de Lionel, 2.  
Yvain de Rivel, 2.

LISTE N° 2 (chapitre VI)

Agloal, frère de Perceval.  
Agnises, roi d'Irlande ou d'Ecosse.  
Agravain.  
Artus, roi de Cardueil.  
Arrez, fils du roi Lac.

Bagomades, pendu par les pieds par Keux.  
Baladigan, comte de...  
Bedvier.  
Biaut des Iles.  
Blanchefleur de Beaurepaire, mye de Perceval.  
Bohors.  
Briant le Courtois.  
Brandelis.  
Brodigain, aieul de Gauvain.

Clamadien, roi des Iles de la Mer.  
Carados brief-bras.  
Carsalas.  
Caulas.

Dagniau.  
D'Estral de la Grande Forêt.  
Dodinel.  
Dodiniau le sauvage.

Epinogres.  
Erec.  
Esllys.

Gaheries ou Gaheriet.  
Galèche ou La Galèche.  
Gaugueron ou Guingueron, sénéchal de Clamadien.  
Gauvain, neveu d'Arthur, cousin de Guenièvre.  
Girflot, sire de Batestire.  
Gladoins.  
Gondesert, frère du roi Peschor, le châtelain de Quinquenau.  
Gornemont de Gohor, oncle de Blanchefleur.  
Guereschés.  
Guises le petit.  
Guyon, écuyer d'Arthur.

Hains de Nimeaulx.  
Hector.

Keux le sénéchal.

Lac : le roi Lac étant indiqué comme le père de Lancelot du Lac,  
est assurément Ban de Nénoyc de la première liste,  
et le lac est probablement le Lac de Grand Lieu au  
sud de Nantes.

Lanoustre, probablement Yvain l'Avoustre.  
Lancelot du Lac.  
Lucain.  
Lyonnal.

Maronne, le roi de..., époux de la fille du roi Peschor et succes-  
seur de Perceval.

Merangis.  
Moridas.

Orien, sire de l'Auval, époux de la fille de Gondesert.

Perceval le Gallois.

Peschor, détenteur du Graal.

Pertinans ou Pertinel, seigneur de la Rouge Tour, meurtrier de Gondefert.

Quinque, le roi de..(Gondefert, est dit ailleurs roi de Quinquenau),  
Quinables, duc.

Saigremor.

Tibver le forgeron, près du lac Cotoatre.

Toulart de Rougemont.

Tors, fils du roi Arès.

Yvain, fils du roi Urien.

Yvain aux hanches mains.

Yves.

Yvonnet.

LISTE N° 3 (chapitre VII)

Amfortas, châtelain de Montsalvage, détenteur du Graal.  
Arthur de Bretagne, roi de Cardueil.

Cardéis, frère de Cuidaramour.

Clamidé, roi de Brandigan.

Cuidaramour, du château de Beaurepaire en Braubarz, femme  
de Perceval.

Cundrie la sorcière, messagère d'Amfortas.

Cunneware de la lande, sœur d'Orilus, qui reçut le soufflet du  
sénéchal Keux.

Dorgental, tué par le Hellin en défendant les états d'Herzeloide.

Feirefiz, ou Vcirefiz, fils de Pelagane.

Frimutel, père d'Amfortas.

Gahmuret l'angevin, père de Perceval.

Galoès, frère de Gahmuret.

Ganduin, père de Gahmuret.

Gargilée, une gardienne du Graal.

Gauvain, fils de Loth, neveu d'Arthur.

Genteflor, frère de Liase, cousin de Cuidaramour.

Gerin de Ril, père d'une des deux servantes du Graal. (il y a un  
Rhyl sur la côte nord des Galles).

Gornemant ou Gournemant de Graharz, père de Genteflor et de  
Liase, oncle de Cuidaramour.

Guenièvre, reine de Janfouse, femme d'Arthur.

Guingueron, sénéchal de Clamidé.

Guyot de Catalogne, oncle de Cuidaramour.

Herzeloide, sœur d'Amfortas, mère de Perceval, reine des Galles  
du Nord et du Sud, capitales Guingrivals ou Kingri-  
vals, et Kanvoleis.

Imane de Bellefontaine, ravie par Méléagant.

Ithier de Geheviez, semble être le Chevalier Vermeil.

Janutalandre, l'ami de Sigune, la cousine de Perceval.

Jeschute, duchesse de Karnant, (Nantes ?), l'amie d'Orilus.

Karnahkarnan, comte d'Outerlec, protecteur d'Imane.

Kahenis de Pontortois, (peut-être Pontorson près du Mont-St-  
Michel).

Kardéis, fils cadet de Perceval.

Keye le sénéchal d'Arthur.

Le Hellin, le roi qui ravit les états d'Herzeloide, mais qui échoua  
devant Montsalvage.

Liase, cousine de Cuidaramour.

Loherangin, fils aîné de Perceval.

Lybbeau, fils de Brianlacour, tué par le roi Le Hellin, en défen-  
dant Montsalvage, et dont le cheval fut retrouvé par  
Perceval chez l'ermite Trévrizent.

Manvillot, oncle de Cuidaramour.

Meleagant, le ravisseur d'Imane.

Orilus, l'ami de Jeschute.

Pelagane, reine des Maures à Sazamanque, première femme de Gahmuret, mère de Veirefils.

Plimizeul : lieu à l'entrée de la forêt de Montsalvage où Perceval revit sa femme venue de Beaurepaire ; ce ne devait pas être bien éloigné des Galles du Nord, et d'ailleurs, Le Hellin, après avoir pris les Galles, attaqua Montsalvage ; Mr Paulin Paris indique que Pellenor de Listenois habitait à l'entrée de la forêt de Brédigan en Northumberland ; c'est sans doute la région montagneuse de la chaîne pennienne entre Durham et le Cumberland, ou région des Lacs, dont la capitale Carlisle serait, selon Froissart, le Carduel d'Arthur ; le Scaffell Pik dans le Cumberland s'élève à 978 mètres (3.210 pieds) et Chapel Fell Top à 699 mètres.

Repose de Joie, femme d'Amfortas.

Sigramor, cousin de la Reine Guenièvre.

Sigune, cousine de Perceval.

Tampenterre, père de Cuidaramour.

Tanabroc, comtesse de... une gardienne du Graal.

Titurel, père de Frimutel et grand-père d'Amfortas.

Trébuchet, le forgeron d'épées à la source Lac près de Carnant, qui a donné son nom au roi Lac.

Trévrizent, ermite résidant à Fontaine-la-Salvage, frère d'Amfortas.

Vairefils, ou Feirefiz, fils de Pélagane, demi-frère de Perceval.

Yvain, comte de Nonel, père d'une gardienne du Graal.

## Histoire de l'Armorique

Ayant appris que nous faisons des recherches sur le Roi Arthur, des Bretons nous ont demandé de donner quelques notions de l'histoire de l'Armorique.

On ne connaît rien de plus sur l'époque antérieure au Roi Arthur que ce que nous avons indiqué précédemment. Le jeune chef Breton dont Maître Wace dit qu'il accompagna Maxime, général Romain, en Grande-Bretagne, quand celui-ci envahit la Gaule en 385 pour se faire couronner Empereur Romain d'Occident, est connu de l'histoire officielle sous le nom de Conan Meriadoc ou Caradog. A la mort de Maxime, il se rendit indépendant en 409 en Armorique, et porta le titre de Roi jusqu'à sa mort en 421. Wace dit que ses descendants revinrent régner en Grande-Bretagne.

Au chapitre VII nous avons parlé d'une dame Jeschute, duchesse de Kernant (Nantes), et au chapitre VI du Roi Lac qui, étant père de Lancelot du Lac, est certainement le roi Ban le Benoyc cité au chapitre 1 ; ce Lac étant probablement le lac de Grand Lieu au sud de Nantes. A l'appui de notre supposition que la pierre de Barenton où Merlin rencontra la fée Viviane serait le Dolmen de Barenton près de Mortain, nous pourrions ajouter la légende que le Roi Arthur serait mort dans une grotte près de la « Fosse Arthur », à côté de St-Georges-de-Rouelley, entre Domfront et Barenton.

Nous avons montré que dès la guerre entre les Vénètes et César, il existait déjà des liens confus mais certains entre la Petite et la Grande Bretagne. Ceci est contraire aux affirmations des historiens officiels, qui enseignent que la Bretagne fut peuplée par les émigrants qui fuyaient la Grande-Bretagne devant les vikings normano-scandinaves au VI<sup>e</sup> siècle.

En réalité, ces émigrants ne formèrent que deux nouveaux « plens » ou « plous » (tribus) :

le premier : celui des Domnonéens, qui s'établirent autour de Léon, au N.-O. du pays des Osismiens, capitale Carhaix, dont Genièvre, l'épouse d'Arthur, était issue ; il eut pour premier



« tiern » ou chef connu, Riwal, à la mort duquel régna Kenomor, un usurpateur, puis Judual, fils de Riwal, puis Judhael, fils de Judual, et les deux fils de Judael : Haeloc et Judicael ; ce dernier reçut la visite de St-Eloi, ministre de Dagobert, et accepta de se reconnaître vassal de ce roi Franc et de ses successeurs.

Le second plenn conserva le nom de la Cornouailles de la Grande-Bretagne, latinisé en Cornubiens, et s'installa autour de Quimper ; rappelons qu'au chapitre II nous avons dit qu'Arthur eut un fils bâtard, mais son seul fils connu, de Lisamor, comtesse de Quimpercorentin. Les tierns Vidimacl, puis Conober, enfin Gwerech, s'étendirent sur le pays de Vannes qui en prit le nom de Bro-Gwerech. Celui-ci semble être demeuré indépendant des Francs malgré un échec de Kanao, successeur de Werech, tué en 560 par Clotaire I en soutenant Chramm, fils de Clotaire, révolté contre son père. Cet échec fut vengé en 578 par Warok, fils de Maclaw, ce dernier étant le frère de Kanao et son successeur de 560 à 577. Kanao, fils de Warok, battit à nouveau les Francs dans les marais de Redon.

Les évêques de Rennes et de Nantes ayant reconnu sans combat l'autorité de Clovis, ces pays constituèrent les « marches de Bretagne » qui furent dirigées notamment par le célèbre Roland, neveu de Charlemagne, puis par le duc Audulf qui combattit un comte de Léon, Morvan, surnommé Leiz Breiz, « le soutien de la Bretagne », entre 811 et 818. Wido, le dernier comte des Marches, s'associa un chef breton appelé Nomenoë ; celui-ci prêta serment de fidélité au fils de Charlemagne qui le nomma « missus imperatoris » ; délié de son serment par la mort de Louis le Débonnaire, Nomenoë profita des guerres qui devaient aboutir au partage de Verdun de 843 pour se rendre indépendant et battre Charles-le-Chauve à la bataille de Ballon, près de Redon, en Juin 845 ; mais, ayant envahi le Maine, il mourut à Vendôme en 848.

Il fut le premier breton à porter officiellement le titre de « Roi », qui fut reconnu par Charles-le-Chauve à son fils Erispoe (851-888) ; celui-ci réunit Nantes et le pays de Retz à la Bretagne, lui donnant sa configuration actuelle, qui se différencie de la province romaine de la troisième Lyonnaise en ce qu'elle ne comprend pas Tours, capitale de cette Lyonnaise, ni le Maine, ni l'Anjou (rappelons que le père de Perceval le Gallois était Angevin). Aussi Nomenoë avait-il fondé à Dol un archevêché distinct de celui de Tours, et, en plus des évêchés anciens

de Rennes et de Nantes, ceux nouveaux de St-Pol-de-Léon (episcopus Oxismensis), de Treher (plus tard Tréguier), de St-Brieuc (comprenant le Goello et le Pentevr), enfin celui d'Alet, près de St-Malo (subdivisé en pays de Pohelet, de Dandovr devenu le Poudouvre autour de Dinan, et de Trocoet devenu Poehoet).

C'est ce qui explique qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, les grandes divisions de la Bretagne furent : les évêchés de Dol, Nantes, Tréguier, St-Brieuc et Vannes, les comtés de Goello, de Forhoet, de Penthievre ou de Lamballe, enfin celui de Craon créé en 1223, le comté de Cornouailles ayant disparu quand le comte Hoel de Cornouailles devint duc de Bretagne, puis les vicomtés de Rohan et de Léon, enfin les seigneureries de Fougères, de Vitré et de Rais.

Salomon, (858-874), cousin d'Erispoe, conquit en 867 le Cotentin, et l'Ouest du Maine et de l'Anjou, mais à cette époque apparurent à l'embouchure de la Loire des vikings scandinaves dits Normands, qui, installés à Noimontiers, firent des incursions dans les vallées de la Loire et de la Garonne ; ils prirent Nantes en 843, Bordeaux en 848, Toulouse en 849, Angers et Tours en 853, Orléans, Blois, Chartres et Poitiers en 856 et 857. Ce fut en combattant ce groupe Normand, dont le chef le plus réputé fut Hastings, que fut tué Robert-le-Fort, le premier ancêtre connu de Hugues Capet, duc de l'Île-de-France.

Paskwiter, gendre de Salomon, et Gurwan gendre d'Erispoe, luttèrent contre les Normands de la Loire qui tuèrent Judicael, fils de Gurwan, de telle sorte que la Bretagne échut de 888 à 907 à Alain-le-Grand, fils de Paskwiter, qui battit ces Normands à Questembert en 888. A la mort d'Alain-le-Grand, les vikings revinrent nombreux, et la guerre fut menée contre eux par Gourmelen, comte de Cornouailles de 913 à 936. A cette date, Alain-Barbe-Torte, âgé de 20 ans, fils de Matuedoi, comte de Pocher, et petit-fils d'Alain-le-Grand, revint d'Angleterre, où s'était réfugié son père, battit les Normands de la Loire, et fut reconnu duc jusqu'à sa mort en 936 ; son jeune fils Drogon lui survécut à peine.

Or, si les vikings de la Basse-Loire furent finalement battus, les Normands de la Basse-Selne, qui avaient pillé Paris en 845, l'abbaye de St-Denis de Paris et les villes de la Somme en 859, la Bourgogne en 886 après avoir échoué devant Paris, s'étaient vus reconnaître en 911 au traité de St-Clair-sur-Epte par Charles-le-Simple : le Talou, le Pays de Caux, le Roumois, le Vexin, le

Lieuvin et l'Evrecin ; en 924, par le roi Raoul : Bayeux, Sées, le Mans, et en 933 l'Avranchin et le Cotentin avec la suzeraineté sur les Bretons. Cette suzeraineté fut reconnue par les onze comtes bretons suivants, malgré de nombreux conflits qui paraissent avoir été petits et de courte durée, intéressant seulement le prestige de grands et non pas les Bretons classés dans la catégorie des « cochons de contribuables ». C'est ainsi que Alain III commença par se bagarrer avec Robert-le-Diable, mais fut tuteur loyal et fidèle de la minorité de Guillaume-le-Batard ; celui-ci dut se battre avec Alain Fergent, mais fit la paix en lui donnant sa fille en mariage...

Ces onze comtes bretons vassaux du duc de Normandie étaient issus de Conan-le-Tort, comte de Rennes à la mort d'Alain-Barbe-Torte ; il devint comte de toute la Bretagne en battant Gwrech, successeur d'Hoel, comte de Nantes, mais mourut en 992 en combattant Foulques, comte d'Anjou.

Geoffroi I (992-1008) avait épousé une sœur du duc de Normandie, Havoise, qui, pendant la minorité de son fils Alain III (1008-1040) abolit le servage en Bretagne. Conan II (1040-1066) eut pour tuteur Eudon, comte de Penthière, frère cadet d'Alain III. Hoel (1066-1084), comte de Cornouailles, et époux d'Avoise, sœur de Conan, succéda à ce dernier et aida le duc de Normandie à conquérir l'Angleterre, où Alain-le-Roux, neveu d'Hoel, devint Comte de Richemont.

Alain Fergent (1084-1112), fils de Hoel, s'illustra à la croisade de 1095, et, de son second mariage avec Hermangarde d'Anjou, eut Conan III le Gros (1112-1142), auquel succéda de 1142 à 1155 Eudon de Porhoet, époux de Berthe, fille de Conan. Mais Conan-le-Petit (1155-1166), fils d'un précédent mariage de Berthe fut soutenu contre Eudon de Porhoet par Henri II Plantagenet, dont le second fils Geoffroi épousa Constance, l'héritière de Conan, de telle sorte que Henri II Plantagenet gouverna en fait la Bretagne jusqu'en 1183. Geoffroi II (1183-1187) organisa la succession aux fiefs nobles par les « assises du duc Geoffroi ».

Arthur I (1187-1203), fils posthume de Constance et de Geoffroi réclama l'héritage d'Anjou à la mort de son oncle Richard Plantagenet dit Cœur-de-Lion, mais, fait prisonnier à Mirebeau, il fut assassiné à Rouen par Jean-Sans-Terre, frère de Richard Cœur-de-Lion. Sa sœur Alix, fille de Constance et de Guy de Thouars ayant été soutenue contre Jean-Sans-Terre par le roi

de France Philippe Auguste, celui-ci l'obligea à épouser en 1213 Pierre de Dreux, dit Pierre Mauclerc. Celui-ci fut le premier des onze ducs de Bretagne qui reconnurent directement la suzeraineté du roi de France, mais il dut en 1237 abandonner le duché à son fils et mourut en 1248 en croisade avec St-Louis.

Son fils Jean I le Roux (1237-1286) fit un traité avec le roi de France et prit part à la croisade de 1270. Ce fut sous son règne que vécut le patron des Bretons : Saint-Yves-Helori, du manoir de Kermartin près de Tréguier. Jean II (1286-1305) aida Philippe-le-Bel contre les Anglais à la bataille de Courtrai, puis se maintint neutre. Arthur II (1305-1312) fut le premier à convoquer des bourgeois des « bonnes villes » à participer aux États de Ploermel en 1309. Philippe-le-Bel le reconnut officiellement duc et pair de France en reconnaissance de ses services contre les Anglais. Jean III le Bon (1312-1341) fit codifier la « très ancienne coutume de Bretagne ».

À sa mort, sa couronne ducal fut disputée entre son frère Jean Comte de Montfort, époux de Jeanne de Flandre, et sa nièce Jeanne, fille de Guy de Penthière, épouse du comte Charles de Blois. Jean de Montfort ayant été fait prisonnier à Nantes par les Français, ce fut « la guerre des deux Jeannes », dont parle Froissard, pendant laquelle Bertrand du Guesclin, sire de Broons, prit le parti des Français, et Amauri de Clisson celui de Jeanne de Montfort, soutenue aussi par les Anglais. Au cours de cette guerre eut lieu le célèbre « combat des trente », le 26 Mai 1351, sur la lande de la Mi-Voie, entre Ploermel et Josselin. Elle se termina par la bataille d'Auray où, le 29 Septembre 1364, Jean IV, fils de Jean III, tua Charles de Blois et fit prisonnier Bertrand du Guesclin qui s'exila et fut nommé par le Roi de France Comte de Longueville en Haute-Normandie. Jean IV ayant épousé la fille d'Edouard III roi d'Angleterre, Olivier de Clisson, fils d'Amauri, provoqua un soulèvement de 1373 à 1379, mais Jean IV finit par être victorieux et Olivier de Clisson s'exila à son tour en France où le roi le fit connétable. Ce fut en traversant la forêt du Mans pour aller combattre les Bretons que le roi Charles VI devint fou, ce qui devait avoir une grande influence sur la guerre de Cent Ans qui se déroulait en même temps.

Jean IV créa l'Ordre de l'Hermine ; son fils Jean V le Sage (1399-1442) semble avoir mérité ce surnom pour être demeuré neutre entre les Français et les Anglais, après avoir délivré la

reine Isabeau assiégée dans Paris par les Bourguignons et l'avoir mise en sûreté à Tours. C'est sous son règne que vécut Gilles de Retz, le célèbre Barbe Bleue.

François I (1442-1450) se disputa avec son frère Gilles de Guindo, soutenu par les Anglais, et fut succédé par son frère dernier né : Pierre II (1450-1457), auquel succéda de 1457 à 1458 Arthur III de Richemont, oncle des deux précédents.

François II (1458-1488) était fils de Richard, frère d'Arthur III et de Jean V ; il s'allia au duc de Bourgogne dans la « ligue de Bien Public » contre Louis XI qui reconnut l'indépendance bretonne au traité de St-Maur de 1465, d'Ancenis du 10 Septembre 1468 et de Senlis du 9 Octobre 1475. Mais ayant recueilli et soutenu en 1487 le duc d'Orléans, le futur Louis XII, alors en lutte contre le roi de France, il fut battu le 28 Juillet 1488 à St-Aubin-du-Cormier et, par le traité du Verger, dut accepter l'intervention du Roi de France pour le mariage de sa fille Anne, héritière du duché de Bretagne.

Celle-ci essaya de se maintenir indépendante avec l'aide des Anglais et de l'empereur Maximilien d'Autriche auquel elle se fiança en 1490. Mais en 1491 le sire d'Albret rendit la ville de Nantes au roi de France Charles VIII qui vint assiéger dans Rennes la jeune duchesse âgée de 14 ans ; elle accepta d'épouser le roi le 6 Décembre 1691 au château de Langeais ; son contrat de mariage précisait que les Etats de Bretagne conservaient le droit exclusif de voter les impôts, et le Parlement de Bretagne l'indépendance judiciaire. Charles VIII étant mort sans enfants, en 1498, la duchesse retourna en Bretagne, mais le duc d'Orléans, devenu le roi Louis XII, divorça pour épouser Anne, qui fit préciser par son contrat de mariage que le duché irait à son second fils ; or elle n'eut que deux filles : Claude et Renée, et par testament légua le duché à sa fille aînée Claude, qui épousa François d'Angoulême. Celui-ci étant devenu le Roi François 1<sup>er</sup>, opéra l'Union de la Bretagne et de la France par le pacte d'Union de 1532 qui maintenait le principe du vote des impôts par les Etats de Bretagne, de la souveraineté judiciaire du Parlement de Rennes, en ajoutant que les Bretons ne devraient pas faire le service militaire hors de Bretagne.

## TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE .....	page 5
INTRODUCTION. — <i>Le Roi Arthur</i> .....	17
CHAPITRE I : <i>la légende du Roi Arthur</i> .....	39
II : <i>l'enchanteur Merlin</i> .....	39
III : <i>les Fées et les Druides</i> .....	50
IV : <i>les dieux celtes</i> .....	60
V : <i>le Saint Graal</i> .....	75
VI : <i>Perceval le Gallois</i> .....	85
VII : <i>l'ermite Trevizent</i> .....	101
CONCLUSION .....	113
<i>Relevés alphabétiques des noms des rois et chevaliers compagnons du Roi Arthur</i> .....	117
<i>Notice sur l'histoire de l'Armorique</i> .....	127

*Nota bene* : Comme indiqué dans la préface, cet ouvrage ne sera pas mis en vente, et les exemplaires des deux premières études sur la Charte aux Normands et sur les Dieux Normands non vendus sont retirés de la vente, étant tous appelés à faire plus tard partie d'une histoire de la vie et de l'époque de Richard Cœur-de-Lion.



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 31 AOUT 1947  
SUR LES PRESSES DES  
IMPRIMERIES RÉUNIES  
L. DURAND ET FILS  
— F É C A M P —

---

Dép. légal 3<sup>e</sup> Tr. 1947